

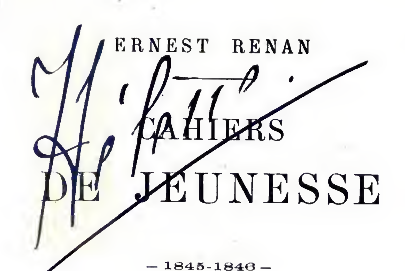


BIBLIOTECA
S.A.R.
DUCHESSA HÉLÈNE D'AOSTA
CAPODIMONTE
D
XVI
24
HELENAE AUGUSTAE DUCISSAE
EX LIBRIS




TORINO

ERNEST RENAN



CAHIERS DE JEUNESSE

— 1845-1846 —

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

3, RUE AUBER, 3

CAHIERS DE JEUNESSE

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

VIE DE JÉSUS.	LES ÉVANGILES ET LA SECONDE GÉNÉRATION CHRÉTIENNE.
LES APÔTRES.	L'ÉGLISE CHRÉTIENNE.
SAINT PAUL, avec cartes des voyages de saint Paul.	MARC-AURÈLE ET LA FIN DU MONDE ANTIQUE.
L'ANTECHRIST.	

INDEX GÉNÉRAL pour les 7 vol. de l'HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME.

Format in-8°.

LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème . . . 1 vol.
LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème. . . 1 —
L'ECCLÉSIASTE, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. . . 1 —
HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES . . . 1 —
HISTOIRE DU PEUPLE D'ISRAEL. . . 5 —
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE . . . 1 —
NOUVELLES ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE . . . 1 —
AVERROÈS ET L'AVERROÏSME, essai historique. . . 1 —
ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE. . . 1 —
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE VOYAGES. . . 1 —
QUESTIONS CONTEMPORAINES. . . 1 —
LA RÉFORME INTELLECTUELLE ET MORALE. . . 1 —
DE L'ORIGINE DU LANGAGE . . . 1 —
DIALOGUES PHILOSOPHIQUES . . . 1 —
DRAMES PHILOSOPHIQUES, édition complète. . . 1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. . . 1 —
FEUILLES DÉTACHÉES. . . 1 —
DISCOURS ET CONFÉRENCES . . . 1 —
L'AVENIR DE LA SCIENCE. . . 1 —
LETTRES INTIMES DE E. RENAN ET HENRIETTE RENAN. . . 1 —
ÉTUDES SUR LA POLITIQUE RELIGIEUSE DU RÈGNE DE PHILIPPE LE BEL . 1 —
LETTRES DU SÉMINAIRE (1838-1846) . . . 1 —
MÉLANGES RELIGIEUX ET HISTORIQUES. . . 1 —

MISSION DE PHÉNICIE. — Cet ouvrage comprend un volume in-4° de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches, un titre et une table des planches.

Format grand in-18.

CONFÉRENCES D'ANGLETERRE. . . 1 vol.
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. . . 1 —
VIE DE JÉSUS, édition populaire. . . 1 —
SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE. . . 1 —
FEUILLES DÉTACHÉES . . . 1 —
PAGES CHOISIES . . . 1 —

Édition illustrée, format in-16 jésus.

MA SŒUR HENRIETTE. . . 1 vol.

En collaboration avec M. VICTOR LE CLERC

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV° SIÈCLE, 2 volumes grand in-8°.

ERNEST RENAN

CAHIERS DE JEUNESSE

1845-1846





PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3
1906

AVANT-PROPOS

Les *Cahiers de Jeunesse*, que nous publions aujourd'hui, forment un chapitre tout à fait à part dans l'œuvre d'Ernest Renan. Ils constituent un ensemble de neuf cahiers, de même taille, dont l'encre et le papier identiques montrent une composition presque simultanée. Ces cahiers portent des titres hébraïques et grecs, dont la signification intime n'a pu être toujours précisée. Le quatrième, *Nephthali*, est mentionné et expliqué dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*[1].

Un seul de ces cahiers était daté, du 7 mars 1846. On a pu, dans la plupart des cas, retrouver la date des autres par les événements (sortie du séminaire, thèses, etc.) dont ils font mention, et les grouper dans un ordre satisfaisant. Le premier, « Moisson », semble inspiré par le cours de M. Le Hir, à Saint-Sulpice, et par des cours de philosophie, préoccupations écolières qui nous ont amenés à le placer antérieurement à la sortie d'Ernest

1. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, p. 303-304, in-8°, 1883.

Renan du séminaire. Les cahiers s'espacent donc sur un assez court laps de temps, de juin 1845 à mai ou juin 1846 environ. Ils sont, en dehors des correspondances, le premier ouvrage sorti de la plume de Renan, alors âgé de vingt-trois ans, et précèdent de deux ans à peu près l'*Avenir de la Science*. On trouvera plus d'une parenté de style et d'idées avec ce volume, bien que, dans les sujets très divers touchés dans les *Cahiers*, exégèse, impressions, souvenirs, aucun ne se trouve traité de la même façon que plus tard. Ces notes quotidiennes d'un jeune homme écrivant seul vis-à-vis de lui-même, sont donc, par leur date et leur nature même, d'un prix inestimable pour l'histoire de la pensée d'Ernest Renan et la connaissance de son âme.

La publication de ces *Cahiers* présentait quelques difficultés. Les éditeurs se sont imposé la règle absolue de publier le texte dans toute son intégrité, sans suppressions, ni changements. L'orthographe et la ponctuation ont toutefois été rétablies. Les mots par lesquels on a dû suppléer à une lecture trop difficile ou à une omission évidente ont été placés entre crochets. Les passages en italique à la fin d'un grand nombre de numéros, représentent les adjonctions, lignes écrites en travers, etc., qu'on n'aurait pu introduire dans le texte sans l'altérer. Le mot note, en manchettes, a été ajouté par les éditeurs, en guise de renvoi. Quant aux notes placées au bas de la page elles contiennent quelques éclaircissements et appartiennent aux éditeurs.

AVANT-PROPOS

Le début de ce premier volume contenait, outre les titres des *Cahiers*, beaucoup de passages en langues hébraïque et syriaque. M. F. Macler, chargé de cours à l'École des Langues Orientales vivantes, a bien voulu surveiller l'impression et corriger les épreuves de cette partie, sous l'amicale direction de M. Ph. Berger, membre de l'Institut. Nous adressons à tous deux nos meilleurs remercîments. M. Jacques Maritain, agrégé de philosophie, a revu les passages philosophiques. Nous exprimons également notre reconnaissance à MM. Havet et Bédier, professeurs au Collège de France, Lebègue, de l'École des Hautes-Études, pour les savants renseignements dont ils ont éclairé quelques passages obscurs.

Les *Cahiers* constituant un véritable journal qui suit les différents courants de la pensée, et qui est d'une absolue sincérité, on ne devra pas s'étonner d'y trouver une liberté de style et même des négligences d'expression qui ne se retrouvent pas dans d'autres écrits d'Ernest Renan. On a pensé que cette spontanéité même faisait la valeur pour ainsi dire unique de ces documents, et leur caractère de confidences intellectuelles a été scrupuleusement respecté.

PREMIER CAHIER

לקט

MOISSON

MOISSON

1.

Je craindrais d'exagérer une idée vraie, en disant que la plupart des discours rapportés dans les premiers chapitres de la Genèse, jusque vers le temps d'Abraham et au delà, sont en vers, ou du moins dans ce style qu'on appelle parabolique ou sentencieux, et qui constitue la poésie hébraïque. Par exemple, les paroles d'Adam à la
Note 1. vue d'Ève (*Gen.*, II, 23), n'offrent-elles pas le parallélisme le plus frappant, au moins dans la première phrase? Ils ont de plus le tour mystérieux de toutes les poésies anciennes. — Autres traces analogues dans les discours de Dieu à Caïn (*Gen.*, IV, 7). Nul doute pour le discours

de Lamech (*Gen.*, IV, 23), non plus que pour les bénédictions de Noé (*Gen.*, IX, 26). De plus, tout le récit de la tour de Babel, même ce qui n'est pas mis dans la bouche des travailleurs, est empreint de cette couleur. Autres vestiges plus vagues dans le discours d'Abraham à Lot (*Gen.*, XIII, 8). Quant aux vers isolés, rien de plus fréquent. Ce sont ces fréquents proverbes dont il est fait mention, par exemple celui de Nemrod (*Gen.*, X, 9), et tous les vers prononcés à la naissance
Note 2. des enfants, et qui font allusion à leurs noms. On y trouve au moins le jeu de mot, qui paraît élément essentiel de cette poésie (V. *Gen.*, IV, 1, et surtout *Gen.*, XXI, 6, et *alibi multaties*). Donc le genre humain a d'abord parlé en vers.

1. — *Ita etiam Jahn. In* Pent. Intr., § *17*.

2. — *Les mêmes caractères se retrouvent encore dans le discours d'Abraham* (Gen., XV, 2). *Il est plein de jeux de mots et d'archaïsmes, comme celui de Lamech et de Noé. Voyez encore le petit discours d'Abraham* (Gen., XVII, 17).

Voir n° 22.

2.

Remarquez, sur le verset 2 du chapitre XIV de la Genèse, ces mots בֶּלַע הִיא־צֹעַר[1]; c'est un de ces

1. Béla, qui est Tsoar.

endroits où l'auteur de la Genèse ajoute le nom moderne au nom ancien. Mais remarquez l'emploi du prénom féminin הִיא, qui n'est pas familier à Moïse. Cela prouverait que ce nom et ses autres analogues sont des interpolations. Pourtant au verset 8 de ce même chapitre il y a הוא.

3.

Je remarque dans les pensées de Balaam beaucoup d'analogie avec les pensées de Job; ce dernier pourrait bien être de cette époque; ce fait de Balaam nous montre aussi quelle était la couleur des idées des peuples étrangers à Israël par rapport au vrai Dieu; elle est très conforme à la veine de Job.

4.

Le passage (*Ex.*, XVII, 14) dont on se sert pour établir l'authenticité du Pentateuque (V. Gl., *Introd.*, t. III, p. 14, 1re édit.), est d'autant plus fort qu'il y a l'article à בַּסֵּפֶר, dans *le* livre; c'était le journal que Moïse composait au fur et à mesure. On en parle comme de chose connue. Pourtant

ce qui suit... שִׂים בְּאָזְנֵי[1], etc., est bien singulier et difficile à entendre.

5.

Le passage (*Nomb.*, xxxiii, 1) dont on se sert pour établir que Moïse a écrit le Pentateuque est plutôt une objection contre. Car le morceau qui suit est évidemment le journal du désert, qu'on s'est contenté de copier ; l'antéchronisme le prouve. Or, il est surprenant que sur ce morceau on fasse comme une remarque intéressante, c'est que Moïse l'a écrit. Pourquoi dire cela, s'il a écrit tout le reste? Cela favoriserait l'hypothèse de ceux qui ne lui assignent que des fragments.

6.

Le verset 17 du chapitre xv de la Genèse est remarquable : 1° il fait une sorte d'antéchronisme et coupe désagréablement le récit ; 2° il est empreint fortement de la couleur des visions prophético-chaldaïques et apocalyptiques.

1. Mot à mot : « et place dans les oreilles de Josué », c'est-à-dire « fais entendre à Josué ».

7.

Remarquez, dans le commencement du chapitre XVI de la Genèse, versets 4, 5, le fréquent usage de cette locution וַתֵּרֶא כִּי הָרָתָה[1]. Remarquez aussi que l'histoire d'Agar et d'Ismaël est coupée pour
Note. conserver l'ordre chronologique de l'histoire d'Abraham. Cela est très fort pour prouver que la Genèse n'est pas une simple compilation ; car alors évidemment les chapitres XVI et XXI, verset 9, se feraient suite, comme partie d'un même monument. Cela prouve un dessein de composition.

Si par exemple le chapitre XVII *etait un monument séparé du chapitre* XVI, *comment se fait-il qu'il y est partout question d'Ismael comme d'un personnage connu et que l'on suppose les faits du chapitre* XVI ?

8.

Genèse, chapitre XVI, verset 8. Emploi de la locution אֵי־מִזֶּה[2], comme en Job, chapitre II, verset 2.

1. Et quand elle (Agar) vit qu'elle avait conçu...
2. D'où viens-tu ?

9.

Remarquez le rapport frappant qu'il y a entre Genèse, XVI, 11, et Is., VII, 14. Comparez encore Genèse, XVII, 19.

Évidemment Isaïe a calqué : pourtant cela pouvait être une formule. De plus, cette formule n'indique pourtant pas un enfantement futur, mais une grossesse actuelle par rapport à Agar. *Ecce nunc gravida es*... Cela affaiblit le sens messianique. — Que signifie ce קָרָאת[1] à la deuxième personne du féminin? Enfin remarquez le rapport frappant des lettres de יִשְׁמָעֵאל[2] et עִמָּנוּאֵל[3].

Tout cela est si singulier que je croirais volontiers que le prophète ayant pris de la Genèse le premier membre : *Ecce*... a voulu aussi prendre le second en changeant un peu le nom.

10.

Genèse, XVII, 5, אַבְרָהָם[4] n'était pas hébreu du

1. Tu nommeras.
2. Ismaël.
3. Emmanuel.
4. Abraham.

temps de Moïse, puisque, dans l'explication étymologique, il l'oppose à אַב־הֲמוֹן [1].

Au contraire, quand les deux mots sont hébreux, il a soin de les répéter dans l'explication : ainsi Genèse, XVI, 13 et *alibi*. Il faut donc dire ou que c'était un mot perdu du temps de Moïse, ou un mot tout étranger et faisant partie de la langue que parlait Abraham. Il est remarquable d'ailleurs que, quand Moïse rapporte un jeu de mots fondé sur un archaïsme, il conserve cet archaïsme; ainsi par exemple Genèse, XV, 2 (V. Preiswerk, *Introd. gramm.*, p. XXIV).

11.

Il est évident pour moi : 1° que le livre de Josué suppose les livres de Moïse, au moins le Deutéronome; 2° que c'est du Deutéronome et non de toute la loi qu'il s'agit dans presque tous les endroits où la loi de Moïse est citée dans les autres livres. Non que j'entende מִשְׁנֵה [2] dans le sens de Deutéronome, mais bien de copie (V. *Deut.*, XVII, 18; *Jos.*, VIII, 32). Ce qui prouve qu'il s'agit du Deutéronome, c'est qu'il est tou-

1. Père d'une multitude.
2. Un double.

jours question des bénédictions et des malédictions qui y sont contenues. Or, ce trait est caractéristique par rapport au Deutéronome isolé, et ne l'est pas par rapport à toute la loi (V. Gl., *Introd.*, tous les endroits cités dans les pages 15, 6, 1re édit.).

Ainsi Josias, dans la lecture du texte, n'a été frappé que de cela. Bien plus, il semble souvent qu'on ne désigne sous ces noms que les derniers chapitres seuls du Deutéronome. — L'endroit de Josué, VIII, 30, qui suppose évidemment un passage de la loi de Moïse, s'explique bien mieux en le comparant au Deutéronome qu'à l'Exode, où la même ordonnance se trouve. — Il est vraiment difficile de récuser l'authenticité du Deutéronome. Si l'on admet, par exemple, la fraude d'Helcias, il faut dire aussi que l'auteur des Juges : 1° est postérieur à Helcias; 2° qu'il croyait bonnement ce livre de Moïse, etc. La collation des chapitres VIII de Josué et XXVII du Deutéronome le prouve invinciblement, surtout la circonstance des malédictions qui suivent la cérémonie de l'autel dans les deux textes, textuellement dans le Deutéronome et par allusion dans Josué.

12.

Remarquez que le pronom relatif *qui* se retranche en breton, comme en hébreu. *En ini ra*, celui (qui) fait. Ils n'ont pas de mots pour *qui*, *que*.

13.

En confirmation de l'étymologie mosaïque de בָּבֶל[1], cf. גַּג[2], כִּכָּר[3] (V. Léop.), עֲזָאזֵל[4] (V. Gesenius). Cf. insuper ܓܠܓܠܐ syriace à ܓܠܠ, (גִּיגַל à גָּלַל *eadem identica forma*).

14.

Preuve que la ponctuation de יהוה est יַהֲוָה. C'est la terminaison des noms propres en יָה ou יָהוּ. La première représente יָה, la seconde יהוה. Donc on disait Iaou; les trois voyelles primitives.

15.

J'ai longtemps eu peine à découvrir l'unité du

1. Babel.
2. Toit plat ou terrasse d'une maison.
3. Cercle, région environnante.
4. Azâzel, nom probable d'un mauvais esprit habitant le désert; cf. Lévitique, XVI, 8, 10, 26.

psaume *Nisi Dominus ædificaverit*, parce que je voulais à force subjuguer la deuxième partie à la première; mais je viens de découvrir que c'est au contraire la première qu'il faut subjuguer à la seconde; en entendant בָּנָה בַּיִת dans le sens de *ædificare familiam* comme en Ex., chap. I, *versus finem*. — Alors la suite est parfaite. C'est une chanson pour la naissance des enfants. Le premier verset offre une métaphore suivie fort agréable, et quoique l'expression figurée fût passée en diction propre, on se permet d'y faire suite comme métaphore.

16.

I Cor., XIV, 10. — *Nihil sine voce est;* cela est pris, je crois, du psaume *Cœli enarrant*, verset 3, que la Vulgate rend : *Non sunt loquelæ*, etc. Cela serait important; car saint Paul aurait rendu selon l'hébreu. Il faudrait voir les Septante.

17.

Un fait bien singulier des peuples anciens, c'est que toutes les races historiques, par exemple, celles dont parle la Genèse, en arrivant dans le pays qu'elles ont ultérieurement habité, y ont

presque toujours trouvé une race antécédemment établie. Ainsi le rapportent les annales chinoises, indiennes, grecques. Ainsi, avant les Pélasges et les Hellènes, il y a les autochtones et les aborigènes. De même ceux qui occupèrent l'Arménie avec Haïg y trouvèrent déjà une race établie. Le nom d'autochtones que prenaient certains peuples ne signifie donc autre chose, sinon qu'ils n'étaient pas de ces races qui de mémoire d'homme s'étaient surajoutées à des races préexistantes, par opposition aux autres peuples. — Ce fait est difficile à expliquer, et ne peut absolument l'être qu'en supposant que la Genèse ne fait l'histoire que d'une partie de la race humaine, sans s'occuper de ce qui était en dehors, et sur lesquels le déluge a pu ne pas s'étendre. Ces races antérieures seraient alors antédiluviennes.

18.

Rapprochez בהדרי־קדש[1] (Ps. *Dixit Dominus*) ... אתה כהן[2], etc., et la circonstance que les fils de David étaient כהנים[3], il en résultera, pour le

1. Avec des ornements sacrés. Ps. CX, 3.
2. Tu es sacrificateur.
3. Sacrificateurs.

personnage de David, une sorte de couleur sacerdotale, qui est juste ce que je demandais pour expliquer le *Dixit*... D'ailleurs toute sa vie cadre avec cela. Poète, prophète, union de la royauté et du sacerdoce en Orient.

19.

Un fait curieux à relater dans l'histoire de la philosophie : au milieu du XIX[e] siècle, l'emploi de la méthode psychologique a été taxée de *prétention à la profondeur* et de néologisme ridicule, au séminaire Saint-Sulpice, à Paris. Il faut avouer que la circulation est bien lente dans certaines parties du corps humain.

20.

Remarquez l'attention de l'écrivain sacré à faire toujours ressortir l'opposition du nom de יִצְחָק[1] avec ses différentes actions, par exemple, Genèse, XXVI, 8, et au commencement de l'histoire d'Isaac, à son sèvrement, etc... Cela sent la légende orientale.

V. n° 24.

1. Isaac.

21.

Voici, je crois, le sens de טוֹבָתִי בַּל־עָלֶיךָ [1], etc., dans le *Conserva me*. Il faut prendre עַל et לְ dans le sens de *devoir à*... Tu dois mon bonheur aux saints habitants de la terre..., etc. C'est un prophète fidèle qui a résisté à tous ses concitoyens idolâtres (V. vers. suiv.), lesquels pour cela le persécutent, et il dit à Dieu que, s'il ne le sauve, ce sera un scandale qu'il doit éviter aux saints. C'est cette pensée qui revient si souvent dans les psaumes. *Me expectant justi, donec retribuas... Ut non extendant justi ad iniquitatem manus suas*, etc. Il y a alors suite parfaite avec ce qui précède, et c'est identiquement la même pensée que *Conserva me, quoniam speravi in te*. Moi qui ai espéré en toi, ce serait un scandale, si... Il n'y a plus de difficulté alors que pour expliquer בַּל qui semble être de trop. On pourrait peut-être rendre par *nonnisi* et faire jouer à עָלֶיךָ comme deux rôles :
Note. Mon bien est ton affaire à toi seul, il te regarde toi seul (Cf. *Jérém.*, *Lament.*, *O vos omnes*), tu le dois aux saints habitants ; cela ne me semble

1. « Je n'ai pas de bien au-dessus de toi. » Ps. XVI, 2.

pas trop dur d'un verset à l'autre. La construction est comme changée. — Alors אַדִּירֵי[1] se construit avec ce qui suit, ce qui est urgent pour l'exactitude grammaticale. L'explication de Gesenius est impossible. Toutes les fois qu'il y a ainsi *ejus* ou un génitif sous-entendu, on met l'absolu. Ainsi dans le *Nisi Dominus ædificaverit domum :* שָׂכָר פְּרִי הַבָּטֶן[2] pour שְׂכַר יְהוָה ou שְׂכָרוֹ. C'est à peu près le sens de M. Le Hir, seulement il n'a pas l'idée de scandale, etc., laquelle est juive, et lui l'applique aux âmes des limbes, ce qui n'est pas juif. D'ailleurs, alors, il y aurait תחת הארץ[3] et non בְּ qui n'a pas ce sens ; surtout avec ארץ, cela fait une locution comme consacrée, *sur la terre*. On défie de trouver un seul exemple, où בארץ signifie *sous* la terre.

Cf. Tu sustentas natem meam, *toutes pensées identiques*.

22.

Suite de la remarque 1.

Remarquez surtout Genèse, XXVII, 23, et XXVII,

1. Grand, puissant, l'élite.
2. Il a récompensé le fruit des entrailles.
3. Sous la terre.

27 et suivants. Tout ce morceau de bénédiction d'Isaac est en vers; on a tort de ne pas le rapprocher des autres bénédictions de Noé, Jacob, Moïse. Ce qu'il y a de remarquable, c'est tous ces endroits traditionnels, des dictons, comme chez nous, certains dits de l'histoire (par exemple, tout est perdu, fors l'honneur, etc.). Cela complète la couleur légendaire.

23.

L'esprit humain est d'une prodigieuse activité : c'est pour cela que c'est le faire délirer que de le resserrer dans un cercle trop étroit. Par exemple, les Juifs restreignant toute la science à un livre, ont dû extravaguer, car, n'ayant pas beaucoup en étendue, ils ont dû puériliser pour avoir de l'aliment, s'attacher aux lettres, aux signes, etc., pour s'occuper. C'est l'affamé qui, après avoir mangé tout son pain, en cherche minutieusement les miettes. Les subtilités de la scolastique ressortent de la même cause; on n'avait que la théologie, et comment féconder sans subtilités un champ infécond? Les rêveries de certains mystiques, les Trappistes, par exemple, de même. Et même les délirations de la vieille science, vu que chacun était exclusif en son cercle.

24.

Le chapitre XXXII de la Genèse est peut-être le plus remarquable pour les étymologies singulières et les allusions nominales. Quand Moïse cite un nom propre, il semble qu'il veuille toujours y faire allusion par quelque mot du récit. Prétend-il donner ce mot comme étymologie réelle ? Je crois que, très orthodoxement, on peut dire que ce n'était pas là son intention pour tous, et en effet, critiquement, cela ne parait pas. Ainsi מַחֲנַיִם[1], voyez l'attention continuelle à répéter dans le récit מַחֲנוֹת מַחֲנֶה. Ainsi surtout יַבֹּק[2] auquel il fait allusion par la racine אבק, employée en un sens si singulier exprès pour le jeu de mot. (V. Gesenius à יבק et אבק). Ainsi encore ישראל[3]. Remarquez la coupe symétrique du verset 29; ce sont évidemment des vers (surtout le rejet de וַתּוּכָל[4]). C'était un dicton légendaire. Rapprocher ce que j'ai dit au numéro 20. Voilà ce qui fait le curieux de ce livre.

1. Mahanaïm, et les mots de la même famille.
2. Iabbok.
3. Israël.
4. Et tu as vaincu.

25.

Comparez le tableau des usages de sauvages comparés avec ceux des Germains, donné par M. Guizot (*Civilis. en France*, I, p. 218, etc.), avec plusieurs traits des mœurs hébraïques. Par exemple, il paraît que, chez les Hébreux aussi, ou plutôt en Orient, c'était le mari qui donnait pour avoir la femme. (V. *Gen.*, xxxiv, v. 11 et 12; V. Guizot, p. 220.) Comparez les mots מֹהַר (rac. מהר vendre) et מַתָּן avec ce qu'il dit qu'on *vendait* les femmes. Comparez l'usage de la Guyane qu'il rapporte; c'est tout à fait le trait de Jacob chez Laban. — Comparez Tacite, *Mœurs des Germ.*, chapitre xix, avec ce qui est dit de la femme adultère en Moïse, à laquelle le grand-prêtre démêlait les cheveux. (V. Not. sur Chiarini[1], § de la connaissance interne du jud.) — Pour le Goël, comparez ce qui est dit en Tacite : *Germ.*, chapitre xxi, et en Guizot, I, p. 222, et en mes notes d'Écriture sainte (Législ. mosaïq.). — Rapprochez encore l'usage de la composition avec les parents du mort, la loi du talion, etc., lois aux-

1. Dans sa *Théorie du judaïsme appliquée à la réforme des Israélites de tous les pays d'Europe* (1830).

quelles s'appliquent parfaitement les considérations de M. Guizot sur ces lois primitives où tout est livré au droit individuel qu'a chacun de se faire justice, etc., etc.

Note. *Voyez aussi* Ann. de Phil. Chrét., *t. I, p. 192, versus medium, sur l'île de Tricopia en Océanie.*

26.

J'ai trouvé dans M. Guizot une pensée qui m'a toujours frappé ; c'est la tendance de toutes les législations anciennes à absorber l'individu dans l'État, à le saisir par tous les côtés, à ne lui laisser presque aucune liberté de développement. Idée qu'on retrouve dans les politiques modernes qui ont calqué les anciens : Fénelon, Bossuet même (celui-ci par un autre motif, il a calqué la Bible). Voyez ce que je disais là-dessus en mes notes sur Cousin, Cours de 1818 (à propos de l'indépendance des arts). C'est des Germains qu'est venue la tendance contraire dans les sociétés modernes, car eux exaltaient fort l'individu.

27.

Échevins vient de *scabini* (nom qui paraît sur-

tout sous les premiers Carlovingiens), dont la racine est probablement *scab; (escabeau)*, *scabellum (ellum* n'est que le diminutif de *scabum)*. Celt. *Scabel* = *scamnum*.

28.

Solivi, pièce de monnaie du temps des Francs. De là, *soldi*, d'où *solde (solder, soldat, soudoyer)*, breton *soudard* (nom du moyen âge); de là, *sol* = *sou*. Il a passé en cet état en *soudoyer* = *soldoyer*.

29.

Il est dit dans la règle de saint Benoît (chap. LVIII) que les novices qui ne savent pas écrire doivent faire une croix, pour signature, au bas de leur pétition d'entrée. Comparez ce que dit Gesenius au mot תָו[1].

30.

Saint Avitus, en son poème sur le Paradis terrestre, etc., place le paradis dans l'Inde, et y met aussi le Nil (גִּיחוֹן)[2], etc. (V. Guizot, II, p. 70.)

1. La dernière lettre de l'alphabet hébreu, qui, dans l'ancienne écriture phénicienne, a souvent la forme d'une croix. Dans Ezéchiel, IX, 4, le mot תָו a le sens de croix.

2. Gihon.

31.

Je soupçonne qu'il y a un jeu de mot en ces paroles de saint Paul (*Eph.*, v, 16). *Redimentes tempus*, à cause de la racine ܙܒܢ[1] qui, en syriaque, signifie également *emere*, *redimere* et *tempus*, quoique la Peschito ne l'ait pas conservé.

32.

La confusion du כ en ב dans le verset 3 du psaume IV par les Septante prouve bien que le texte dont ils se servirent était écrit en alphabet carré et que, partant, cet alphabet est ancien. Car on ne trouve pas en d'autre alphabet une ressemblance si frappante de ces deux lettres, si ce n'est dans le maronite (syrien actuel), lequel n'est pas, je crois, bien ancien.

Voir n° 39.

33.

Lisez ceci.

Si les différents êtres individuels sont des subs-

1. Zban.

Note. tances, comme ces êtres individuels ont une naissance, il faut donc dire qu'il naît des substances; ainsi des substances d'hommes, des substances d'animaux. On ne songe pas à cela. On regarde la génération dans les faits, sans songer à la substance. — Cela semble bien induire à l'unité de substance et à la multiplicité des phénomènes. Alors l'homme, etc., ne seraient que des faits, des productions sur un fond commun et un. On ne peut nier que cela ne soit plus philosophique. Car cette production de cette substance renverse nos idées. La production de l'embryon, en effet, n'est d'abord qu'un fait, lequel ne diffère en aucune façon de telle ou telle combinaison chimique; il faudrait donc dire qu'arrivé à un certain point, ce fait attire en soi, se forme une substance propre. — Cela se conçoit au contraire fort bien, en disant que c'est la substance une et universelle qui s'individualise là. — Il est bien sûr au moins que le corps de tel et tel homme n'est pas une substance individuelle : c'est un agrégat en perpétuelle variation. Il n'y a pas de masse de matière que l'homme puisse se dire propre. Ce sont des molécules qui passent tour à tour à son service, et se casent dans un moule préexistant, mais non matériel.

— De là une conséquence importante : s'il n'y a dans l'homme que le corps, il n'y a pas d'individualité substantielle de l'homme; l'homme n'est qu'un fait sur la substance universelle. Donc, le panthéisme suit nécessairement, logiquement, du matérialisme. — Mais l'homme a la conscience intime de sa substance individuelle (voilà une théorie importante de psychologie à prouver; et qu'on ne le croie pas prouvé du premier coup; car il est évident que l'homme a conscience de son individualité, mais de son individualité en tant que substance?). Je le prends pour prouvé. — Donc il y a en l'homme autre chose que le corps, en quoi réside sa substance. Donc il y a une substance spirituelle ou une âme. — Si on admet cette individualité de substance, il faudrait s'en occuper plus qu'on ne le fait, et de même qu'il y a une science des faits et de leur production, de même il devrait y avoir une science des substances et de leur production. — Je regarde cette remarque comme un point de vue nouveau et fort important. C'est la seule induction scientifique selon moi à la spiritualité de l'âme (ou, pour bien formuler le problème, à l'existence de l'âme), encore repose-t-elle sur une hypothèse. Aussi est-ce là une

question presque de pure spéculation. Voyez mon travail là-dessus.

Voir n° 35.

Rapprochez ici les systèmes des anciens sur l'origine de l'âme (V. Phil. Lugd.).

34.

Plan d'une analyse psychologique de l'acte libre.

L'examiner : 1° en ce qui le précède; 2° en lui-même; 3° en ce qui le suit, ses conséquences. I. 1° Besoin de l'aliment vital (désir du boulimique, Bautain[1], *Phil. mor.*, I, § 15); 2° appétence vague de la volonté vers l'objet capable de satisfaire ce besoin; 3° action de l'objet sur le sujet, d'où résultent les motifs (cf. Bautain sur ces trois éléments. Cf. *etiam*, I, § 19 et *alibi*). — II. Puis vient l'acte pur, isolé (V. Guizot, *Civil. en France*, leçon sur le pélagianisme). — III. Puis les conséquences morales (imputabilité, mérite et démérite. V. Dugald Stewart). — Cette analyse n'est que la réunion de celle de M. Bau-

1. Bautain (abbé Louis E.), né à Paris en 1796, mort en 1867, professeur à la Faculté de théologie de Paris, auteur de la *Philosophie morale*, Paris, 1840.

tain et de M. Guizot. Le premier ayant surtout considéré ce que le second a renfermé en général sous le titre de motif.

35.

Note importante et bonne.

Je suppose un corps : est-ce une substance? Non, car je le conçois coupé en deux; cela ferait donc deux substances au lieu d'une, ce qui est absurde. — Je prends l'atome physique, supposé étendu, est-ce une substance? Non, car Dieu pourrait le couper en deux de la même manière, par un miracle philosophique. — Donc, rien de ce qui est étendu et partant divisible, n'est une substance; sans doute, on doit dire : « Il y a là
Note. dessous de la substance. » Mais ce n'est pas une substance *individuelle*. Donc, toute substance individuelle est simple. — Donc, si l'on veut conserver dans la matière différentes substances individuelles distinctes, il faut en venir à des éléments simples et réellement existants. — Seulement, je prétends qu'on ne les trouvera qu'au bout de la division à l'infini (élément infinitésimal), car au bout d'un nombre fini de divisions, on n'arrivera jamais à zéro; car c'est un

théorème que la progression 1/2, 1/4, 1/8, 1/16, 1/32 n'arrivera jamais à zéro qu'à la limite de l'infini. D'ailleurs, comment composer de l'étendue avec un nombre *fini* de zéros d'étendue? Au lieu qu'avec un nombre *infini* de zéros, cela se conçoit par les principes mathématiques. — Ce seraient donc ces éléments infinitésimaux qui sont zéro par rapport à nous, mais non en soi, que je ferai les substances des corps. — Les expressions zéro et infini ne sont pas univoques : il y a zéro absolu, c'est le néant, et zéro relatif, c'est l'infiniment petit par rapport au néant, lequel pourtant existe, et est infini par rapport à l'ordre inférieur. Ainsi dix est zéro devant ∞, et pourtant dix est quelque chose de réel. — Pourtant tout cela s'explique mieux par l'unité de la substance, au moins de la substance matérielle. On y retombe par tous les côtés, et en vérité, je crois qu'il faut y venir, si l'on veut se former une idée non contradictoire de la substance. — Alors tous les corps ne seraient que des faits sur le fond commun, ce qui ne contredirait pas le principe de substance (au contraire, c'en serait la haute réalisation), ni la perception des sens, puisqu'en effet on percevrait une substance. Cela expliquerait aussi pas

mal la multilocation : car un fait n'est pas fixé par sa nature à tel point de l'espace. Rien de contradictoire à ce que le même fait identiquement se passe en plusieurs endroits à la fois.

Voir nos 50 et 55.

Comparez le principe de Stahl, Bautain. Phil. mor., § *28.*

36.

Le vrai pronom personnel de la troisième personne en latin est *h* (*i*, *æ*, etc.). Le *c* de *hic*, *hæc*, etc., n'est pas essentiel, car il disparaît en *hi*, *hæ*, *horum*, etc. Rapprochez-le en cet état de הוּא, etc., des langues sémitiques, et cela est probablement de la langue primitive, car il était naturel de désigner par l'aspiration non encore articulée. — D'où peut donc venir le *c* de *hic*? La vraie forme est, je crois, *hicce*, d'où, par abréviation, *hic*. Et ce n'est que le pronom démonstratif זֶה, דְּ [chald.], etc., *zé* celtique, *ce* en français, de toutes les langues. (Le ז = le *c* doux des Français, suivant les grammairiens allemands.) Alors *hic* serait composé du pronom personnel de la troisième personne, et du pronom démonstratif : *hui-ce*. Or, remarquez que

cette composition est identique à celle du mot *celui* en français, seulement renversé, *Ce il*, ce personnage-là qui est *lui*.

37.

Remarquez le mot סָכַן en hébreu. Il signifie proprement habiter, et par suite marque l'*habitude*, la *familiarité* (V. Gesenius). — Même série de sens dans le mot *wohnen* en allemand. Habiter = être accoutumé à. — En français : *habiter*, *habitué à*, — un *habitué* (un familier), avoir *habitude* avec quelqu'un, appartiennent à la même racine. Et cette racine est *habitus* en qui se réunissent aussi ces divers sens.

38.

Philippiens, II, 6. — *In formâ Dei esset.* — Cet *in* est probablement le בּ *essentiae* des Orientaux (Deus est *in* potentatu, en arabe). Cela égale donc : *Qui cum formâ Dei esset.*

39.

Psaume XVI, verset 4. Les Septante semblent

avoir lu אֲסִיף pour אֲסִיךְ. Rapports du כ et du פ encore seuls possibles en notre alphabet, autrefois surtout où le פ n'avait pas d'appendice. (V. not. de M. Le Hir sur *Gen.*, III, 15, שׁוּף.)[1]

V. n° 32.

40.

Concept de la création. — Au commencement existe l'idée divine, simple fait de l'intelligence divine, concevant les êtres possibles, mais idée qui n'a encore nulle existence personnelle. — Puis la volonté, le *fiat* créateur se combine avec cette idée, et de cette combinaison naît l'idée réalisée, existante. — L'être réel n'est donc que le résultat du contact simultané de la volonté divine posant une affirmation et de l'idée divine qui correspond à son être. — Or tel est aussi ce qui se passe dans la production de l'acte humain; il n'est que le résultat de la volonté en contact avec une conception.

41.

A l'enfance des peuples, on fait peu de cas de la vie. On tue et on reçoit la mort sans cérémonie. Manières rondes sur ce sujet des premiers

1. *Insidiari*, et par suite broyer, écraser.

hommes *(Genèse)*, sous David, les Juges, Josué, couleur des guerres. Supplices des captifs. Peintures égyptiennes, gouvernement des monarques d'Assyrie, etc. (*Dan.*, II). En général, ton des Orientaux qui a passé en leurs contes. Les cinquante Barmécides. — Indiens d'Amérique; on se tue en cérémonie. On y va froidement. Le moyen âge. Plus la civilisation avance, plus on tient à la vie. Philosophie de ce fait. C'est qu'alors le sentiment de l'individualité est peu développé, la conscience est faible; la personnabilité est d'autant plus aiguisée que la civilisation progresse. De là l'égoïsme, le soin du moi, la concentration. Suivez l'induction de cette progression, et vous arriverez au commencement, au spontané de MM. Cousin et Bautain. — D'abord la conscience humaine dormait; puis peu à peu elle s'éveille. En un mot la loi du développement de l'humanité a été celle du développement de l'enfance; il y a un temps où nulle conscience, ou du moins si vague que nul souvenir; on ne peut les ressaisir qu'a priori et par déduction. Aussi l'homme ne se souvient de lui-même que depuis trois mille ans au plus. Avant, c'était un enfant sans connaissance, presque animal. *O qui mihi det ut dicam quod de nostrâ origine sentio!*

42.

Je crois bien que les démoniaques de l'Évangile n'étaient que des *fous* ordinaires. En effet : 1° ils en [ont] tous les caractères, et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'on ait spécifié les principales espèces, les uns furieux, autres tristes, etc.; 2° il n'est jamais parlé de *fous* proprement dits dans les malades guéris par Jésus ; or pourtant il y en a tant et on en fait des énumérations si longues et faites si à dessein (par ex. *Matth*, IV, 24, etc.), qu'il est impossible qu'ils eussent omis cette infirmité, supposé qu'ils eussent eu un mot propre pour l'exprimer, autre que démoniaque ; 3° le mot ܕܝܘܢܐ qui en syriaque signifie démoniaque, en persan (et même aussi en syriaque) signifie un fou ; 4° enfin cela était tout à fait bien dans l'esprit de ces temps. Des fous... On n'avait pas l'idée du phénomène naturel. Il y a là du surnaturel, et comme l'idée d'esprits supérieurs les dominait, [ainsi] de suite. Ce procédé est tout simple.

Tout cela est encore confirmé par le mot *lunatique*. Celui-ci désigne, je crois, non ceux qui subissent de prétendues influences de la lune, mais

bien les somnambules qui vont passer la nuit sur les toits, etc., à la belle étoile et sous la lune. Probablement aussi qu'ils s'imaginaient que ces gens faisaient cela par quelque attraction de la lune, ou par quelque influence secrète de cet astre. Ce qui confirme cette explication, c'est le tour ܒܪ ܐܓܪܐ [1] (*Matth.*, IV, 24), ceux qui logent dehors sur les toits, usité en syriaque pour traduire *lunaticus*. — Donc les démoniaques et les lunatiques sont les fous et les somnambules.

43.

La Peschito (*Matth.*, IV, 24) a rendu le mot grec παραλυτικὸς par ܡܫܪܝܐ = les déliés, les dissous, les relâchés. Éclaircissez par là l'expression hébraïque : les liens de ses reins se relâchent, c'est-à-dire se paralysent. La paralysie était pour eux un relâchement des liens du corps, qui empêchait de les remuer.

44.

Le mot *pacifici* de l'Évangile n'a pas exactement le sens que nous lui donnons. Mais *facere pacem*, ܥܒܕ ܫܝܢܐ en syriaque : en agir bien avec quel-

1. Mot à mot : *le fils du toit.*

qu'un. De même *Dicere pacem* (V. Gesenius), parler bénévolement.

45.

L'idée de charité tendre pour les coreligionnaires et de répulsion pour les dissidents, si importante dans le monde moderne, nous est venue des Juifs. Cf. saint Paul qui en est empreint, les livres des Juifs, la réponse de Salameh à M. de Sacy. Celui-ci lui avait dit : « Afin que notre manière de lire soit une comme notre cœur est un. » — Salameh répond : « Quant à ce que vous ajoutez en disant : Comme nos cœurs et vos cœurs ne sont qu'un, sachez, mon frère, qu'un tel discours ne peut être tenu que par une personne qui observe notre loi, et qui ait la même croyance que nous. » Cela est très caractéristique.

46.

Hæc est virtus Dei quæ vocatur magna. C'est le Metatron, le grand מלאך que, selon Reland, les Sadducéens et les Samaritains actuels entourent de certaines puissances de Dieu. Voir de Sacy, *Mém. sur les Samaritains*, des anges, etc.

47.

Voici mon interprétation du Schilo : *Non recedet sceptrum de Judâ, ne baculus legislatorius ex inter pedes ejus donec veniat populator ejus, cui subjicientur omnes gentes.* — 1° Je soutiens que שילה doit être considéré comme composé de שִׁיל et de l'affixe ה. Ces terminaisons en ה si fréquentes en ce morceau de Jacob et qui toutes sont des affixes, forment une induction suffisante. Cela posé, comment entendre שִׁיל? Ce mot étant totalement inconnu, il faut en chercher l'explication dans les racines voisines ; or la racine de שִׁיל est שִׁיל ou שׁוּל elle-même inusitée. La racine qui a le plus d'affinité avec שׁוּל est incontestablement שָׁלַל par l'affinité des quiescens et défectifs de la médiante (שָׁלַל a même cela de particulier qu'il se conjugue indifféremment comme venant de שָׁלַל ou de שׁוּל) ; il y a aussi affinité avec נשל et שלה (V. Gesenius). Enfin, on trouve en Michée, I, 8, le mot שילל en chethib pour שׁוֹלָל. Donc, je suis autorisé à identifier ces racines. D'après cela, שִׁיל signifierait *vastator, populator*, un conquérant : « Jusqu'à ce que vienne son grand conquérant, le conquérant issu de sa race », et auquel וְלוֹ doit certainement s'en-

tendre aussi pour un relatif. — J'entendrais alors ce passage de l'attente du règne messianique qui préoccupait les esprits à l'époque probable de la rédaction de ce morceau (temps de David et de Salomon). Je ferai observer que cette interprétation est même indépendante du sens que je donne à שִׁיל. C'est, pour la suite du sens et le fond de l'idée, celle de Gesenius, sauf qu'il rapporte וְלֹו à Juda, etc. Mais *tranquillitas* ne va pas aussi bien en son sens. Du reste il faut poser en principe que Schilo, de quelque manière que ce soit, désigne le roi-Messie. Seulement nos théologiens sont absurdes.

48.

Oui, le sauvage nous représente l'état primitif de l'humanité, ses rêves, le sommeil de sa raison, ses idées de merveilleux. Comparez les croyances de l'Océanie à celles des peuples primitifs dans la Genèse, par exemple. De part et d'autre, c'est l'enfance. Oui, l'humanité est née et a été longtemps à l'état d'enfance, rêvant le miracle et la prophétie, voyant partout le surnaturel, sans raison. Puis la raison est née en Grèce, etc. Mais par une précieuse circonstance,

cet état primitif est demeuré encore dans certains lieux : car l'humanité ne marche pas tout d'une pièce; il y a des peuplades qui sont aujourd'hui ce qu'elles étaient au premier jour de l'apparition de l'homme. Cela disparaîtra; qu'on se hâte donc d'étudier ce précieux état primitif qui peut seul résoudre le problème de l'origine de l'homme. Il y a là une science à fonder, et certes ce ne sont pas les faits qui manquent.

49.

Dans son enfance, l'homme et l'humanité ne conçoivent pas *la loi de la nature*. Il voit partout une action surnaturelle, Dieu partout. De là les religions, les croyances fabuleuses, les génies, les apparitions, le merveilleux en un mot. — Dans son second état, il remarque par l'observation et l'induction *la loi*, alors il chasse Dieu du monde; car il croit n'en avoir plus besoin. — De là la philosophie athée; ses formes sont : la nature substituée à Dieu, etc., néanmoins elle est plus avancée, quoiqu'elle se trompe plus. — Dans son troisième état, il conserve le résultat acquis dans le second, et qui est vrai; seulement il rattache les lois elles-mêmes à Dieu, cause

Note 1.

universelle, véritable *effecteur*. De là la vraie science, complète. Ses formes sont : L'être agissant suivant les lois les plus parfaites, et par conséquent suivant des lois constantes. — De bons esprits, quand l'esprit humain est parvenu au second état, consentent bien à rattacher aux lois ce qu'ils voient assez clairement s'en déduire, mais les différents phénomènes qui, vu l'imperfection de la science, ne s'expliquent pas encore parfaitement de cette manière, ces bons esprits, par un secret attachement, qui en un sens leur fait honneur, pour le premier concept, s'obstinent à les soustraire aux *lois*, et à les appeler *surnaturels*, parce qu'ils sont *naturellement encore inexplicables*. Ainsi l'origine du langage, la création de l'homme, certains faits historiques singuliers, le christianisme, la conservation du peuple juif; M. de Bonald, M. de Maistre. — Cela est faux et petit : car enfin, si tout le reste s'explique bien par les lois, si à mesure que nous avançons, nous voyons se ranger sous les lois les faits qui auparavant y semblaient rebelles, c'est une invincible induction que les faits qui y échappent encore s'y soumettront, et que leur inexplicabilité n'est que subjective et un simple effet de notre ignorance. Cela est si vrai qu'on

Note 2.

entrevoit de plus en plus la lueur de l'explication légale.

Ce sont ces vieilles îles merveilleuses, sur lesquelles le lointain conservait le brouillard d'un beau mystérieux, qui se dissipe en s'en approchant, et ne laisse plus qu'un réel semblable à tout autre réel. — Oui, il faut bannir du monde le Dieu à fantaisies qu'avaient rêvé nos pères. Pardonnons-leur leur simplicité. Dieu, depuis qu'il a créé les êtres et leurs lois, n'a pas révoqué une seule fois le cours de ces lois, n'a pas mis une seule fois la main à son œuvre : ç'a été assez pour lui d'en avoir préalablement calculé le mécanisme; et c'est par là qu'il y fait tout ce qu'il veut, puisque ce qu'il veut est ce qu'il a voulu, et que ce qu'il a voulu a été la donnée qui a servi à résoudre le problème du monde. — Oui, le monde semble au premier coup d'œil, n'obéir qu'à des lois aveugles et l'observation avec la plus fine induction ne peut arriver à la notion d'un être qui le gouverne intentionnellement, tel que le donnait l'instinct premier. Il est remarquable que cet instinct n'est pas faux; ce qui cadre bien avec nos idées sur le spontané et le réflexe. Aussi les philosophes qui n'ont fait qu'observer et induire, tels qu'il faut qu'il y en

ait au second état de l'humanité, lequel est exclusif, ont nié Dieu. Pardonnons-leur, comme Dieu leur pardonne. Dieu ne peut sortir de l'expérience; il est une conclusion métaphysique tirée de la vraie notion de cause efficiente : aussi bien est-ce une conclusion de prime abord. Les bons esprits dont je parlais s'effraient et voudraient replacer Dieu sur son vieux trône anthropomorphique. Non, non; nous autres aussi, nous avons notre Dieu, raison, faisant tout par des lois qui sont la raison. C'est nous qui sommes les vrais théistes, et vous êtes encore anthropomorphistes, par une crainte peu fondée d'être athées. Malebranche avait déjà vu cela. — L'instinct voit Dieu partout et la loi nulle part; l'observation voit la loi partout (de là son ton moqueur et fier) et Dieu nulle part. La vraie philosophie voit Dieu partout, agissant librement partout par des lois invariables, parce qu'elles sont parfaites. — Voilà la vraie providence, plus belle, plus vraie, moins poétique peut-être que celle de nos pères, mais plus rationnelle, et plus digne de Dieu; je dirai même plus agissante et plus vaste. — Les anciens, occupant Dieu de l'homme et de certaines grandes choses, l'éliminaient au moins dans le concept grossier des petits faits, qui semblaient pouvoir

bien se faire sans lui. Nous, nous le mettons partout. Il faut qu'il *agisse* dans le mouvement d'un atome. Agir! mot tout relatif.

1. — *Ce premier état a duré jusqu'au* XVI[e] *siècle, le second a commencé là, et n'a acquis sa plénitude qu'au* XVIII[e]. *Nous y sommes; des individus peuvent avoir atteint le troisième, mais les masses sont plongées dans le second et peut-être pour des siècles. Mais qui soutiendra l'humanité pendant ce temps? L'intérêt et la force. — Mais nos publicistes catholiques disent : Cela ne se peut, ces moyens ne sont pas moraux, logiques. Idiots! qu'importe? et ceux qu'elle avait auparavant, l'étaient-ils? L'humanité est condamnée dans sa marche à se nourrir d'illogicités, de contradictions, de misérables superficialités. — Mais elle se déchirera! Qu'importe? elle marchera tout de même. Qu'importe l'individu qui en est victime? oh! qu'il est peu de chose quand on voit l'ensemble des choses! — Il faut, dit-on, une doctrine qui donne un solide fondement à la vie humaine. Non. L'humanité peut être condamnée à vaciller, à être sans logique et sans principes durant des siècles, car rien ne peut avancer une idée qui n'est pas encore mûre. Cela est dur, mais c'est une nécessité de fer. L'homme n'est rien, l'humanité est tout. Elle se trompe nécessairement à certaines époques.*

2. — *V. Dupanloup :* Conférences sur le peuple juif.

50.

L'homme a conscience de sa personnalité. Or le corps organique n'est pas une personnalité.

Note. Nul corps ne l'est : il n'y a qu'une substance matérielle, existant sous des individus ; mais l'individualité matérielle n'est qu'un mode, un fait (v. n° 35). A fortiori le corps organique, qui n'est qu'un agrégat transitoire d'atomes en passage. Nul n'appellera une ville, une maison une substance, on y aurait autant de droit qu'à appeler le corps humain une substance. — C'est un entonnoir, où passe de la matière. L'entonnoir peut-il dire : cette eau est à moi, elle est de moi? Il n'y a qu'une forme, là est l'unité, la personnalité; et cela ne peut être matière *(ex dictis)*. Donc il y a une âme immatérielle. — Pourtant qui sait si la perception de l'individu, l'âme, n'est aussi qu'un fait sur une substance unique, résultant de l'organisation de la matière? Nous ne le comprenons pas ; mais on n'oserait dire qu'impossible. Au moins il faut admettre la spiritualité de l'âme ou être panthéiste. Une substance sur laquelle l'individualité apparaît comme un fait. L'âme, si elle existe, serait donc cette forme, qui sert d'entonnoir à la matière.

V. n° 36.

Il y a de la substance là-dessous; mais ce n'est pas UNE *substance.*

51.

Il est certain qu'il y a certains devoirs, qui ne sont pas susceptibles d'une légitimation a priori. Par exemple l'amour de la patrie. Quand on envisage cela rationnellement, cela paraît un pur préjugé sans fondement, et même ridicule. Cela est vrai, il n'y a que le point de vue qui soit faux. Cela explique le ton railleur et superficiellement profond des philosophes du XVIII[e] siècle là-dessus. Héritiers du faux de l'idée de Descartes, ils voulaient que tous nos devoirs *eussent raison*; or cela est impossible à montrer de tous, et alors ils les sabraient. M. Guizot a beau dire, il y a plusieurs penchants en nous qui n'auront jamais *raison*, à moins qu'on ne dise que le seul fait de leur existence en nous est une raison suffisante, ce qui est le vrai. — Donc il y a des devoirs purement relatifs, fondés sur un simple fait psychologique, et les Écossais ont rendu un immense service à la philosophie en apprenant cela au XVIII[e] siècle. Ainsi l'amour de la patrie est un devoir et n'est pas rationnel a priori. — Mais n'y a-t-il pas d'autres devoirs en l'homme, susceptibles d'une légitimation a priori, par

exemple l'équité, la véracité, les devoirs envers Dieu? Les Écossais, suivant leur idée, ont dit : Non. Ces devoirs comme les premiers sont fondés sur un fait psychologique. La question est difficile, car je suis porté à croire qu'aucune déduction rationnelle ne peut fonder un devoir, il faut pour cela une faculté spéciale. Néanmoins peut-être faudrait-il distinguer deux classes de devoirs en l'homme : 1° Devoirs relatifs, fondés sur un simple fait psychologique et non susceptibles d'autre légitimation rationnelle que celle-ci : Il faut obéir au fait psychologique; 2° Devoirs absolus, susceptibles d'une légitimation rationnelle a priori. — Les philosophes anciens voulaient tout faire rentrer dans la seconde classe; les Écossais ne reconnaissent que la première.

52.

Rien ne montre mieux la manière dont l'homme primitif moulait le Non-Moi sur le Moi que l'application des genres masculins et féminins aux objets inanimés. Il a voulu y voir aussi des sexes. Cette remarque est d'Adelung[1] (*Introd.*

1. Adelung (Johann Christoph), auteur d'un ouvrage intitulé : *Mithridates, oder allgemeine Sprachenkunde, mit dem « Vater unser » als Sprachprobe in beynahe fünfhundert Sprachen und Mundarten.* Berlin, Voss, 1806-1817.

au *Mithrid.)* qui prétend qu'il a été déterminé à cela, selon que l'objet était agent ou patient.

53.

Le mot בְּשָׂרִי en hébreu, tout comme נַפְשִׁי, se prend pour *moi-même*, etc. Ainsi dans la langue des Kalmouks, pour dire : *toi*, on dit : ton corps. (V. *Mithrid.* d'Adelung, I, p. 513.) Ainsi encore en Talmud עצם et גרם; ainsi surtout גוף; גּוּפִי pour *moi-même*.

54.

Les Tahitiens, comme les Grecs modernes, les Arabes, les anciens de la Bible, improvisent souvent en vers. Voyez-en un exemple en *Mithrid.* d'Adelung, I, p. 634. Ils ont la rime.

55.

Je ne sais si l'on ne conçoit pas un être étendu, qui soit substance, être individuel. Il est vrai qu'étant étendu, il est divisible; mais cette divisibilité ne tombe que sur l'une de ses qualités, et se réduit à dire qu'une substance peut avoir du

plus et du moins dans ses qualités, ce qui est évident. — Voilà une molécule étendue et que Dieu a faite substance; Dieu ne la conçoit pas divisée et existante; ce serait une contradiction. Dieu la conçoit bien divisée, mais alors elle est anéantie. — Mais Dieu conçoit une *autre* substance, qui n'est que la moitié de son étendue. De même je conçois une mémoire double d'une autre, et pourtant le sujet de la mémoire est bien simple. En un mot, Dieu conçoit la qualité-étendue divisible et un autre être qui n'en ait que la moitié; mais il ne conçoit pas la substance restant substance divisée quant à son étendue. S'il la conçoit, il conçoit que par là elle perdra son titre de substance.

Note.

Je ne crois pas beaucoup à tout cela; je viens même d'éprouver en moi un fait singulier, et qui me caractérise bien ce que fait la dispute dans la recherche de la vérité. Je craignais de pousser trop loin mes idées, de peur de voir crouler mon château. C'est que j'ai eu la sottise de disputer là-dessus avec M. Le Hir, et le hasard m'a amené à soutenir ceci. O Dieu, tu sais que cela ne fait pas coutume en moi et que je respecte le vrai.

Mais il suivrait de ce concept, ou que la substance est comme un être spirituel surajouté au corps, ce qui irait à

tout composer de corps et d'âme; ou que ce n'est qu'une abstraction et alors tout ceci croule par le fond. En vérité, nous ne comprenons de substance individuelle que sous la condition d'être inétendue, ou il faut dire qu'il n'y a qu'une substance et alors toutes les substances individuelles ne sont que des phénomènes, des résultantes.

56.

C'est une hypothèse singulière, mais séduisante,
Note 1. que celle de Stahl, adoptée et exposée par M. Bautain (*Phil. moral.*, I, p. 115). L'âme, cause organisatrice, *agente* de l'organisation du corps, sans en avoir conscience. A ce point de vue, la spiritualité de l'âme ne me répugne plus; car ce qui me blesse en cette doctrine, c'est *l'union* de ces deux substances; cela m'a l'air des hypothèses fautives où on suppose plus d'agents qu'il n'en faut, par ignorance. Mais ici ce n'est pas proprement *une union*; il n'y a qu'une substance en l'homme, c'est l'âme; mais cette âme se fait une forme, se symbolise dans le monde, etc. Ajoutez que cela est parfaitement d'accord avec ce que je crois avoir démontré sur la substance en l'homme, qui en aucune façon ne saurait être le corps. (Cf. *supra*, nos 35 et 50.) Il n'y a pas alors *un corps* et *une âme*; il y a un *corps de l'âme* (V. Bau-

tain, I, p. 117.) Je viens de trouver ce que je cherchais depuis longtemps, et la spiritualité de l'âme (ou plutôt l'existence de l'âme) a un sens pour moi. Mais je tiens toujours mon principe, auquel j'avais raison de tenir : il n'y a qu'une substance en l'homme. J'avais raison, mais je viens de découvrir que le corps n'est point une substance. C'est une forme transitoire, et en flux perpétuel de molécules qui s'échangent dans le moule où l'âme les fait passer. — L'âme *informe* le corps, ou plutôt assemble des molécules, qui ne lui appartiennent pas, mais dont elle se sert en passant, pour se faire une forme extérieure. La seule difficulté qui me reste, c'est sur la *naissance*. Car alors la conception d'une âme serait une création de substance, et non un simple fait matériel organique, comme on l'a toujours supposé.
Note 2. En effet on a toujours pensé que l'embryon commençait ; puis qu'à un moment quelconque l'âme y venait. Cela m'a toujours paru absurde. Mais l'autre, la naissance de la substance est aussi bien bizarre. Cette hypothèse de Stahl, etc., entendue comme j'ai dit, supposerait, je crois, l'éternité des âmes, pour être bien satisfaisante.

Du reste, le but de cette formation du corps par l'âme, ne serait pas seulement de se *manifester*

extérieurement, mais encore de développer sa vie, de se créer des moyens nécessaires d'action ; sans cela l'empire de fait qu'exerce l'organisme sur l'âme serait inexplicable ? L'âme se forme un corps, mais c'est qu'elle en a besoin, et, quand [il] vient à lui manquer, tant pis pour elle. Elle pourra bien n'être pas détruite pour cela, mais elle retombera dans l'état où elle était avant que son corps pût encore la servir convenablement, c'est-à-dire perdra la conscience. Ainsi donc on pourrait induire de là, au moins négativement, l'immortalité de la substance de l'âme, mais non l'immortalité de sa conscience.

Pareille explication devrait s'appliquer à tout ce qui a vie, animaux, plantes. Tous réaliseraient par une forme extérieure l'idée de leur être ; et en eux tous serait un principe actif. Ce serait là une explication générale de la vie, partant de l'idée divine, et se terminant aux manifestations réelles et extérieures, homme, animal, plante, etc. — Fidèle à sa théorie, M. Bautain voit dans les instincts et mouvements organiques, indépendants de la volonté, des actes de cette force secrète de l'âme, qui *agit* sans conscience. Ainsi les besoins naturels ne sont que des expressions de ces instincts. Cette manière de voir est belle et sédui-

sante. Du reste la preuve de cela dépend de la physiologie. C'est à elle à nous dire s'il y a dans la vie organique quelque fait auquel ne suffisent pas les simples lois mécaniques et chimiques de la matière. Dites-en autant des instincts conservateurs, médicateurs, de M. Bautain (V. § 33, etc.). De là aussi sa manière de placer toujours l'idée avant l'organisation dans la constitution morale de chaque être, en quoi il a raison (V. p. 153). — D'après cela, la définition de l'homme serait : Un être se manifestant, agissant et se développant sous et par une forme matérielle. Cet être ne peut être lui-même un corps ; autrement la question recommencerait ; je l'appelle donc un *esprit*.

1. — Lisez tout le § 28 de Bautain, c'est le plus remarquable du livre.

2. — M. Bautain le suppose lui-même page 122 au bas ; mais c'est une grosse contradiction ou inadvertance; la vieille manière de parler l'a séduit et lui a fait oublier que cela n'avait plus de sens en son hypothèse.

57.

M. Bautain a des idées lumineuses sur certaines branches de recherches à créer dans les sciences. Voir par exemple page 121, page 147, etc. Voyez

surtout page 161. Là il donne l'idée d'une vraie science nouvelle à créer, science dont j'avais aussi eu l'idée. C'est une physique générale, une physiologie du monde, s'occupant non de l'analyse des éléments, mais de leur synthèse dans le monde, qui serait à la physique et à la chimie telles qu'elles existent ce que la physiologie est à l'anatomie. — C'était le point de vue des anciens; il les a conduits à faux, car il ne fallait pas commencer par là; mais nous devrons maintenant finir par là. En un mot, il y a un rapport du composé comme il y a un rapport du simple; la chimie étudie le rapport du simple; la physique les rapports des composés; mais celle dont je parle, parlerait de rapports des composés de composés.

DEUXIÈME CAHIER

ܠܩܛ

NOUVELLE MOISSON

באורך נראה אור

« A ta lumière nous voyons la lumière. »

(Ps. XXXVI, 10.)

NOUVELLE MOISSON

ܦܢܩܐ ܕܠܩܛ

Deuxième cahier [1].

1.

La fondation de la société et de la famille a évidemment sa raison psychologique dans la constitution de l'homme. En est-il de même de la fondation des *nations*? Sans doute il y a des facultés de l'homme qui n'acquièrent leur plein développement que moyennant cette forme de société. Pourtant le fait primitif de sa fondation ne me semble pas avoir été un résultat de cette constitution psychologique, la forme nécessaire de la réalisation d'un besoin. Voici comme je

1. Renan a intitulé le premier cahier לֶקֶט; il emploie le même mot pour le titre du deuxième cahier, mais transcrit en caractères syriaques, et il ajoute, en syriaque, la mention *Deuxième cahier*, ܦܢܩܐ signifiant volumen, codex, rouleau.

conçois son origine. La famille existait primitivement. Dès lors les intérêts des diverses familles durent se contrebarrer. Or, dans cette lutte, il dut nécessairement arriver que plusieurs familles par le fait de leur voisinage, et aussi par suite de leur parenté, eurent des intérêts communs à défendre contre d'autres familles qui avaient aussi un intérêt commun. De là l'union des familles, les nations. — Ce fut d'abord une fédération, où chacune était libre : mais dans telle expédition, telle extrémité, un homme par sa supériorité avait été porté au pouvoir ; il le garda, de là la monarchie, la centralisation. — Ainsi la société n'aurait pas eu dans l'origine une raison psychologique, quoique cette raison existât dans la nature de l'homme. (V. Dugald Stewart, *nescio ubi, aut* Th. Reid, *qui secundum punctum ostendunt*, et Bautain, *Phil. mor.*, I, p. 256.)

2.

Voici pourquoi les vieillards sont maintenant si
Note. peu respectés. Cela aura lieu à toutes les époques où l'humanité marchera vite. — En effet, le vieillard ne marche plus (V. Bautain, *Phil. mor.*, § 39). J'ai soixante ans en 1840; je serai encore

pour les idées de 1840 quand j'aurai quatre-vingt-dix ans en 1870. Or, en 1870, le siècle sera énormément loin de 1840, en sorte que je serai de deux ou trois siècles d'idées en arrière : or cela impatiente la jeunesse de voir ces cippes-là vivants : on se résigne volontiers à pardonner aux morts : même il y a dans ce pardon une certaine vanité philosophico-pédantesque qui plaît beaucoup, et où notre siècle excelle d'une façon tout à fait comique (respect pour le passé ! nous sommes des géants, nous autres; *pardonnons* à ces pauvres idiots; ils n'étaient pas cause de n'avoir pas tant d'esprit que nous ! Les éclectiques excellent surtout en ceci). Mais les vivants impatientent.

Voir Jouffroy, Cours de Droit Naturel. *Du scepticisme actuel* [1831-1833].

3.

Autrefois j'ai été souvent choqué de voir l'homme venant au monde, et soumis à telle ou telle destinée, telle ou telle loi civile, etc., sans qu'on l'eût consulté et demandé s'il y consentait. J'aurais même trouvé *juste* (quoique le bon sens pratique me fit juger du premier abord la chose impossible) que ceux qui ne veulent pas partici-

per à la vie civile, eh bien! on les laissât libres, ne participant ni aux avantages, ni aux inconvénients; ce que, je le répète, je percevais contradictoire de fait; mais enfin, me disais-je, si c'était possible, ce serait juste. — En vérité, c'est un enfantillage. C'est le *Contrat* de Rousseau. — Il faut en tout cas admettre que l'homme soit coarcté par bien des nécessités auxquelles il ne peut se soustraire. Nul ne trouve mauvais d'être *né*, d'être *né homme*, ni avec telle loi intellectuelle (il y a bien ici une différence, car ces lois intellectuelles sont absolues, et ne peuvent être autrement). Nul ne trouve mauvais d'avoir des facultés affectives, etc. Or la société est-elle moins dans la nature de l'homme que tout cela? Si vous ne vous plaignez pas de la constitution de vos facultés, ne vous plaignez pas de la société. Il faut se prendre tel qu'on est. Or, on est sociable.

4.

L'idée de M. Bautain sur le péché originel (*Phil. mor.*, I, p. 260) est parfaitement d'accord avec la théorie de M. Icard, et avec la raison. Suivant M. Bautain, l'homme ne naît pas *méchant* (malice positive), il naît *animal*, avec les instincts

et les penchants de l'animalité. Or cela est un désordre, et ce désordre est le péché originel, qui n'est par là rien de positif.

5.

Le procédé de l'Église, toujours raffinant, au pratique surtout, chargeant de scrupulosités ce où la primitive Église marchait droite et simple, et cela par des procédés en apparence fort logiques (ces généralités correspondent, dans mon esprit, à certains faits, par exemple : arguties scolastiques, ressortant fort naturellement en apparence du fond du dogme, du moment où on le moule à nos concepts, et auxquelles pourtant les anciens ne pensaient pas, scrupules pour la messe, la confession, etc., etc., qui bien sûr n'auraient pas eu de sens du temps de Clément d'Alexandrie et des Pères philosophes, etc., etc.), ce procédé, dis-je, est identique à celui qui engendre mes scrupules intellectuels. Je pars d'un point de vue juste et bon; mais je veux le trop préciser, le catégoriser, prévoir tous les cas, en éliminer tout l'inexact, et alors cela devient faux et gênant. — Cette identité m'apparaît avec un jour étonnant. Mais qui peut commander à

son esprit? Je comprends bien comment les hommes, surtout ceux qui sont peu intellectuels, sont malheureux sans savoir pourquoi. — L'esprit humain est une machine trop compliquée pour qu'un homme puisse le bien gouverner, il en est embarrassé, et d'une fausse direction prise par les facultés naît nécessairement de la fièvre. Voilà l'utilité de la psychologie.

6.

On se moque de la science rabbinique, et on a raison. Mais en vérité en quoi diffèrent-ils de nos théologiens? Je trouve qu'ils se ressemblent comme deux gouttes d'eau. — Mêmes habitudes intellectuelles. N'attacher de prix qu'à leur science, tout le reste ne signifie rien; tous les non-théologiens sont des hommes superficiels, qui n'y entendent rien. Rien n'égale un bon théologien (un bon talmudiste, disent les autres), qui sait bien argutier. — Je crois voir M. Gallet, type du théologien, un rabbin catholique. — Et en
Note. vérité, quelle différence entre ces questions sur la matière des sacrements, etc., et certaines questions du Talmud? Ajoutez que les commentateurs catholiques que les théologiens acceptent pour

leurs frères sont de purs talmudistes. Cornelius a Lapide[1], qui pourtant a écrit à un siècle où la raison était plus développée, est un pur rabbin. — Oui, toute la différence est du plus au moins.

Ajoutez que la forme est identique, formules scolastiques du Talmud et des rabbins. (V. Not. sur Chiarini.) Sans doute, il est arrivé que, par aventure et comme par accroc les théologiens ont touché la philosophie, et alors ils ont trouvé du beau et du vrai. C'est que telle est la nature de la philosophie que de force on la retrouve partout, et qu'on y est ramené par toutes les recherches, même les plus puériles. Mais on peut en dire autant du Talmud. Il y a des pages fort belles. *Du plus au moins*, je le répète. — Ceci du reste ne s'applique qu'aux petits théologiens classiques; les grands ont été philosophes, mais ce qu'ils ont de beau appartient à la philosophie. Je ne parle pas non plus des Pères philosophes.

Remarquez aussi l'emploi singulier de certains mots de part et d'autre, le jeu de mots dogmatique, par exemple תָּגָא[2], *la couronne pour la Loi;* Baptismus fluminis, flaminis, *etc.*

1. Cornelius a Lapide, ou Corneille de la Pierre, jésuite théologien, né en Belgique en 1566, mort en 1639.

2. Tagga, mot d'origine persane, souvent employé dans le Talmud, désignant une couronne, une tiare, et les couronnes ou ornements des lettres hébraïques.

7.

Il y a deux manières de concevoir l'homme. 1° En vertu de certaines lois physiques se forme dans un sein de femme un être organisé qui par des degrés insensibles et inscrutables acquiert la vie, et parvient peu à peu à la conscience de son individualité et de sa vie. La liberté et la pensée sont alors des faits résultant de l'organisation. C'est un mystère, mais en tout cas, il en faut admettre un. — L'homme alors est un corps organisé qui produit la pensée et la liberté. — 2° Un être un, substantiel, indivisible, existe, mais sans conscience de lui-même. En vertu des lois qui le régissent, il se manifeste sous une forme sensible, en s'appropriant successivement des molécules sous une certaine forme, qui s'appelle le corps. C'est par cette manifestation, sous cette forme, que cet être parvient à son plein développement de pensée et de liberté. L'homme alors est un être qui se développe sous et par une forme sensible.

La première de ces hypothèses exige qu'on admette un fait inconcevable; c'est comment la matière par son organisation peut produire la conscience d'une identité, la liberté et la pensée.

Mais elle est plus scientifique, car l'homme est alors un pur effet de lois, et non une création dans le temps. L'individualité n'est alors qu'un fait, la substance une, et par conséquent le panthéisme est la conséquence de cette première hypothèse.

La deuxième est plus psychologique, plus concevable; mais elle exige une donnée inscientifique, c'est la création d'une substance dans le temps ou bien qu'on admette la préexistence des âmes, ce qui est au moins gratuit. Oui, cela répugne aux notions de lois, la formation de l'homme serait un miracle. En tout cas, l'homme n'est *qu'une* substance; dans le premier cas, il est *corps*, dans le second, *esprit*; mais non corps et esprit, ce qui est à la fois inconcevable et inscientifique. Voir cahier 1, *versus finem*.

8.

Une difficulté m'a longtemps arrêté dans ma cosmogonie; la voici, et comment je la lève. — Je répandais d'abord des atomes pondérables dans tout l'espace; séparés par d'immenses distances, leur attraction devait être très faible, et l'éther répandu entre eux devait avoir une prépondérance considérable, en sorte que tout était à l'état

gazeux. Puis, par des diminutions successives de la force expansive de l'éther, j'expliquais le rapprochement des atomes pondérables, dont la force attractive augmentait par là. De là, la formation des systèmes nébuleux, solaires, planétaires, globes, etc., et sur chaque globe, des corps solides, liquides et gazeux. Mais une difficulté m'arrêtait. Comment expliquer cette diminution successive de la force de l'éther? Il faut bien aussi lui donner une cause. Or, s'il remplissait uniformément l'espace, en vérité, on ne la conçoit pas.

Voilà comment je lève cette difficulté, en modi-
Note. fiant le système ci-dessus énoncé. Au lieu de concevoir le monde premier dans un état de grande expansion, je le conçois au contraire dans un grand état de concentration, en sorte que les atomes pondérables et toute la masse d'éther fussent d'abord comprimés dans un fort petit espace, ce qui devait produire un prodigieux dégagement de calorique. Du reste, il suffirait de supposer l'éther seul ainsi comprimé dans des bornes au sein de l'espace. On peut pourtant supposer que les molécules pondérables l'étaient aussi, et que ce serait par la force expansive de l'éther répandu entre elles qu'elles se seraient écartées dans l'espace occupé par le système

pondérable de l'univers, non par le choc de l'éther, puisqu'il n'a pas de masse, mais par la force répulsive.

Tel fut l'état natif du monde, mais l'éther en vertu de sa force expansive dut immédiatement chercher à se répandre dans l'espace environnant. De là une grande diminution de calorique et le refroidissement successif. C'est donc par le rayonnement de la chaleur dans l'espace ou par la diffusion de l'éther que j'explique ce refroidissement. Ce refroidissement continue donc encore et continuera à l'infini, puisque l'espace est sans bornes, et que l'éther avec sa prodigieuse vitesse n'en atteindra jamais les limites. Mais ce refroidissement qui d'abord dut s'opérer sur une échelle fort rapide, a dû par la suite beaucoup se ralentir. D'abord parce qu'en se répandant, sa force expansive a diminué, comme la vapeur d'eau perd de sa force plus elle se répand dans un grand espace. De plus, cette expansion s'opère maintenant sur une circonférence immense, en sorte qu'un accroissement prodigieux de cette circonférence, par exemple celle qui aura lieu en mille années, fera moins d'effet sur le tout que celle qui dans l'origine s'opérait en quelques secondes, en sorte qu'au centre du système,

occupé par les globes pondérables, cette diminution sera à peu près insensible. C'est à ce moment que l'homme naquit.

Néanmoins, ce refroidissement continuant toujours, il arrivera, au bout d'un nombre inimaginable de siècles, que la force de l'éther perdra le degré d'élasticité nécessaire pour faire équilibre à la force d'attraction moléculaire. Alors cette force, libre de s'exercer, rapprochera les molécules pondérables et comme elle va s'augmentant en raison inverse du carré des distances, il s'ensuit qu'elle rapprochera les molécules jusqu'au contact parfait; alors, elle deviendra *infinie*, et les molécules ainsi unies seront physiquement inséparables. De là, une molécule composée de deux autres, et qui aura une force attractive double, attirera par conséquent les autres, et ainsi toute la masse pondérable s'agglomérera en une masse solide et pleine, une seule molécule; l'éther au contraire devenu impuissant remplira l'espace. Que si de plus l'on admet l'hypothèse dynamique de la constitution des corps, qui fait de chaque molécule un simple centre dynamique, il s'ensuit que cette jonction de plusieurs molécules en une ne sera que leur destruction quant à l'étendue. Donc alors toute

étendue pondérable disparaîtra, et il ne restera que l'éther. Tous les corps pondérables seront réduits à un point mathématique, faute de force expansive qui contrebalance la force attractive des différents centres.

Voir n° 10.

On conçoit qu'il n'est pas nécessaire de supposer une force comprimante à l'origine. Ce fut le simple fait de la création. La masse moléculaire fut créée en un espace restreint ; ses bornes étaient sa seule force comprimante, et son expansion commença immédiatement.

9.

Il y a beaucoup d'éléments dans l'humanité qui ne sont que restrictifs, destinés à arrêter son mouvement. Ainsi plusieurs parties gouvernementales, etc., etc. Or pourtant, il ressort de l'analyse de l'humanité qu'elle est faite et organisée pour le progrès. Comment expliquer cela? C'est qu'en effet elle irait trop vite sans cela, elle n'approfondirait pas assez chaque point de vue. Le mode de sa marche est celui-ci. C'est de s'attacher exclusivement à telle ou telle face des choses, pour le travailler de son action ; le mâcher, le digérer, s'en assimiler tout ce qu'il contient de bon, et en

éjecter tout ce qu'il y a de mauvais ou inutile. C'est le phénomène pur de la digestion. Or si elle ne gardait pas assez longtemps le même point de vue, elle ne prendrait pas le temps de faire son analyse à loisir. Or pourtant elle est très remuante; elle veut toujours passer à autre chose : car le point de vue où elle est l'ennuie sitôt qu'elle y est; elle court à un autre. Il est bon qu'il y ait là quelqu'un pour lui mettre des entraves et ralentir sa marche, ou même pour lui couper les ailes, sûr qu'il est qu'elles repousseront plus fortes. Grâces donc à l'inquisition, aux institutions du moyen âge, etc. — Je pense même que le progrès de notre siècle n'est pas pour cela de bon aloi. Il n'approfondit pas assez, il marche trop vite, et peut-être sera-t-on obligé de revenir par la suite à ce qu'il aura mâché, digéré et jeté; car jeté trop vite, il y a là beaucoup de nutritif qu'il n'a pas pris le temps de s'assimiler. Or cela est un grand mal, il serait bon qu'on le mît un peu au constringent. — Oui, il ne faudra pas renoncer à l'idée du progrès, supposé que dans cent ans on en revienne au point où nous en sommes, car, je le répète, nous digérons trop vite. Grâces donc à toutes ces attaches qui nous tirent en arrière, au clergé, à la scolastique, etc. C'est

un vilain rôle, mais il est utile. Ces hommes sont détestés, mais ils rendent un vrai service.

10.

Rapporter au n° 8.

Une chose importante à noter dans la formation des divers systèmes, c'est que tous se sont probablement formés par des masses abandonnées sur l'équateur d'une sphère primitive. Ainsi les satellites, et l'anneau des planètes qui en ont, les planètes autour du soleil, tous les corps de la voie lactée en forme de meule aplatie : telle est la figure de toutes les nébuleuses. Toujours les corps situés sur un même plan.

11.

Il y a deux manières dont les peuples ont envisagé la religion : 1° Tolérance universelle. Toutes les religions sont bonnes, chaque nation a la sienne, dieux locaux, seulement il y a des dieux plus forts les uns que les autres. On ne s'élève pas encore à l'idée d'un être pur et supérieur. On va même jusqu'à des dieux de *famille*.

— Toute la Bible en est empreinte ; les peuples étrangers aux Juifs le professent naïvement, et les Juifs eux-mêmes en ont bien quelque teinte. (Le Dieu de Jacob; seulement le leur est celui qui a fait les cieux et la terre, ceci les distingue; ils ont un Dieu particulier, national; mais ce Dieu, c'est le grand Dieu.) On trouve ce système chez tous les peuples sauvages (Océanie, etc.), et en général il a dominé jusqu'au christianisme, et encore aujourd'hui là où règne le fétichisme. 2° Religions exclusives. Il y a *une vraie* religion, et les autres fausses. La première apparition de ce système a lieu chez les Juifs, à l'époque de la captivité, il se fortifie et apparaît dans toute sa force sous Antiochus. Le christianisme le porte à son plus haut point, et aujourd'hui il domine toutes les religions régulières, christianisme, judaïsme, islamisme, bouddhisme, lamaïsme, etc. L'ancien système était bon et simple, plus moral et plus aimable. (Voir Krummacher, *Le saint nom de Dieu, le Parsi, le Juif et le Christ*, etc.). Le second témoigne des idées plus fixes et plus avancées. Un Dieu ferme et vrai; non cette fluctuation polythéiste. — Une idée souveraine et absolue de la vérité, qui est ou n'est pas, une vue ferme et dure, scolastique, scientifique, demandant oui ou

non, et déclarant sans flotter que deux contradictoires ne sont pas vraies en même temps. Cela fait honneur à ces temps, car ils sont préoccupés de la vérité. Les autres n'y pensent pas ; le réflexe a succédé à l'instinct là aussi.

Voir n° 13.

12.

J'ai trouvé (fin de רקם, *Moisson*, cahier 1) qu'il n'y a de substances que les substances inétendues, je viens de trouver qu'il n'y a de forces que les forces libres. Toutes les autres
Note 1. sont des causes occasionnelles. L'homme est une cause efficiente, une force réelle; mais la force matérielle n'est qu'un *à propos de quoi* Dieu agit. Essayez de la concevoir autrement; vous serez forcé de la concevoir libre. — Appliquez cela au système dynamique sur la constitution des corps. — Il faut alors opter en ce système ou entre faire les centres dynamiques des êtres libres; c'est alors la pure monadologie de Leibnitz; ou entre les faire pures causes occasionnelles, à propos desquelles, autour desquelles la force de la nature (l'efficient des lois, Dieu) attire. Alors il n'est pas nécessaire de faire de ces centres des

substances ; il suffit d'en faire des points mathématiques ; des *positions* dans l'espace, autour des-
Note 2. quelles s'exerce la force de la nature. Le corps n'est alors qu'un pur phénomène, et il n'y a réellement nulle *substance* matérielle, ce qui bouleverse, et mène au scepticisme. Donc la monadologie n'est pas si absurde. — O Dieu! quand pourrai-je éclaircir mes vues sur tout cela ? Là est la clef du monde. Les mots *substance* et *force*.

1. — L'erreur des occasionnalistes est d'avoir appliqué leur système à l'homme. Lui commence le mouvement.
2. — C'est Dieu qui fait continuellement le corps.

Voir n° 14.

13.

(Suite du n° 11.)

Cette différence tient à ce que nulle religion avant la judaïque et la chrétienne ne s'est dite *révélée* d'en haut. C'étaient des cultes instinctifs, non réguliers, chacun faisait son Dieu et son culte à sa manière, suivant son tour d'esprit. Mais depuis la captivité, on les envisage autrement ; c'est une révélation de Dieu. Ce point de vue est donc juif ; et depuis il a été essentiel à

toutes les religions, et ç'a été par leur révélation qu'on a cherché à prouver leur révélation. La question adressée à leur fondateur a été : Prouve ta mission. Cela fait donc deux époques bien nettes dans l'histoire des religions : Première époque : religions instinctives, ne se donnant pas pour révélées, ni exclusivement vraies ; cet esprit règne seul jusqu'à la captivité et s'est continué depuis parallèlement avec l'autre système ; aujourd'hui on ne le trouve que chez les peuples sauvages. Deuxième époque : religions réfléchies, se donnant pour révélées et exclusivement vraies. — Cet esprit commence vers la captivité chez les Juifs, s'élargit par le christianisme et devient loi universelle pour toutes les religions nouvelles des peuples réflexes. Ainsi le mahométisme, les religions modernes. Ces deux souches de religions se distinguent encore à d'autres caractères ; par exemple à ce que les premières ont admis le polythéisme, ce qui se comprend ; c'était le culte spontané. (Voir Cousin, Cours de 1818.) — Toutes les secondes ont pour base l'unité de Dieu, et c'est du moment où ce dogme a été profondément conçu par les Juifs que leur religion a pris cette couleur ; car auparavant elle se teignait fort de l'esprit général. — Mais pour classer les reli-

gions, il vaut mieux les classer par le caractère de leur méthode que par leurs dogmes. — Cela servirait de base à un ouvrage précieux sur l'*histoire des religions*. Que de recherches inappréciables d'importance, grosses d'induction, sont enfouies par l'inapplication de notre siècle!

14.

Il n'y a pas de milieu. Ou faites l'atome cause occasionnelle, et alors il n'y a plus de substance matérielle, ou faites-le cause efficiente, et alors
Note. c'est la pure monade de Leibnitz. Or, la première hypothèse me semble inadmissible. Car nous voyons dans l'univers une gradation de causes; l'homme... l'atome. (Ici mon raisonnement sur les dégradations. Voir travail sur la spiritualité de l'âme.) Donc aussi à l'intérieur, il y a une cause qui va en diminuant de conscience et de liberté, jusqu'à l'atome, où sa conscience est tout à fait obscure. — De plus, que devient dans la première hypothèse la notion de substance? Je dis à la vue d'un corps, il y a là une substance; non, en cette hypothèse, il y a un fait produit par la cause universelle, qui est alors la seule substance en dehors des âmes. Il est vrai pourtant

que ce n'est pas le scepticisme sur l'existence des corps, car il y a encore en cette hypothèse une réalité extérieure en dehors du moi. Mais ce n'est qu'un fait. — Alors aussi la substance serait vraiment la force; c'est le principe de Leibnitz, de Maine de Biran, etc., dont du reste nous sommes partis, pour arriver à ce point, posant qu'une substance qui n'*agit* pas n'est pas une substance.

En un mot, la question est de savoir si l'atome est cause ou simple occasion d'un fait. Newton avouait hautement que par son attraction, il n'entendait exprimer qu'un fait, non une cause, pour éviter les qualités occultes. Ces qualités occultes étaient en effet ridicules; car ce n'étaient ni de simples faits, ni des causes efficientes; or, il faut l'un ou l'autre.

15.

(Suite du précédent.)

En somme, je trouve le système de Leibnitz plus probable; il faut faire vivre et agir l'atome. Il y a des perceptions et des volitions obscures et toutes spontanées, comme l'embryon dans le sein de sa mère. — Cela change toutes les idées que je m'étais faites sur la force et la cause dans le

monde physique. J'imaginais tout le physique comme cause occasionnelle, et la cause (extra-naturelle) en dehors. (Dieu sans doute), ayant tout l'effectif, et agissant suivant les lois. Maintenant je vois la force, la cause dans tout atome (Dieu n'en a pas moins tout, comme créateur). Cela explique mieux le mélange de l'organique et de l'inorganique. Car enfin, l'homme est cause, l'animal est cause, et, par les dégradations, je suis amené à dire que la plante aussi, en un sens, est cause, et pourtant je n'y vois que du physique. Donc, le physique n'exclut que la liberté et non la causalité intrinsèque.

16.

Mille faces du monde, mille points de vue, mille tours de science, également vrais, mais non également beaux. — Le point de vue ancien, non analytique, voyait l'ensemble du monde, le point de vue scientifique moderne voit tout sous forme de loi. C'est exact et scientifique ; mais non beau. Le fait, dit-elle, est tout. Par exemple, dans le corps, il y a l'étendue; cela suffit. Mais qu'est-ce? Quel est le sens de ce mot? Qu'y a-t-il d'être là-dessous? qu'importe? le fait seul importe. En un

sens, notre science est un peu subjective. — Les molécules s'attirent : fait. Mais, qu'est-ce qui est cause de ce fait ? Qu'importe ? — Il est vrai que ces questions ultérieures sont transcendantes, c'est-à-dire non résolubles par l'expérience. Néanmoins, elles sont abordables. De là deux sciences, ou plutôt deux faces de la science unique, celle du monde; science des faits, science des causes et des substances. Celle-ci est la philosophie au sens restreint, ou la métaphysique.

17.

Il me semble que, pour discuter la possibilité de l'amour pur, il faut distinguer deux sortes de motifs à l'amour : 1° Je suis un être aimant, et il
Note. y a des *raisons* en moi pour que je le sois; ainsi, *motifs* de l'existence en moi de la faculté d'aimer. — 2° J'aime telle ou telle personne, et j'ai des *motifs* de l'aimer. Ainsi, il y a les raisons pour lesquelles j'aime en général, et les raisons pour lesquelles j'aime telle ou telle personne, ou telle ou telle idée, chose, etc. — Les seconds motifs peuvent, je crois, être désintéressés, en tant que motifs ; car le moi trouvera toujours sa part dans l'amour, mais sa place peut n'être pas dans le motif. Les premières raisons ne le sont pas. Ce

qui fait que je suis aimant, c'est le besoin de ma nature, cherchant à s'assimiler ce qui lui manque, à se compléter. (V. Bautain, *Phil. mor.* t. I, § 69, *initio.*) En un mot, cette faculté a une cause finale dans le moi. Si l'homme avait été fait par suite d'une volonté spéciale et séparée du tout, je conçois qu'on pourrait trouver en lui des facultés isolées, n'ayant d'autre cause finale qu'elles-mêmes. Mais il n'en est pas ainsi. L'homme s'est fait par le développement des lois du tout; dès lors, toutes ses facultés sont une résultante du reste de sa constitution. Voilà une veine de recherches immenses qui s'ouvre; tout consiste dans le progrès philosophique à ouvrir de ces veines nouvelles : tant qu'on reste au même point de vue, on ne voit rien de nouveau à trouver. Mais il faut changer de point de vue (Écossais, philosophie allemande moderne), découvrir dans le reste de la constitution humaine la cause finale de chaque faculté spéciale. — Dans le cas actuel, je le répète, la cause finale est intéressée, en sorte que si j'aime, je suis spontanément intéressé *(ex dictis)*; mais ce qui m'engage à aimer telle ou telle personne peut être désintéressé.

Équivoque de raison *et* motif, *la pensée est bonne néanmoins.*

18.

Bonne analyse d'un fait psychologique négligé.

On donne comme propre aux affections bienveillantes un sentiment agréable qui les accompagne, — et aux affections malveillantes un sentiment désagréable. Il semble pourtant au premier coup d'œil, qu'il y ait aussi des affections malveillantes qui soient accompagnées d'un sentiment agréable. Par exemple, on se plaît à la lecture d'un discours, qui excite la haine, l'indignation. C'est là un des motifs des plaisirs du théâtre. Il m'est arrivé souvent d'être préoccupé d'une pensée d'antipathie, de haine, d'indignation contre telle personne ou chose, et de ne pouvoir m'en débarrasser quand je le voulais, et cela parce que j'y trouvais du plaisir, j'y trouvais du goût, j'en étais comme friand. J'explique pourtant ce plaisir, non par l'affection malveillante elle-même, qui avait bien quelque chose de désagréable, mais par le sentiment de justice, sur lequel cette affection malveillante s'appuyait, en sorte qu'il y avait là, dans la racine, comme une contrepartie bienveillante, qui produisait le sentiment agréable. Ainsi, dans l'indignation contre un

tyran, il y a l'affection malveillante avec son sentiment désagréable; mais le motif de cette indignation est l'amour de la justice, le zèle pour l'opprimé, etc., affection bienveillante, accompagnée du sentiment agréable. De plus, il y a le plaisir de se trouver généreux, qui, au fond, se confond avec le sentiment agréable susdit, et en est, en tout cas, la racine.

19.

Voici comment j'explique le plaisir qui accompagne le sentiment de la pitié. Les Écossais se contenteraient du fait; mais il a sa raison, et le psychologue ne doit pas se contenter de poser des faits les uns à côté des autres, il doit, autant que possible, les dériver les uns des autres. — Dans la pitié, je me mets à la place de celui qui souffre, je crois souffrir comme lui. Puis par un retour expérimental, qui suit immédiatement le premier fait (et en effet si l'on s'arrêtait à ce premier fait, il n'y auraitque du pénible dans la pitié), je reconnais l'illusion, et j'éprouve la même chose que dans le passage du malheur au bonheur, c'est-à-dire un sentiment des plus doux. Tu as un analogue parfait dans le réveil d'un

songe pénible. Alors le principe de ce sentiment agréable de la pitié serait le même que celui par lequel le passage du malaise au bien-être est doux, combiné avec une illusion sympathique. Alors aussi ce sentiment serait tout intéressé, un pur retour sur le moi ; une congratulation sur soi-même. — Je crois pourtant qu'il y a quelque chose de plus, savoir la joie de se trouver bien fait, généreux, etc., et autre chose encore. Oui, tous ces faits ne sont pas de simples juxtapositions faites par le créateur, comme les Écossais l'ont envisagé. En *fait*, cela est vrai ; cela n'est pas arbitraire quant à la cause, comme ils ont semblé le penser. Ils ont bien senti et bien développé la cause *finale*, mais, outre la cause finale, il y a la cause d'existence, et celle-là est encore en l'homme (voir n° 17). — Ils ont eu tort, s'ils ont cru qu'elle n'existait pas ; ils ont eu raison, si en attendant que la science y amène, ils se sont arrêtés au fait, attendant qu'il engendrât l'hypothèse, et s'ils ont eu horreur des causes insuffisantes (comme celles que j'énumérais) qu'on cherche à assigner. On peut dans ces cas-là assigner telle ou telle cause ; mais le mal est de dire : voilà tout. La machine de l'esprit humain est trop compliquée pour qu'on puisse parler ainsi.

20.

Cela est bien, disent les Écossais, qui est en la nature. Or, les affections malveillantes, la haine, la colère, etc., sont tout aussi naturelles, aussi psychologiques que les affections bienveillantes, l'amour des parents, par exemple. — Donc cela est bon ; les Écossais sont forcés de l'admettre, et de chercher à montrer, en effet, comment le mal ne naît que de l'abus. — Au moins cela est important à signaler comme fait : d'après le système écossais, la colère, la haine est tout aussi bonne que l'amour. Le christianisme seul a détruit cette haine naturelle, qui semble licite. En cela sa doctrine morale a dépassé la nature. — Les anciens, en effet, ne blâmaient pas la vengeance, plusieurs la regardaient comme une vertu. Les peuples primitifs, sauvages, anciens Germains, etc., de même. Faire du bien à qui fait du bien; faire du mal à qui fait du mal, voilà l'*équité*, la morale naturelle, psychologique, l'égoïsme pur. (Voir Bautain, *Phil. mor.*, t. I, § 81 et § 82, p. 446.)

21.

Le ridicule seul ne prouve rien. Car ou il naît

de l'opposition de son objet au sens commun, ou au sens particulier. (Voir Bautain, *Phil. mor.*, t. I, p. 458.) — Dans le second cas, la chose est évidente; dans le premier il faut prouver que cette opposition existe, et pour cela entrer dans l'intrinsèque de la question, sans s'en tenir à l'écorce extérieure du ridicule. Avec d'autres preuves, il vaudra; seul il ne dit rien. Donc, quand le ridicule n'est que dans la forme, c'est-à-dire quand des preuves réelles sont traitées sous forme de ridicule, elles valent, mais non *par* le ridicule. — Les catholiques protestaient d'abord contre le ridicule (XVIIIe siècle), car ils ne savaient pas en faire. Maintenant on a trouvé le fin mot, on sait que cette arme est pliable en tout sens, et ils y appellent. De là le ton ridicule de ces jeunes superficiels.

22.

La connaissance spontanée a pour objet le positif. Puis, par la vue antithétique du négatif, on passe au réflexe, qui ne consiste qu'en cela. J'ai vu d'abord l'infini, mais obscurément, car spontanément. — Puis j'ai vu le fini, et par là j'ai connu *clairement* l'infini. — Les empiristes triom-

phent à montrer que ceci est primitif. Ils ont raison; car ils ne parlent que de la connaissance claire ou réflexe. Mais le spontané a précédé. (Voir Bautain, *Phil. mor.*, I, p. 472.) Pourtant il y a certaines idées où les deux termes antithétiques ont toujours été et seront toujours en antithèse, sans progrès, par exemple cause et effet; substance et phénomène.

23.

Chose bizarre que Dieu ne puisse ressortir de la psychologie. J'ai des facultés pour mes semblables, pour les idées supérieures, etc., mais je n'en ai pas pour Dieu. (Voir *tamen* Bautain, p. 506.) — Dieu est métaphysique, et ne peut ressortir de la pure expérience. — De là résulte ou le panthéisme auquel même ceci donnerait une sorte de vérification psychologique, qu'il n'a guère encore, ou la nécessité d'une révélation ; car, en vérité, la simple nature ne dit rien, et la métaphysique, ah! qui y croit?

23 *bis*.

Logiquement et psychologiquement parlant,

nous ne pouvons être que *reconnaissants* envers Dieu (et par conséquent pas d'amour pur) à raison de ses bienfaits. Repassez tous les motifs d'amour de Dieu, ce ne sont que des motifs de reconnaissance. On *n'aime* réellement que ses semblables. De là la nécessité de l'*Homification* de Dieu, supposé qu'il voulût se faire aimer. — L'excellence de la personne (que fait si fort valoir Fénelon pour l'amour pur, et qui en effet serait en dehors de la *reconnaissance*) n'est pas vraiment un motif d'amour, mais d'admiration.

24.

Très important, vraie découverte, je crois.

Explication de la différence intrinsèque des corps et surtout de la cristallisation dans le système dynamique. — Il faut supposer une *polarisation* de la force dynamique, comme dans la lumière. Elle acquiert des pôles, par exemple,
Note. s'exercera suivant un hexagone ✳ ; les atomes s'*orientent* entre eux. — Le rayon a *des côtés*, disait M. Arago. — Alors deux sortes d'atomes : ceux qui ne polarisent pas, ce sont ceux qui forment les corps ordinaires, qui ne cristallisent pas, et ceux qui polarisent, et forment les corps cris-

tallisants. — La cristallisation est alors un résultat de la *polarisation* des forces dynamiques, et non de l'atome.

Voir n° 26.

Cette polarisation serait un fait primitif du corps, résultat de ses perceptions-volitions; de même qu'il y a des êtres qui se développent en arbres de telle sorte, de même ceux-là se développent en telle forme. Ils tirent dans ce sens-là, par leur instinct secret.

25.

Pourrait-on rapprocher ירקרק (pâle) de قرقر (de syr. désirer), comme en כָּסַף sens de pâleur et de désir; car on pâlit de désir.

26.

Suite du n° 24.

Tu diras : cela suppose des *côtés* dans l'atome inétendu; donc de l'étendue. — Non; les divers diamètres d'un cercle ont bien une position relativement au centre, et pourtant le centre n'est pas étendu. — L'atome n'est pas étendu; mais ses *effets*, sa force se développant dans l'espace sera obligée d'avoir des positions par rapport à lui,

puisque lui-même a une position dans l'espace. Du reste je n'admets pas cette polarisation comme constante dans les corps pas plus que dans la lumière; seulement elle peut s'y manifester sous l'empire des circonstances. Seulement plus facilement en tel corps qu'en tel autre. Car la cristallisation est un fait accidentel de tous les corps (du plus au moins), et non un fait essentiel de la constitution de certains corps.

27.

Dans le système de l'atome dynamique, l'action de l'homme (je dis l'homme et non l'âme, car cela est mieux), sur le corps, se conçoit sans plus de difficultés que l'action de deux atomes l'un sur l'autre. Deux atomes en présence s'attirent *par leur force*. De même l'âme, étant *force*, meut la matière.

28.

Difficulté contre la spiritualité de l'âme, ou l'existence de l'âme. — L'analogie de l'univers montre que l'homme est un simple produit de ses lois se développant dans le temps. Il apparut, quand le monde en fut mûr. Or, en cette hypo-

thèse, ce serait son corps qui aurait été ainsi formé, avec sa vie végétative et peut-être animale. Mais s'il y a une autre substance qui préside à la vie intellectuelle, et qui [soit] jointe au corps, cette substance n'existait donc pas auparavant; elle a été créée alors. Or cela répugne aux analogies du monde. Il faut admettre que l'homme fut le résultat des lois du monde, sous des causes occasionnelles singulières, et que la pensée, etc., est aussi un résultat de ces lois. Il n'y a pas de milieu entre ces deux systèmes:
Note. ou admettre la création de l'homme avec son âme longtemps après celle de l'univers, ce qui répugne au système des lois, — ou admettre ce système, et expliquer l'origine de l'homme par la simple physique. — Cela dégrade l'homme, dit-on. — Non, je vous le jure; les faits n'en sont pas moins distincts.

V. Bautain, Phil. mor., *t. II, p. 44.*

29.

Vraiment non, je ne puis approuver les psychologues qui font l'homme parfaitement bon en naissant. Et pourtant je n'admets pas (*in meo*

philosopho) la théorie chrétienne, au moins dans son exposé cru et dogmatique. Il faut dire que l'homme va en s'améliorant. Toujours l'erreur de considérer l'humanité comme un sujet identique, comme si les premiers hommes et ceux qui existent maintenant étaient le même être, au point de vue du fait psychologique.

30.

Voyez en M. Bautain (*Phil. mor.*, t. II, p. 79 et suiv.) une excellente idée sur la distinction de la perception dans l'homme, et dans les autres êtres de la nature, qui peuvent avoir des perceptions. — Deux regards de l'intelligence : 1° regards *hors de soi*; on voit l'objet dehors; 2° regard *en soi*; on se *réfléchit*, là on analyse, on acquiert
Note. la science. Le premier est le spontané de M. Cousin; le second son réflexe. Or l'animal, etc., aurait la première vue, et non la seconde, propre à l'homme, et cela car il est l'image de Dieu, qui se réfléchit en son verbe. (Voir p. 80.) Cette vue est excellente.

Voyez encore Bautain, même volume, page 159, une même distinction pour l'activité des animaux.

31.

En un sens, le philosophe ne reçoit rien de l'autorité. Non sans doute que les autres ne lui *apprennent*; mais c'est en l'amenant à *voir*; ils sont causes occasionnelles de sa vue philosophique. — Au moins pour les faits historiques, direz-vous, il reçoit. Non; car c'est sa philosophie qui lui ordonne de croire de tels témoins.

32.

Les théologiens dans la question de la transsubstantiation ont tout à fait confondu le sens philosophique et vulgaire du mot *substance*. En vulgaire, on dit : la substance du pain, mais en philosophique, cela n'a pas de sens. Il n'y a de substance que dans l'atome simple et individuel. — Or les théologiens ont pris substance au premier sens, et ils brouillent tout avec cela, en raisonnant comme au second sens. Tant ils sont grossiers en philosophie, même en métaphysique.

33.

Principe métaphysique que je crois vrai. —

Dans un être actif, mais non libre, et non développable en faits successifs, comme l'atome primitif, tout ce qui y est, toutes propriétés appartiennent à l'essence. Car cette essence est roide et ne peut briser sans changer. Dans l'être libre, ou développable en faits successifs (la plante, par exemple), une modification succède à l'autre, la substance reste. Dans l'autre, non; le changer, c'est le briser. Car tout ce qu'il est, il l'est par nature et *immédiatement* par nature, et non en vertu du développement de cette nature. Tout est premier en lui, rien de conséquence. La nature est tout; le développement rien, car ce développement par hypothèse n'existe pas. Or ces deux choses seulement font les diversités des êtres.

34.

Je concevais l'atome simple comme force, en tout actif, aussi bien dans sa force indéterminée, que dans la détermination de cette force (supposé qu'elle soit polarisée, voir n° 24), à tel ou tel sens; mais je crois qu'on pourrait peut-être restreindre son activité à la première force, et regarder la détermination comme passive, et déterminée de Dieu dès l'origine, par un fait unique,

et persévérant par l'effet de l'inertie. Alors cette détermination ne serait pas l'effet de l'essence (ou de la volition nécessaire) de l'atome, mais l'effet d'un fait extérieur persévérant. Alors tous les atomes seraient identiques quant à l'essence. Voir *plura de his*, et de n° 24 *apud* D. Billion, *ut qui simul hæc elaboravimus.*

35.

Voici mon principe fondamental de vie intérieure religieuse. Le religieux n'est pas une faculté à part, une case à part dans l'homme (comme semblent le faire Cousin, en l'étouffant sous les autres, et Bautain, en étouffant le reste sous lui), mais c'est une face de tout, de tous les devoirs, de tout exercice de faculté, etc. Si on admettait le premier point de vue, il faudrait la théorie de nos plus durs mystiques, M. Olier, etc. Couper, trancher tout dans l'homme, et ne laisser que le religieux. Car tout le reste n'étant pas le religieux, et le religieux seul ayant une valeur réelle, le reste est futile, et il n'y a que des superficiels qui puissent, en admettant ces principes, cultiver la science, l'esprit, prendre intérêt à la vie, etc. Les mystiques les regardent en

pitié, et ils ont raison; car cela augure en eux une tête bien faible, peu de rigueur de conséquence, une modération flasque. Mais, dans l'autre principe, il faut conserver et cultiver tout l'homme, ne *renoncer* à rien, mais tout élever au religieux. A cette limite, le sacré et le profane disparaissent. Distinction qui n'a de sens que pour les esprits bornés. Tout est sacré par une face, par toutes mêmes, si l'on veut, profane par une autre. (Voir Cousin, Cours de 1818, *versus finem.*) La science des faits pourrait correspondre au profane, et la philosophie au sacré, mais mieux vaut dire que ces deux mots n'ont pas de sens, comme tous les mots qui expriment des distinctions non réelles.

36.

Le littérateur, le philosophe, l'artiste, le savant, disent tous que leur partie est le tout; tout est pour eux littérature, philosophie, art, science. Ils peuvent n'avoir pas tort, et les grands génies qui, parmi eux, ont dit cela, n'avaient pas tort, certes. En effet, ces différents mots désignent non des matières différentes intrinsèquement; leur matière commune, c'est

l'être (le monde, l'homme et Dieu); mais des points de vue différents; en sorte que le grand littérateur, le grand philosophe, le grand poète, etc., sont universels quant au sujet de leurs travaux, et ils peuvent fort bien dire que leur art est tout. Mais les petits en ces divers genres ne l'entendent pas ainsi, et restreignent, en effet, leur matière, non seulement leur point de vue. Le sublime serait d'embrasser le tout à tous ses points de vue. O Dieu! donne-le-moi, et je souffre tout. Mais le désolant est de n'être pas sûr; et le serait-on de soi, peut-on l'être du dehors?

37.

Ce qui caractérise l'apparition d'une nouvelle école de philosophie, c'est moins une nouvelle manière de résoudre les anciens problèmes, que l'apparition de nouveaux problèmes. L'esprit humain est une mine inépuisable, qu'il s'agit d'explorer. C'est la philosophie qui l'explore.

Chaque école y pousse une mine, une galerie en son sens. L'école suivante entrera-t-elle par l'ouverture de sa devancière, et cherchera-t-elle à pousser sa mine un peu plus loin? Non; mais elle en ouvrira une autre; ce qui en somme est

plus profitable pour l'exploration de l'esprit humain. Ainsi, l'école écossaise ne cherche pas à résoudre les problèmes du cartésianisme, mais ouvre une nouvelle veine de problèmes. Transportez ce concept en théologie. Les Pères ont vu des problèmes à leur guise dans le dogme chrétien. Les scolastiques en ont vu à leur guise. De là cette forêt de questioncules dont sont hérissés les scolastiques, et dont on ne trouve pas trace dans les Pères. Quel ridicule de s'y arrêter! Cela était bon de leur temps. Mais il serait temps d'ouvrir une nouvelle veine. Et le fonds tout de même serait unique, le dogme chrétien; comme en la philosophie l'esprit humain; ce qui n'empêche pas la variété des veines des problèmes. C'est là un point de vue d'orthodoxie raisonnable; quant aux vieux scolastiques, il n'y a rien à en faire.

38.

Ces orthodoxes m'indignent avec leur mauvaise foi scientifique. Ils rient des solutions de M. Glaire[1], de M. Garnier[2] contre les mythologues,

1. Glaire (l'abbé Jean-Baptiste), né en 1798, mort en 1879, depuis 1841 doyen de la Faculté de Théologie de Paris.

2. Adolphe Garnier, né en 1801, mort en 1864, avait succédé à Jouffroy à la Sorbonne.

ils haussent les épaules, ils auraient honte d'y faire attention, ils lisent la brochure pendant ce temps. Ah! superficiels!... Ils se ferment les yeux là-dessus, ils appellent cela des antiquailles, et Dieu sait s'ils ont raison. Mais ne voient-ils pas que c'est leur dogme? Oui, mais ils s'en font une affaire de parti. Que cet état du clergé français est remarquable! Il se ferme les yeux sur des parties essentielles de son dogme; ainsi il m'est scientifiquement évident que l'explication orthodoxe de l'Écriture est insoutenable. Mais ces superficiels ne regardent pas cela, ils sont là-dessus d'une ignorance honteuse, et ils crient contre les rationalistes et les mythologues. Quelques-uns d'entre eux ont étudié ces matières, et pour être orthodoxes, ils sont obligés de passer
Note. par d'affreuses petitesses. Leurs confrères s'en moquent, ils leur imposent l'orthodoxie, et quand les autres, pour être orthodoxes, sont ridicules, ils s'en moquent, et s'ils ne sont pas orthodoxes, ils les diffament, les déchirent, déclament en généralités contre eux. Ils se figurent par exemple, qu'on pourrait donner de meilleures réponses. O sottise! ô ignorance! Oui, du jour où on étudiera sérieusement la Bible en France, il ne restera plus à la vieille orthodoxie que ces esprits avortés,

qui n'ont pas le sens critique à son plus infime degré, de vrais talmudistes. Car en vérité, nos exégètes et les rabbins, c'est tout un. C'est là où il faut les battre. Il y a là une horrible mauvaise foi, une superficialité, un tour d'esprit horrible, un crime ou une ineptie.

Voilà leur ton, des généralités déclamatoires, là où il faudrait de l'analyse, un sot a priori, *décidé à ne pas céder à toutes les difficultés qu'on lui montrera. O Allemagne! qui t'implantera en France! Mon Dieu, mon Dieu, pourrai-je faire ce que je veux? moi si faible, si pauvre, isolé là au monde, ne connaissant personne? Mais Luther a été comme moi. Jésus, soutiens-moi.*

39.

Il y a deux classes d'hommes parmi les orthodoxes; les hommes qui n'analysent pas, mais se tiennent à certaines généralités vagues et inexactes, qui envisagent le christianisme comme une action et un moyen d'action. Ainsi nos évêques, les acritiques (Dupanloup, Combalot[1], etc.); 2° ceux qui l'analysent, nos théologiens non exégètes, qui y voient une sorte de science (Garnier, Glaire, etc.). La position de ces deux classes

1. Combalot (Théodore), né en 1798, mort en 1873, prédicateur et polémiste.

vis-à-vis l'une de l'autre est bizarre. Les premiers imposent aux seconds l'orthodoxie, qui est nécessaire pour leur action, et dont ils ne voient pas les inconvénients. Les seconds, fort timides, car ils dépendent des premiers, sont orthodoxes, et tombent pour cela dans d'inconcevables petitesses, alors les premiers s'en moquent et soupirent après de plus grands hommes. Ils font des
Note 1. projets magnifiques, de faire revivre la science ecclésiastique, etc., etc., de hautes considérations, (mais la critique toujours de côté), ils appellent des hommes et ne voient pas que ces misères sont le défaut des dogmes et non des hommes, que les réponses de nos exégètes sont *aussi bonnes qu'elles peuvent être*. Mon Dieu, mon Dieu, rends ma pensée pour moi, ou donne-la-moi aussi bien rendue que tu me la donnes forte et vraie! Mais ces superficiels sont décidés à ne pas critiquer. Ils ne voient pas qu'ils veulent deux choses contradictoires, un esprit haut et philosophique et l'orthodoxie. Ils trouvent mauvais qu'on ne soit pas orthodoxe, et mauvais qu'on soit petit.
Note 2. Expliquez-moi, par exemple, Monseigneur, l'histoire de Samson d'une façon orthodoxe, et sans faire rire. Vous y prendrez garde. On laisse ces choses-là sous un voile respectueux. Autre tour

qu'ils prennent pour ces choses, et qui est le plus impayable de tous, c'est de dire : ces difficultés-là ont été cent fois pulvérisées. Puis on renonce à Guénin et Bullet, dont on se garde bien de
Note 3. citer les misères, qu'on ne voudrait pas copier, de peur de se couvrir de ridicule. On renvoie à des auteurs dont on se moque, sûr que le lecteur n'ira pas à la recherche. O mauvaise foi ! ô superficialité ! Oui, il y a de ces choses sur lesquelles on convient de dire : Ah ! c'est une difficulté cent fois terrassée, quoique jamais on n'y ait répondu ; et on traite d'esprits rétrogrades ceux qui y reviennent. Rien ne m'exaspère plus contre les orthodoxes que ce procédé. Car c'est eux qui sont nécessairement et logiquement rétrogrades, et ils jettent aux autres le titre qui leur convient, par un de ces tours d'hommes superficiels *qui se reposent sur la superficialité des autres.* Remarquez ces derniers mots ; [cela] peint tout un état intellectuel de ces hommes. Jésus, je t'ai pourtant reçu ce matin, mais ceci est pour ma partie rationnelle.

Dimanche 20 juillet 1845.

1. — *Caractéristique ; oh ! que ne puis-je peindre !*

2. — *Encore, par exemple, si quelqu'un s'avisait, au-*

jourd'hui, de faire des difficultés là-dessus, on verrait ces curés exaspérés, fanatiques, déclamer, se moquer à outrance, crier à la renaissance du XVIII[e] *siècle, ce qui est une injure, et c'est leur dogme.*

3. — *Je n'exagère pas : Guénin et Bullet étaient forts contre des auteurs de leur temps, mais contre Eichhorn et Ewald !*

40.

Ce qui s'est passé en moi, en écrivant les deux numéros précédents, me montre typiquement comment on peut passer par des degrés insensibles d'un point de vue vrai au faux, ou au non pur. — Et ce qu'il y a de terrible, c'est qu'on ne peut abandonner un point de l'orthodoxie, sans les abandonner tous. — Oui, désormais il n'y aura plus que des superficiels, des acritiques qui analyseront le christianisme. Car tous les autres y perdront la foi. Et si je ne me montre, le mouvement rationnel et scientifique qui se manifeste dans quelques parties du clergé, et à la tête duquel est M. Affre, aboutira à une nouvelle forme du christianisme.

41.

Autant l'individu est humble en soi, au point

de vue individuel, dans le catholicisme, autant le corps est orgueilleux. Il n'y a pas d'orgueil à comparer à la fierté religieuse du catholique; M. Le Hir, par exemple. Cette intolérance méprisante; nous seuls les élus! De là leur fureur, quand ils ne règnent pas! de se voir soumis à un ministre *des cultes!* Quoi! on nous met de pair avec ceux-là!

42.

Si l'on admet que tous les êtres vivants, plantes, animaux, l'homme, ont un principe d'individualité, simple et actif, qui se forme cette figure corporelle extérieure, suivant l'idée de Stahl, il faut admettre l'éternité de ces principes; car on ne conçoit pas cette formation dans le temps, *amenée par des faits.* Considérez que la formation des corps est un fait amené par des causes occasionnelles. Et ce seraient ces causes qui amèneraient la création d'une âme. D'abord ceci ne serait plus un simple fait, comme nous l'entendons; car fait n'implique jamais création, mais mouvement et changement. D'abord on ne peut admettre qu'il y ait création dans le temps, les théologiens eux-mêmes le reconnaissent; et



d'ailleurs s'il y avait création, il est à peine croyable qu'elle fût amenée par de telles causes occasionnelles. Donc ou les âmes sont éternelles, ou l'individualité n'est qu'un fait. La théorie vulgaire est inadmissible.

Cinq mois d'intervalle. — Vacances.
Sortie du Séminaire.

43.

Note.

Fait bizarre, qui montre comment c'est par la mémoire de l'intérieur que nous mesurons le temps. Quand j'entends parler, quand j'assiste à un cours par exemple, que le professeur s'arrête, et que mes réflexions poursuivent vivement quelque objet pendant son court silence, qu'il recommence ensuite à parler, il me semble un réveil, et qu'il a été fort longtemps en silence: je mesure aux pensées qui ont rempli l'interruption...

C'est une consolation pour moi de remarquer qu'au milieu des cruelles actualités qui me tourmentent, j'ai assez de courage et de foi à la science pour poursuivre si froidement ma ligne spéculative.

Cf. Locke et notes du cours de M. Garnier.

44.

Tours de points de vue où les anciens devaient complètement différer de nous. Par exemple, on ne conçoit pas que ces Grecs étaient pour la plupart artisans ou cultivateurs, et qu'alors ces monuments, ces trophées, etc., appartenaient à des cultivateurs et à des artisans. Il n'en est pas de même chez nous, où la nation est représentée par
Note. une certaine classe, le peuple ne regardant pas les Tuileries, par exemple, comme son œuvre; tout cela n'a pas de sens pour lui.

C'est bien là l'esclave déshérité de la nation.

45.

Toutes les littératures ont eu leurs écoles grammaticales antagonistes : littérature grecque : écoles d'Alexandrie et de Pergame. Littérature hébraïque : écoles de Tibériade, de Babylone, de Sora, de Nehardea, de Poumbeditha. Littérature arabe : écoles de Coufa et de Basra. (V. *Comment. de Hariri*, p. 537.)

Ces siècles-là ont alors dans l'actuel une valeur critique. En un sens, la critique est supérieure à la composition, car elle est science et philosophie plus réflexe et plus analytique. Jusqu'ici la critique s'est tenue humblement en servante *et pedis sequa*; peut-être serait-il temps qu'elle se comprît, et s'exaltât elle-même au-dessus de ceux qu'elle juge. Ainsi ce siècle est peu composant en fait de fictions originales classiques; est-il inférieur? Non, car il est plus philosophe.

48.

Voici, je crois, le fait tel qu'il se passait dans la tête de ces barbares, et ce qui leur fit naître l'idée que le pape disposait des couronnes. Nous sommes tous des voleurs; or, pourtant, il y a une justice; car, au fond, ces peuples avaient de la probité, de la conscience, bien plus que les nations anciennes, par exemple, qui prenaient, ne trouvant rien au monde de plus simple, et ne voyant rien au delà. Celles-ci, au contraire, songeaient qu'il y a un droit, un supérieur qui investit, un grand suzerain là-haut. Or, nous autres voleurs voudrions bien posséder légitimement. Il serait bien commode si quelqu'un pouvait nous

procurer cela. Qui le pourra? Oh! bien sûr, ce grand prêtre qui est là-bas, ce saint homme qui porte croix, tiare, etc. C'est Dieu; qu'il nous investisse, et alors nous serons contents. Pas de scrupules, c'est chose convenue. Et comme les simples sont très portés à s'en tenir ainsi sur tout à une décision extérieure (Cf. ce que tu voyais au séminaire où ces idiots demandaient en tout des textes bien nets et qu'il ne fallût pas discuter), on trouva cela fort commode. Ainsi les Normands à Naples, Robert Guiscard, le pape qui envoie la couronne à Étienne Ier de Hongrie, etc. Les voleurs trouvaient cela fort commode, et les papes aussi. Et ils dormaient tranquilles après, et puis, une couronne de ce saint homme! Rapprochez la joie des sauvages quand ils ont reçu un petit présent de nous autres. Ils le portent deux ou trois jours à leur cou, tant ils s'en trouvent honorés. Jugez combien on consentait volontiers à la vassalité après cela. Étienne Ier, par exemple, une couronne apostolique qui vient de là-bas, loin, du saint homme!

49.

E. Souvestre dans son livre : *le Monde tel qu'il*

sera, a parfaitement saisi un des vices du tour intellectuel et pratique de notre siècle, savoir la mécanicité. On croit trouver des moyens mécaniques et artificiels même pour la psychologie la plus pure. On prétend, par exemple, améliorer l'homme mécaniquement, comme on mûrit des fruits, ou on améliore le vin en cave. Ces prisons cellulaires, par exemple, ce sont des serres à moralisation. Oh! quel monstre! des recettes pour rendre bon!

Voir n° 51.

50.

Exemple de la cire de Descartes pour faire comprendre la permanence de la substance sous le flux de la qualité. Mais en vérité, en entendant la substance comme Descartes, pourquoi dire que la cire fondue est la même substance que la cire solide? Je coupe une pierre en deux; cela fait deux substances pour lui, et ma cire fondue, si je la mettais en deux vases, cela ferait deux substances. O inintelligibilité! Se peut-il qu'un homme qui réfléchit ne voie pas cela du premier coup? Et M. Garnier qui n'en est pas frappé! Voyez les notes de ses leçons du 19 et 20 jan-

vier 1846, où il répondit à une lettre que je lui avais adressée.

51.

Suite de 49.

C'est par un fait analogue que, dans toutes les branches administratives, l'individu est circonvenu de règlements qui ne lui laissent la liberté d'aucun membre. On veut que tout marche par mécanique et par règlements, et que l'individu intelligent soit pour le moins possible, de sorte qu'un homme de bois en fît tout autant, si on pouvait le styler à la manivelle. Ainsi, par exemple, dans l'instruction, le professeur sera si bien délimité par ses règlements, qu'il ne pourra aller ni à droite, ni à gauche, en sorte que les différences des hommes deviennent par là peu importantes. Bon, mauvais, médiocre, c'est tout un. Il y a en tout cela du bon et du mauvais, et cela tient à la grande horreur que nous avons conçue de l'arbitraire. Voilà aussi contre quoi (cet esprit délimiteur, artificiel, de plâtrage humain) M. de Maistre s'impatientait si fort.

52.

Première visite rendue à M. Garnier (21 janvier 1846).

Correction à faire aux idées de Th. Reid. 1° Sur la perception et la conception. La perception n'est qu'une conception à laquelle la croyance est jointe. Erreur, car alors la perception ne serait plus un fait simple et primitif. 2° Distinction des qualités secondes n'est pas réelle : toutes les sensations, odeur, vue, etc., nous font percevoir un extérieur. Vue. Ne percevons l'étendue que par la couleur. M. Ampère seul a dit : « ... Dans toutes les langues, la couleur s'objective. Le son de même... L'enfant entendant le son, cherche à le palper. Le son se localise, on distingue d'où il vient ; il s'exerce suivant telle direction. Une voix pleine, celle qui remplit l'espace, une voix perçante, celle qui s'exerce suivant un sens. — « Donc il y a là une réalité extérieure. » — Je lui répondis : « J'avais toujours cru en effet que l'ouïe, etc., nous faisaient connaître quelque chose d'extérieur, mais non pas un corps. — Je me suppose, par exemple, privé du sens du tact, et n'ayant que l'odorat. L'odeur me ferait conclure une existence non-moi, mais ne me ferait

pas conclure un corps. » — Il me répondit : « Sans doute, si vous appelez corps quelque chose d'étendu, ces sensations ne donnant pas d'étendue, ne vous donneront pas de corps. Cela dépend des habitudes de langage. »

La conversation roula sur Kant : M. Garnier l'apprécie peu. Ce qu'il a de bon est fort commun et fort ordinaire. Il ne se distingue que par une terminologie nouvelle. Il n'a pas été plus loin que Hume.

M. Cousin. Caractère de sa philosophie, toute fragmentaire, de beaux aperçus sur une foule de sujets philosophiques, mais pas de système formé. Il travaille actuellement à un grand ouvrage en six ou sept volumes, où il résumera toute sa philosophie. (Son cours de 1818 est un cadre assez exact de ses idées ; c'est pour cela que je me chargeai de le rédiger[1].) Lorsque je me trouvais à l'École Normale, on me demanda plusieurs fois de rédiger un ensemble de ses idées. Cela me fut impossible. Contradictions entre les diverses parties. C'est une âme ardente, un esprit prompt, une imagination riche qui saisit avec feu tout ce à quoi elle pense sur le moment. M. Cousin

1. C'est M. Garnier qui parle dans tout ce passage.

d'abord à l'École Normale. M. de La Romiguière, condillacien. Puis, M. Royer-Collard, Écossais, il ne parle que de méthode exacte, etc. Puis l'invasion de 1815. Les idées étrangères. Madame de Staël prononce pour la première fois le nom de Kant. M. Cousin prend un maître d'allemand, s'enthousiasme de Kant, grandit cette figure. Il fallait un poète comme M. Cousin pour rendre intéressante une philosophie si sèche. Puis M. Maine de Biran. M. Cousin adopte de premier abord son idée fondamentale : le moi est dans la volonté, ce que [je] n'adopte pas. En d'autres endroits, il semble poser au contraire le moi dans la volonté, l'intelligence et la sensibilité, comme tous les philosophes. Ainsi, son caractère est de s'enthousiasmer des idées avec lesquelles il est en contact.

Sensibilité, mot mal fait, qu'il faudrait bannir de la philosophie.

Le grand conseil qu'il me donne, c'est de lire et de relire les anciens et les modernes philosophes.

Il me parle de M. Dupanloup. Il ne l'a pas trouvé assez grave, un *peu trop mondain* (c'est son expression). Il me parle entre autres de son cours, l'endroit où il parla des affiches.

52 *bis*.

Dans les époques de décadence littéraire, le critique se mêle toujours au compositeur. Il pense à ce qu'il dirait, s'il avait tel sujet à analyser. De là ces expressions : La nature m'emporte, je pleure... etc. Pourquoi le dire? Ces époques de décadence sont fortes en critique, souvent même plus fortes que les grands siècles, mais par là même elles sont faibles en composition ; car celle-ci ne se fait pas par critique, mais la critique est postérieure. A cela il n'y a pas de remède, car, une fois qu'on s'est mis au point de vue critique, plus moyen d'en sortir. Les efforts ne font qu'y enfoncer plus profondément et il n'en résulte qu'un raffinage pire encore. (Voir leçon de M. Saint-Marc Girardin sur la Thébaïde de Stace, ce qui m'a donné occasion de former ce concept.)

53.

Les époques analytico-critiques ont un grand désavantage littéraire et moral. Car pour aller naïvement aux effets de la nature, il faut n'en

voir pas les ressorts; croire que tout cela vient on ne sait d'où. Or, quand les rouages sont mis à nu, tout paraît mécanique. Le psychologue me montre l'affection comme un appendice attaché à toute perception; cela me fait craindre qu'en m'y livrant je ne sois jouet d'une machine; or, de cette idée, on passe vite, quoique faussement, à celle de dupe, et comme on n'a horreur de rien tant que de paraître dupe, on se décide à ne pas se laisser toucher. De même, en littérature, il ne faut pas procéder par analyse de rouages. Mais cette analyse est postérieure. (Voir la pensée précédente.) — Après cela, je crois que ceci tient à l'époque de transition, et que viendrait l'époque du plein de l'analyse et de son enthousiasme.

54.

La poésie épique se plaît davantage à peindre les grands caractères, et la poésie tragique les grands caractères *(sic)*. (Cf. Saint-Marc Girardin, p. 97.)

TROISIÈME CAHIER

ΠΟΛΥΧΡΗΣΤΑ

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

UTILE A BEAUCOUP DE CHOSES

1.

Il y a deux espèces de littératures : l'une toute belle, toute spontanée, naïve expression de tout ce qu'il y a de poétique dans l'humanité, toute vraie, sans retour sur elle-même, ne songeant qu'à exprimer l'idéal qui la possède, exhalation de l'humanité. Homère, les cantiques bibliques, Job, notre littérature chevaleresque. Une autre, réfléchie, calculée, qui voit l'effet et y vise, qui veut le beau, qui se sent, qui étudie. Celle-ci, naturellement, cherche à induire des moyens de l'observation des autres, elle est critique et plus elle marche, plus elle tend à la critique, jusqu'à ce qu'elle s'y absorbe. — La première n'est pas

une composition ; aussi tout ce qui nous en reste est traditionnel et non un ouvrage d'un tel. Ce sont des idées préoccupant l'humanité à une époque, qui se moulent en telle forme, s'agglomèrent autour de tel noyau ; mais chacun a la sienne, il n'y a pas de cadre écrit; telle province chante Roland de telle manière, telle autre de telle autre. Ces poèmes marchent; tel siècle chante Roland de telle manière, tel autre de telle autre. Où est l'unité? c'est en Roland. Roland est le poème, mais ce n'est pas tel composé de quatre mille vers, ni plus ni moins. Chaque poète le chante, en se moulant au thème reçu. Il en est ainsi, *mutatis mutandis*, des poèmes homériques, et même des plus anciens cantiques bibliques. (Voir mes idées sur ce sujet dans mes travaux bibliques, et la leçon de M. Gerusez sur Roland, qui m'a suggéré ces idées.)

Cf. n° 4.

2.

Voyez dans mes notes du cours de M. Egger *ad Odyss.*, vers 52 et suivants jusqu'à 62, des notions fort importantes sur la mythologie ancienne. Ce sont exactement les procédés hébreux pour la for-

mation des mythes et surtout la légende étymologique qu'il a caractérisée d'une manière si exacte, sans songer à l'hébreu, que je souffrais indiciblement en voyant ma pensée exprimée hors de moi et sans moi (car en passant, ceci me fait beaucoup souffrir; je ne souffre pas d'entendre du beau, quand cela ne tombe pas juste dans ce que je dirais; mais je souffre quand c'est mon bien que je vois là hors de moi). — Par exemple, la légende étymologique d'Odysseus. Comme il dit fort bien, on n'a pas attaché à cette source de mythes assez d'importance. Le mythe d'Atlas me paraît avoir une origine analogue. Ce nom était celui de hautes montagnes, de là on leur fait porter le ciel, par l'étymologie de leur nom. *On a tort de croire en une foule de cas que c'est le nom qui a suivi et résumé le mythe, c'est le nom qui a précédé et produit le mythe.* Oh! que j'ai d'idées sur ce sujet. Ah! s'il avait su l'hébreu! Je prendrais volontiers ce seul sujet pour sujet d'une thèse de docteur. Cela aussi chez les Indiens et les Scandinaves.

Note. Trace de mythologie étymologique en Virgile, *Énéide*, I, 267-268. Une des lois de ces mythes, c'est que l'étymologie soit philologiquement fausse, et d'ordinaire le faux vient de vouloir expliquer les mots en mots composés, au

expression de l'homme qui s'empreint hors de lui! Et l'arrangement de ces poèmes n'est pas moins à remarquer que leur production. D'ordinaire, la légende poétique n'a d'unité que dans le héros ou le fait autour duquel elle se groupe, la guerre de Troie, Ulysse, Roland, Charlemagne. Puis un homme vient qui réunit tous ces membres épars, met avant, après, ce qu'il juge, et fait le corps. C'est l'Homère. Ainsi donc, dans l'*épopée*, la grande épopée, non celle qui est une création artificielle et individuelle, mais celle qui peint une nation, qui est son expression, son empreinte en poésie, son excitament et sa gloire, qu'elle s'identifie comme une part de sa nationalité, l'épopée, dis-je, existe avant d'être faite. Le peuple fait ses membres, le poète la met en corps, et le peuple sanctionne, car lui ne saurait pas faire cela. Il trouve bien que tel le fasse pour lui.

Ah! ne me parlez pas de ces épopées plâtrées, que tel esprit du XVIIIe siècle a conçues quelque soir dans quelque salon, où il veut artificiellement tout tirer de sa tête. L'épopée nationale est à mon sens quelque chose de saint, comme la religion des
Note 1. ancêtres, c'est une sorte de Capitole pour la nation, qui enflammera dans les âges à venir le courage et la vertu.

Pourquoi donc n'en avons-nous pas? Ah! c'est que nous avons renoncé aux sources d'où nous pouvions la tirer. Il faut deux choses pour l'épopée, les membres légendaires, ouvrage du génie national, le poète collecteur. Les premiers, nous les avions abondamment. Roland, Charlemagne, la Pucelle, autant de noyaux incomparables autour desquels se groupait tout cet ensemble d'héroïsme, de merveilleux, d'amour, de religion, d'idéal en un mot qui fait l'épopée. Ajoutez l'éloignement convenable. Mais le poète a manqué. Car ce poète a besoin d'un langage formé; or, du temps où furent créées les légendes, on ne l'avait pas. Et quand on l'eut, on méprisait ces traditions respectables. Quel poète du temps de Louis XIV eût osé emprunter les membres de son poème à ces vieux cycles poétiques? Soyez sûr qu'une bonne satire de Boileau, assaisonnée d'une tirade dans l'*Art poétique*, eût tancé de la bonne sorte ce poète ignorant,

Qui de tant de héros *alla* chercher *Roland*.

Et quand au XVIIIe siècle, le poète du jour voulut traiter le plus pur, le plus ravissant, j'ajouterai le plus original et le plus unique de

ces sujets, la Pucelle, il ne sut que l'humecter de sa bave. Ah! infâme! et sans cela nous eussions eu un poème qui n'eût ressemblé à aucun autre, un poème qui eût chanté une héroïne, etc... Ce qui est tout à fait neuf et beau.

Mais on ne songe pas assez qu'en tout cela
Note 2. l'homme est peu de chose, et l'humanité est tout. Le collecteur même n'est pas en une telle œuvre un personnage de grande apparence. Il s'efface. Et les auteurs des fragments légendaires, ils sont presque toujours inconnus. Ah! que cela est significatif! Les érudits regrettent beaucoup qu'on ne sache pas leur nom en toutes lettres et syllabes, leur pays, leur condition, s'ils étaient mariés ou non, riches ou pauvres, etc. En vérité, j'en serais fâché parce qu'alors on dirait très positivement l'*Iliade* d'Homère, le *Roland* de Turol, etc. Ce qui serait surtout insupportable, si ces poèmes étaient parfaitement délimités, et qu'on
Note 3. pût dire : « Turol composa telle année un poème de quatre mille vers. » Alors on attribuerait ces poèmes à un homme, et cet homme y a été pour si peu. Ce serait une fausseté historique. C'est l'esprit de la nation, son génie, si l'on veut, qui est le véritable auteur. Le poète n'est que l'écho harmonieux, je dirais presque le scribe qui

écrit sous la dictée du peuple, qui lui raconte de
Note 4. toutes parts ses beaux rêves. Et comme toutes ces poésies primitives se ressemblent! (Elles ont souvent d'abord la forme de l'ode. Car la forme épique est particulière à la Grèce. Ossian, nos
Note 5. troubadours, les chants primitifs hébreux sont lyriques.) Comparez, par exemple, le chant des Escualdunac[1] sur leur victoire à Roncevaux; c'est absolument le cantique de Débora, pour le dramatique, l'enthousiasme, etc. En vérité, j'aurais
Notes 6 et 7. presque envie de prendre ces poésies primitives comparées pour sujet de ma thèse. Hébreux, Francs, Germains, Grecs, Scandinaves, Indiens, etc., etc. Les Romains sont les plus pauvres; car peu de nations ont moins de chants à leur berceau; il n'y a que des prêtres, des soldats, des magistrats. La légende même n'est pas héroïque.

1. Les Escualdunac sont les Basques, et Renan fait allusion au chant d'Altabiscar, poème en langue basque, qui célèbre la défaite infligée par les Basques en 778 à Charlemagne. On a cru longtemps à l'authenticité de ce poème, qui était censé avoir été composé peu après 778. Il a servi à étayer les idées de Wolf et de Herder sur la « poésie primitive », et Victor Hugo y a pris plusieurs traits du début d'*Aymerillot*. Par malheur, ce chant d'Altabiscar est une mystification de l'époque romantique, de la même espèce que les faux de Mérimée et de Hersart de la Villemarqué. L'auteur du chant des Escualdunac était Garay de Monglave, qui le composa en 1828; la supercherie fut démontrée en 1866 par J.-F. Bladé. (Note de M. Bédier.)

Il y a des traits de courage héroïque, mais prosaïque; Décius même n'est pas épique, et Scipion, etc., le malheureux Silius[1] l'a prouvé.

J'ai désormais mes idées arrêtées sur le développement de la littérature française au XVI[e] et au XVII[e] siècle, et je regrette qu'en se polissant pour la forme, elle ait rejeté la tradition où seulement elle pouvait puiser force, vie et surtout sainteté. Voyez, notre littérature n'a rien de saint; elle est une affaire de salon, de coterie, d'académie, elle rit, plaisante, niaise, fait des phrases. Mais la conception haute des choses, Homère et la Bible, Hamann et Gœthe, Herder et Roland, le vrai, le haut, le beau où l'on ne pense pas au ridicule, où sont-ils? Le saint nous manque; car tout est plâtrage, travail individuel, on réfléchit, on se
Note 8. bat les flancs, Boileau s'excitant à l'enthousiasme pour l'ode sur la prise de Namur, Voltaire, Fontenelle, etc., et le Dieu, où est-il? Ne croyez pas que j'entende l'Apollon classique. J'entends l'Apollon d'Homère.

1. — L'épopée de Virgile n'est pas une de ces épopées natives, faites par le peuple. Ce n'est pas une épopée nationale, bien qu'elle ait pour sujet la nation. C'est une œuvre artificielle et individuelle.

1. Silius Italicus, auteur des *Punica*.

2. — Ces idées sont merveilleusement d'accord avec celles de Herder. « La poésie n'est pas la propriété individuelle de quelques hommes distingués, mais un don inné dans tous les peuples de la terre. » (Cf. notice de madame de Carlovitz, p. XVI.)

3. — Même manière aussi d'envisager le poème national, épique si l'on veut. Une forme que se crée chaque nation, pour lui représenter l'idéal. C'est son Dieu, sa vertu, sa morale. Donc essentiellement religieuse et légendaire. (Cf. Poés. hébr. [Herder], *p. 12.)*

4. — Les airs nationaux *non plus n'ont pas de noms d'auteur. Ils ont été faits par tous, modifiés par chacun, comme les rythmes des danses sauvages. C'est la nation s'exprimant en sons, comme en poésie la nation se peignant par des mots rythmés.*

5. — Appliquez les mêmes observations à la composition fragmentaire, commune, sans nom d'auteur, des légendes du Renard, *au moyen âge. (Cf. leçon de M. Gerusez sur ce sujet.) Cette composition est même plus frappante en lui que dans les autres, puisque nous en possédons cinq ou six rédactions fort différentes. Lui, représente le côté satirique et rieur de la nation, car une nation ne se peint pas seulement par son côté moral, héroïque, épique; l'humanité a plusieurs faces; le sublime moral en est une; une autre, c'est rire et se moquer; or toutes ces faces ont leur peinture dans la poésie primitive.*

6. — Appliquez aussi ces idées aux poèmes arturiens. Cf. en mes notes ce qu'en ont dit MM. Ozanam et surtout Gerusez.

7. — (Cf. M. de Barante, Litt. du XVIIIe siècle, *p. 96 et suiv. Édit. de 1832. Cf. aussi M. Villemain, XVIIIe siècle, à propos de la* Henriade.)

8. — Voyez aussi la ressemblance dans la manière de traiter ces conceptions légendaires. Édition critique, Diaskevaste. *(Cf.* de his omnibus, *notes du cours de M. Gerusez*, passim *dans les notes du cours du vendredi et de l'explication des textes, le samedi.)*

Voyez l'accord parfait de ces idées avec celles de M. Fauriel. (Cf. l'article de M. Ozanam, pp. 12 et suiv.) Rapprocher des exemples susdits l'épopée espagnole du Cid. *(Cf. l'article d'Ozanam, pp. 22 et 28.)*

Voir n° 13.

5.

Singulière époque que la fin du XVIII[e] siècle (1760-1789). Ce qui m'y frappe surtout, c'est que le siècle se censure lui-même, se porte avec une incroyable activité à ce qui est son contraire. Le grand seigneur n'aime à entendre parler que de bienfaisance, de soin du peuple, etc. (Cf. le tableau de M. Michelet dans son *Précis*, et notes de M. de Loménie, sur l'impression que produisit Figaro. Ce dernier fait est caractéristique.)

6.

Rien ne prouve mieux combien la Grèce avait le sens du fini et manquait profondément de celui de l'infini, que la conception de ses dieux, limités, finis de toutes parts, supérieurs les uns aux autres,

ayant des spécialités, des départements à part, et Jupiter même comme un grand suzerain, mais lui-même ayant ses limites, ayant des *avantages*, mais rien que cela. Rapprochez de cela le Dieu de Job et des Psaumes.

7.

Peut-être que ceux qui prennent le moral à plein et catégoriquement en absolu n'embrassent qu'une forme transitoire, qui tend à se transformer en une autre plus avancée, dont nous n'avons pas d'idée. Il y aura eu alors nécessité d'une transition, et les futurs nous jugeront comme placés de force dans l'alternative ou de se reculer sur le cher passé, ou de se tenir en un vide affreux. On donnera alors raison et tort sur un point aux hommes spéculativement moraux et immoraux (les pratiquement immoraux seront toujours horribles, infâmes, haïssables); mais on aimera et exaltera les moraux, l'intérêt se déversera sur eux, d'autant plus que de beaucoup ils auront été le plus près de la forme d'alors, ou de la vérité plus avancée. C'est pourquoi, sainte morale, je t'aime, je t'embrasse. Ah! mon cœur sera toujours pour toi, quand mon esprit te répu-

dierait, ce qu'il ne fera pas. Je serai pur, bon, aimant, chaste comme tant de belles âmes que tu as formées et épurées. Que mon âme, à les voir en moi-même, s'exalte! Ah! elles me font aimer encore l'humanité. Ma mère et ma sœur, que j'aime comme un enfant, épureront ma vie. Car l'amour est vraiment pour le cœur ce que la science est pour [l'esprit], il le forme, l'élève, l'agrandit, c'est son éducation.

8.

La théorie des songes fournit une frappante confirmation du système de Maine de Biran, sur le moi résidant dans la volonté. — En effet, je prends pour accordée la théorie de Dugald Stewart sur les songes et le sommeil, en sorte que le sommeil plus ou moins complet ne serait qu'un retrait plus ou moins complet de la volonté. Ceci posé, observez que la conscience dans le sommeil est exactement en raison inverse de la profondeur du sommeil, laquelle est elle-même en raison inverse du reste de la volonté. Donc la conscience du moi est en raison directe de la volonté, et, quand la volonté cesse entièrement, le moi cesse entièrement.

9.

Rien ne prouve mieux la théorie de Dugald Stewart sur les songes que ce fait qu'il a, je crois, omis, quoiqu'il le suppose, à savoir qu'après un sommeil profond les idées se rattachent immédiatement à celles de la veille et cela de degré à degré, en raison inverse, au lieu qu'après un sommeil léger, on est sur un tout autre terrain. C'est qu'on a marché durant le sommeil. Les pensées ont suivi leur filière, et on se trouve loin d'où l'on était en partant.

10.

Pourquoi Dugald Stewart n'a-t-il pas résolu aussi la difficulté grave qu'il se pose contre sa théorie, difficulté tirée de la mémoire des songes, laquelle suppose attention, et par conséquent volonté? Cette mémoire n'a lieu qu'après le sommeil partiel, car après le sommeil complet, bien que très probablement il y ait eu des songes, il n'en reste aucun souvenir. Ce fait concorde merveilleusement avec la théorie. Car là où il y a un reste de volonté, il y a un reste de souvenir, là

où il y a oblitération complète de la volonté, il ne reste nul souvenir. On eût dû même le conclure *a priori* de l'hypothèse. Cette réponse me paraît pourtant si simple qu'il est évident que Stewart l'eût donnée. Je suis fâché de n'avoir pas le texte sous les yeux, pour y voir de plus près.

11.

Envisagée à un certain point de vue, la mythologie antique est belle et pure. Elle n'est que la consécration allégorisée de tout ce qu'il y a dans la vie de l'homme de suave et de saint. C'est un énoncé poétique de belles vérités morales. Par exemple, Jupiter Xénius, Vesta = Ἑστία = le foyer domestique, le feu, auquel on rendait hommage par une libation avant le repas. (Cf. Virgile, le morceau sur l'origine de Phalerne.) C'était l'expression poétique et concrète de deux beaux sentiments de l'homme, la religion de l'étranger et du suppliant, la religion du foyer domestique. Ainsi entendu, il y aurait peu de religions plus pures de toute concrétion, n'étant chargée d'aucune révélation, ne se composant que du culte de ce que la nature de l'homme élève et sanctifie.

12.

Mon Dieu ! que la critique littéraire est petite qui admire trop l'homme et pas assez les choses et l'humanité dans les œuvres littéraires. On veut toujours faire la part de l'individu, et chercher ce qui est de lui, tellement que s'il a tout reçu de l'humanité, on lui refuse le mérite. Ah! que m'importe le mérite de l'homme! le vrai mérite est que cela me peint les choses et Dieu. Gœthe et Herder sentaient bien cela dans leur discussion sur Ovide. (Cf. Notes sur Herder en tête de la traduction de la Poésie des Hébreux, par madame de Carlowitz.) Voyez aussi dans le second Faust la scène d'Homunculus, où la différence des Grecs et des romantiques est mise supérieurement dans les idées des peuples. Homère, par exemple, où est son mérite? Dans une diction belle et harmonieuse, peut-être, mais celui-là m'importe peu; le beau est dans ces peintures cycliques du monde, formes si belles de l'humanité. Là est le vrai beau, et celui-là n'est pas du poète. Ovide de même. Ah! malheureux rhéteurs qui allez aux mots et à l'artificiel!

13.

M. Ozanam a parfaitement développé dans sa leçon d'aujourd'hui, ce que je disais (nos 1 et 4) sur la création des poèmes nationaux. Arthur et Merlin sont des exemples absolument analogues à Roland. — Il a aussi parfaitement mis au jour le caractère fondamental de ce genre de littérature, c'est d'être tout national; une nation qui s'y peint, qui fait elle-même spontanément son portrait. Comparez la composition de ces œuvres par exemple à celle d'un ouvrage de Fontenelle, vous serez frappé sûrement du caractère tout individuel qui frappe; d'un côté, un homme fait tout; de l'autre, une nation fait tout; aussi l'homme se met-il avec une juste modestie de côté.

Voir n° 22.

14.

Le principe littéraire de M. Saint-Marc-Girardin, qu'il répète sans cesse dans ses leçons et ses ouvrages, à savoir la prééminence de l'émotion dans toute œuvre littéraire, ou plutôt l'unique

valeur de l'émotion, est faux en tant que partiel. Car il y a encore une autre loi des œuvres littéraires, à savoir l'intérêt, fort distinct de l'émotion. Ainsi il est certain que le théâtre antique émeut tout autant que le théâtre moderne, mais il intéresse moins, à cause de son extrême simplicité. Ainsi se résout la question par un sage éclectisme. Laharpe a raison en un sens, et M. Saint-Marc en un autre.

15.

On se contente d'ordinaire dans la biographie des grands hommes d'écrire leur vie terrestre, mais il faudrait d'ordinaire y ajouter une autre vie, bien plus intéressante encore, dans le point de vue de l'humanité. C'est leur vie d'outre-tombe, leur influence sur le monde, leurs diverses fortunes, le tour qu'ils ont donné aux esprits, le fanatisme enthousiaste ou hostile qu'ils ont inspiré, le mouvement qu'aux diverses époques leurs écrits ont donné à la pensée. Ainsi par exemple, Platon, Aristote, saint Augustin, Descartes. — Les chrétiens ont bien compris cela qui disent que toute l'histoire de l'Église est l'histoire de Jésus-Christ continuée. C'est très vrai, quoique quel-

quefois on ait été bien loin de l'auteur premier. Mais le genre était là.

16.

Remarquez que la pauvre théologie moderne est tout à fait éclectique. Rappelez-vous-en les types, M. Icard, M. Carrière, etc. Quelle était leur méthode? chercher de nouvelles hypothèses comme Suarès, etc? Non. Il semble que le temps en soit passé, et que la lutte soit close; mais c'est combiner, modifier ces hypothèses l'une par l'autre, prendre des milieux en homme sage qui pèse tout et prend garde de s'attacher à telle ou telle école. N'est-ce pas exactement la manière de nos éclectiques, proclamant qu'il ne s'agit plus de créer de nouvelles hypothèses, mais de travailler sur les anciennes? De part et d'autre en un mot, le forgeur de nouveaux systèmes serait mal vu, à moins que ce système n'ait pour objet que quelque questioncule peu importante.

17.

Le fait de ce peuple juif, tout sacré, ne pensant, ne vivant que par Jéhova, mêlant Jéhova à

tout, et cela sans aucun spiritualisme ou mysticisme, mais par ce concept simple qui attribue tout à Dieu, et le voit comme cause de tout, serait inexplicable sans le peuple arabe, et ce qu'il est encore aujourd'hui. Mais là c'est identiquement le même fait. Toujours Dieu fait tout, Dieu précède tout, la religion embrasse tout. C'est donc là un caractère de race et de climat. Par exemple cette habitude de ne jamais nommer Dieu, sans la doxologie, etc., etc. Là est aussi le nœud du rabbinisme et du mahométisme, nœud qui est fort étroit. Le ton des moralistes arabes est absolument celui des rabbins, sauf le bon sens que ceux-ci n'ont pas.

18.

Comme le beau dans la poésie hébraïque a une forme tout à part! Elle n'est pas dans un ensemble produisant un effet, mais dans un trait vif, sublime en lui-même, une image admirable et qui ravit prise à part. Par exemple Jérémie, ch. IV; les deux versets 13 et 19 sont incomparables, présentent une sublime [et] ravissante image. Mais c'est en eux-mêmes.

19.

Il y a une foule de faits dans la nature qui semblent indiquer volonté et choix dans la nature inorganique ou végétale, par exemple l'électricité prenant le plus court chemin, la plante se dirigeant vers la lumière, vers l'eau, vers la terre, etc. (l'arbre sur le rocher, comment savait-il qu'il y avait terre près de lui ?). Expliquer cela par une volonté animale, c'est peu probable. Il semblerait donc qu'on serait amené à considérer le choix animal comme un résultat de lois telles que celles qui gouvernent la plante et l'inorganique. Cela rapprocherait de l'unité et n'avilirait pas, si au lieu d'abaisser le premier au second, on élève le second au premier.

20.

J'ai observé ce soir de curieux faits de songe. M'étant couché préoccupé de mes pensées de grammaire hébraïque, et après m'être fixé, comme cela m'arrive souvent, deux ou trois choses que je devais écrire le lendemain matin sur mes *memorialia*, mon sommeil en fut tout rempli. Je com-

binais des shevas, des daguesch[1], je découvrais des règles nouvelles, je me les marquais encore bien distinctement pour les écrire le lendemain matin; je m'éveille, car mon sommeil était fort léger, *les pensées plus fatiguées qu'elles ne l'auraient été après des heures de travail.* (Ceci est le fait important pour l'explication scientifique.) Je cherche à me rappeler ces règles si précises, que je voulais écrire le lendemain, impossible; ce n'étaient que des *formes* des choses qui m'occupaient. Pareille chose m'est souvent arrivée pour les mathématiques. Je découvrais en rêvant la solution d'un problème, une démonstration; au réveil, je n'en puis découvrir la suite; ce n'était rien de logique. Autre remarque importante : c'est que ce premier sommeil me parut immensément long; lorsque je me réveillai, je croyais être tard à me lever; je regarde, tout est obscur. J'entends sonner une heure et je m'étais couché à onze heures et demie. Ce dernier fait est encore de la plus haute importance; je n'ai pas besoin de dire combien ces faits confirment ma théorie qui est celle de Dugald Stewart sur le sommeil et les songes. — Cf. ma lettre à M. Garnier sur la mesure de l'étendue, etc.

1. Points diacritiques en hébreu.

21.

Fait de la critique hellénistique tout analogue à un autre tout semblable de la philologie grecque. C'est le recueil de gnomiques, vers sentencieux, extraits de grands poètes, tragiques surtout, et auxquels on faisait quelques petites variantes, qui s'introduisent ensuite dans le texte premier. Rapprochez cela du fait tout semblable des citations liturgiques des versets de la Bible, qui a introduit bien des variantes. Par exemple, dans les bénédictions de Moïse, *regnavit a ligno*, etc. Cf. note M. Rossignol *ad Orestem, Eurip.*, vers 285 et 309, etc.

22.

M. Gerusez vient d'expliquer merveilleusement en sa séance d'aujourd'hui, par de nombreux
Note. exemples, mes idées des numéros 1, 4, etc. ; comment dans nos vieilles légendes héroïques étaient les germes d'une vraie poésie nationale, par suite négligés et restés dans le domaine du vulgaire, qui, lui, n'abjure jamais sa nationalité, mais qui

décolore et trivialise ce qu'on lui laisse. Ainsi les quatre fils d'Aymon, Ogier devenu le valet de cartes, tombant dans la bibliothèque bleue, tandis que les grands esprits vont chercher leur inspiration dans la mythologie païenne. Oui, ce fut malheureux, mais ce fut nécessaire! (Voir *supra* nos 1, 4, etc.)

Leçons sur le poème de Gérard de Vienne, Emery de Narbonne et les quatre fils d'Aymon. Cf. hæc.

23.

Rien ne prouve mieux combien les chrétiens au moyen âge sentaient la supériorité des Sarrasins pour la civilisation matérielle que les récits merveilleux qu'ils en faisaient, et les travaux qu'ils leur attribuaient. Voyez par exemple la mise en scène du poème d'Emery de Narbonne, les choses fantastiques qu'on leur attribue. Il y a là vingt mille Turcs, c'est tout dire, on les suppose presque invulnérables. Puis trois souterrains qui vont jusqu'à Saragosse et Orange, etc. On ne craint pas de leur attribuer les choses les plus merveilleuses, car on les croit capables de tout. Il est vrai que l'éloignement et la vague connaissance, joints aux récits grossissants de ceux qui faisaient

le voyage d'Orient et qui devaient forcément rapporter de l'extraordinaire, purent contribuer à cette opinion, autant peut-être que la réalité. Il y a dans cette question historique, un nœud psychologique fort délicat, et c'est un exemple de la nécessité pour l'histoire de la fine psychologie.

24.

Je repousse entièrement ce point de vue qui blâme comme oisifs tous ceux qui ne se mêlent pas à la vie active, *ne font rien*, comme on dit, pourvu qu'ils spéculent et contemplent. On reproche par exemple aux ordres monastiques de favoriser l'indolence et la paresse. Il faut s'entendre. Embrasser une vie tranquille pour ne rien faire, ou pour faire des choses qui ne sont pas travail est honteux sans doute. Mais mépriser le travail pour s'élever aux choses d'en haut, pour contempler, c'est s'ennoblir. A bas les manœuvres ! Soyez, il est vrai, plutôt maçon, si c'est votre talent. Mais c'est triste tout de même d'être maçon. Or tous ceux-là sont maçons qui ne contemplent pas, banquiers, mécaniciens, industriels, etc., tous en un mot excepté les savants, les philosophes, les poètes, les penseurs, et l'homme

moral et pur, qui sent. Car un beau sentiment vaut une belle pensée. Revenons donc aux moines. L'institution fut sublime, et la philosophie la désirera toujours. Saint Benoît à ses yeux est bien au-dessus de tous les industriels modernes, qui appellent cela mort de la société. Pour la pensée, saint Benoît est au ciel, et l'industriel dans la boue. Après cela, vinrent les hommes; des paresseux, pour bien dormir et bien manger, s'en mêlèrent, et ne firent rien, et ne spéculèrent pas. Oh ! ceux-là sont dégoûtants, mais que me font-ils? Ils ne sont pas de ma caste. — Tous ceux-là sont de ma caste qui ont creusé le supérieur, sous quelque forme que ce soit. On est sot aujourd'hui : on n'apprécie ces institutions que par leurs services matériels, leurs défrichements, par exemple. Idiot, ne vois-tu pas que ceci pour eux n'était rien, ils faisaient cela accidentellement, sans l'avoir pour but, parce qu'il fallait faire quelque chose; et d'ailleurs en soi, c'est peu de chose.

25.

Un des traits caractéristiques de La Fontaine, qui le distinguent et lui font un rôle tout à part

dans la littérature du siècle de Louis XIV, c'est que lui se rattache aux vieux auteurs français, il est fils des conteurs et pour le fond et pour le style. Voyez sa sédulité à recueillir les vieux mots et vieux proverbes, provinciaux, gascons, picards. Il n'est pas, lui, exclusivement de la cour, comme Racine, etc. Il est Champenois, vieux provincial, il regrette les vieux mots français, comme *engeigner*, etc. Il se rattache à la vraie tradition de la littérature française, tandis que les autres vont se fourvoyer en Grèce ou à Rome. C'est le fils du vieux Renard.

Aussi il est remarquable qu'il n'obtint rien de Louis XIV, et que Boileau n'en a pas fait une seule fois mention. Il n'était pas de leur espèce.

26.

Il y a, il faut l'avouer, dans nos vieilles épopées romantiques, des choses qui font rire, qui ne paraissent pas dignes, des épithètes de remplissage, etc. Mais en vérité, Homère en a bien plus, voyez ses choses risibles, ses grossièretés, ses formules de remplissage aussi. — Pourquoi pardonner tout d'un côté, et ne rien pardonner de l'autre? Mais en vérité, il n'y a rien à par-

donner d'aucun côté, car ce ne sont pas des fautes, et Dieu nous garde de les regretter. Ce sont [des] empreintes de a vraie et spontanée nature qui rendent le tableau vrai et original. Par exemple, l'épisode du mannequin d'Ogier, qui se retrouve textuellement dans la légende de Carcassonne. (Cf. *Hist. des Crois. contre les Albig.*, par le P. Langlois.) C'est de l'Arioste. Mais l'histoire d'Οὖτις ressemble-t-elle moins à un conte pour rire? Ces vieux simples aiment un certain rire. Voir les contes arabes. (Cf. n° 58.)

27.

Cette Méditerranée a eu un singulier rôle dans le monde, et quand tout le monde sera en jeu, on en parlera avec beaucoup d'intérêt. Placée là, entre toutes les nations vivantes du monde antique, sillonnée par leurs vaisseaux qui ne croyaient pas sortir de chez eux, tant qu'ils ne franchissaient pas ses limites, c'était une espèce de lac au milieu du monde d'alors; ajoutez que par ses nombreuses découpures, ses îles variées, elle semblait faite exprès pour délimiter les nationalités et mouler le monde si découpé d'alors. — Comment un fait purement matériel

peut avoir influence sur tout un développement de l'esprit. Que de choses ont tenu à l'existence de cette mer, et l'existence de cette mer n'a peut-être tenu qu'à tel petit fait de telle période géologique, perdu dans la nuit des âges *O cunabula mundi!* Quel sujet de réflexion que ces époques reculées où sourdement et sans témoin se préparaient les destinées de l'humanité avant qu'elle existât! Les faits les plus importants de son histoire se sont passés alors.

28.

Le christianisme, en s'introduisant chez les peuples celtiques, éprouva peu de persécutions, mais il eut à lutter contre la mauvaise humeur des bardes, des guerriers, des prêtres, des hommes durs de l'ancien système qui réagissaient vivement contre ces chanteurs de psaumes doux et humbles. Ce fait se peint merveilleusement dans les chants des anciens bardes, dans les colloques de Merlin et de Colomban, d'Ossian et de saint Patrice. Les deux conversations avec saint Patrice sont très caractéristiques. Il se passa alors un fait tout analogue à celui que j'ai toujours vu le christianisme dévot produire sur les esprits forts, les

hommes durs : ils croient y voir du féminin, ces moines par leur pliant froissent leur raideur, cet habit blanc, cet air simple et calme les exaspère; et pourtant ils voudraient bien, mais ils craignent le féminin.

29.

Le XIXe siècle peut réellement être considéré comme la réaction du XVIIIe, mais en trois sens divers, que les réagisseurs se sont partagés ; car nul n'a réagi dans tous les sens à la fois. 1° Réaction philosophique, Royer-Collard, Maine de Biran, Jouffroy, Cousin ; — 2° Réaction religieuse : de Maistre, de Bonald, de Lamennais ; — 3° littéraire : madame de Staël, Chateaubriand.

30.

On aura beau faire, les conceptions matérielles de notre poésie seront toujours moins belles que celles des Grecs, et cela tient même à notre climat, qui fait grelotter, qui fait rester chez soi. Ceci s'applique surtout à l'Allemagne. Ainsi quand Gœthe dans *Faust* a voulu lutter de conception (Cf. la scène d'Homunculus), il a été obligé

de se jeter dans le laid, qui, il est vrai, ne manque pas de beauté, mais qui enfin est le laid. Méphistophélès et ce qu'il aime sont tout germaniques. — Non, ne luttons pas avec eux sur ce point; nous n'en avons pas besoin; nous avons l'intérieur, le cœur, l'âme, l'esprit, la science, la philosophie, la vraie science de l'intérieur. Je parle surtout de la Germanie. Car elle seule est originale. La France est ou germanique ou grecque; et en tant que germanique, elle vaut peu.

31.

Il ne faut pas confondre la littérature *spontanée primitive*, dont je parlais dans plusieurs numéros précédents, avec la littérature *populaire* qui s'implante bien sur celle-là, mais qui lui est postérieure, et suppose toujours comme contre-partie une grande littérature *réfléchie*. Ainsi les quatre fils d'Aymon appartiennent d'abord à la littérature *primitive*, et sont ensuite tombés dans la littérature populaire. Celle-ci tient ferme aux vieilles traditions : car là elle trouve son semblable. Les quatre fils d'Aymon, sous leur forme populaire, délecteront les villages bien plus que l'*Andromaque* de Racine. Exemple de cette littérature populaire,

nos cantiques de Marseille, nos chansons populaires. Ce n'est plus le primitif. Roland était bien populaire, mais il était héroïque, et maintenant le populaire n'est plus héroïque. Cela ne veut pas dire que la littérature populaire elle-même soit sans valeur. Non, elle hérite de plusieurs parcelles des beautés du primitif.

32.

« Dans le cas où je ne pouvais être de leur avis, dit Herder, *j'ai été du mien.* » Inimitable naïveté. (Préf. de la *Poésie des Hébreux*, p. 6, édit. Carlowitz.)

33.

Nulle part on ne sent mieux l'opposition des deux faces de l'esprit humain : science et esthétique, que dans leur manière d'envisager et de chercher leur objet dans le corps humain. L'esthéticien (artiste ou poète) le considérant dans son tout, dans sa vie avec ses couleurs, et y cherchant le beau sous le sensible. — Le savant le prenant hideux, puant, le découpant et cherchant le vrai dans ses muscles et ses tendons. Le sensible est

ici hideux, mais il y a du vrai, donc du beau; il cherche le beau sous le vrai, beau plus caché, mais réel. Voyez aussi l'opposition de deux méthodes, synthétique du premier point de vue, et analytique du second. Non qu'il n'y ait aussi un beau scientifique synthétique, mais on s'en est occupé trop peu. Il y aurait une science du corps humain en général, du monde en général, mais on ne s'en occupe pas.

34.

Cf. Sénèq., *Epist.*, 58. — Vous y trouverez expliquées avec une merveilleuse clarté, comme en citation de Platon, mes idées sur la substantialité des corps. En vérité, je croyais n'être que de l'avis de Leibnitz, et voilà que je suis de celui de Platon. — Je comprends maintenant ces axiomes, que ce qui passe ne mérite pas le nom d'être, etc. Cela est vrai, si on entend par là la substance, car toute substance est éternelle et identique. Ce sont mes principes. — Voici en somme comme je conçois le monde. Assimilons la substance universelle foncière à l'espace, supposons l'espace découpé par de petites cloisons qui y forment d'innombrables petits espaces

cubiques remplis tous par cette substance, ou si vous voulez, assimilez-la à la mer, et supposez ces compartiments pleins d'eau; alors il n'y aura qu'un espace et qu'une mer, et pourtant il y aura *des individus*, limitant une partie de la substance générale, le déterminant, et lui faisant dire : Moi. — C'est l'idée de Spinoza, la bouteille dans la mer. On pourrait aussi admettre que ces délimitations renfermeraient plus ou moins d'êtres, qu'elles seraient plus ou moins délimitées, et qu'enfin certaines parties seraient comme *extravagantes*, en dehors des limites, entre leur contour extérieur et n'ayant d'autres limites que celles des êtres environnants, comme les vides compris dans les piles de boulets. Ce serait la substance ayant à peine conscience d'elle-même, la matière par exemple. Car les compartiments seraient de formes diverses, et par ces formes diverses de propriétés différentes, ainsi l'être étant réparti symétriquement, dans un moule sphérique, ce devra être un être calme et équilibré; dans un moule pyramidal, au contraire, l'équilibre ne sera pas aussi parfait : ce sera un être à activité inquiète, l'homme par exemple.

35.

Il semble que les poésies primitives des deux souches indo-germaniques et sémitiques aient pris à part comme deux formes différentes, et il faut avouer que la distinction de langue et la communauté de langue dans l'intérieur du groupe n'est pas leur seul trait spécifiant : le tour de leur littérature n'est pas moins distinct. Les Sémites ne conçoivent pas la forme épique, leurs premiers chants sont sans action, sans récits; leur forme est la lyrique. Tous les Indo-Germains, au contraire, ont chanté par des faits, non seulement nos Occidentaux, mais les Orientaux. Les poèmes épiques de l'Inde, le Mahabharata, etc., le poème épique des Persans, Homère, les Niebelungen, Roland et nos anciens poèmes, etc. Ce n'est donc pas là une spécification d'Orient et d'Occident, mais une spécification de race. Tout est ainsi fait au monde des causes qui se croisent; il faut suivre le fil de chacune.

36.

M. Sainte-Beuve, au commencement de son

portrait littéraire de Molière, a parfaitement senti selon moi le caractère de la littérature latine, toute d'emprunt, d'imitation; rien d'original, de national; c'est la littérature classique française. Elle est type pour moi de la littérature réfléchie, c'est une vraie *littérature*, et ses auteurs sont des littérateurs, littérateurs *de goût* et d'étude, comme dit M. Sainte-Beuve; on dira de tous les littérateurs latins qu'ils ont du goût, et on ne songera pas à le dire d'Homère, non qu'il n'ait pas de goût, mais il a bien autre chose. C'est, comme disent les théologiens, la nature divine qui efface tellement la nature humaine, qu'il n'en est plus question, quoiqu'elle existe dans l'homme-Dieu.

37.

Comme ces vieux magnifiques symbolismes se déforment en passant à nos âges où ils ne sont plus de saison en tant qu'objets de conviction littérale! Par exemple, ces vieilles lois d'abstinence d'animaux assommés, de sang, etc., c'est fort beau, très moral; c'est l'éducation humaine de l'humanité, il ne faut pas s'en moquer, et maintenant quel est le résultat de ces institutions mer-

veilleuses jadis? C'est de faire qu'il faudra pour telle classe un boucher particulier, qui tue d'une certaine façon. Voilà comme la plus belle conception devient dans la conception matérialisante, pétrifiante des religionnaires, une pure affaire d'abattoir ou de cuisine.

38.

Babrius, fable 11 ; une idée toute analogue à la circonstance des renards dans le mythe de Samson.

39.

Dans l'état actuel de la société, le public possède, et souvent loue aux individus. En poussant cette conception, j'arrive à concevoir comme possible un état où le public posséderait tout, et où les individus ne seraient que locataires. La richesse serait possible, ce ne serait pas la communauté absolue, mais le public aurait l'arbitrage. Cet état est possible non seulement en lui-même, mais encore quant à son établissement. Car le public étant plus riche que tous les particuliers, arriverait facilement, au jour où fantaisie lui en prendrait, à déposséder graduellement et sans violence les particuliers.

40.

Les *travaux* d'Hercule me semblent le mythe le plus significatif de l'antiquité. Et d'abord cette forme démonstrative de *travaux* est inimitablement caractéristique, outre que leur contenu est très diaphane, par exemple la corne arrachée à Achéloüs devient la corne d'abondance, d'où sortent fruits et fleurs. Rien ne peint mieux que ces douze travaux la lutte primitive de l'humanité contre la nature, hydres, marais, oiseaux du lac Stymphale, sanglier de Calydon, ours de Némée, etc., et le mérite qu'elle attachait à ses premières victoires; c'est elle qui est Hercule, avec ses forces et ses faiblesses, pleurant auprès d'une femme, grandissant par les peines; un Dieu ennemi l'y expose, elle en profite pour se grandir et se fortifier. Elle étouffe les serpents qui doivent la piquer à mort.

41.

Comme les partis politiques et religieux font commettre de singulières contradictions et plier à tous sens une chose qui est en effet pliable à tous sens! Par exemple, les Jésuites seraient les

plus libéraux d'opinion, leur cause s'identifierait avec la liberté qu'on les détesterait. Le clergé de même. On plaidera contre eux la cause de la force et de la répression. On criera au scandale, à la révolte, à l'infraction des lois de l'État. Et demain ce scandalisé se révoltera. Et que dirait-on, s'ils s'avisaient de prêcher la soumission aveugle? On sera scandalisé qu'ils attaquent M. Dupin, l'Université, et demain on fera un libelle contre ceux-ci. Au fond, il y a bien une certaine logique dirigeante en tout cela; on hait le système, mais on hait encore plus le jésuitisme, et on se laisse alors [aller] comme enfants à ces deux tendances, qu'on n'est pas assez fort pour gouverner. Les petits esprits qui se tourmentent de politique sont comme cela, dupes d'eux-mêmes, croyant se gouverner par raison, quand ils sont jouets d'une perpétuelle piperie. Pauvres gens! qu'ils sont bêtes! Je ne parle pas de ceux qui sont en haut de la roue; car ceux-là font aussi marcher le monde. Cf. en spécimen les brochures publiées contre M. Cormenin en 1845.

42.

Grave erreur qu'a commise aujourd'hui M. Bar-

thélemy-Saint-Hilaire, de prétendre qu'il y a des sciences qui n'ont pour but que de contenter la curiosité et l'utilité. Non, il n'y en a pas de telles; toutes sont philosophiques, l'esprit philosophique ne saurait marcher sans toutes, toutes révèlent une face du monde. Et sans cela, il ne faudrait pas les étudier. S'il y en a une qui ne soit que *curieuse* et *utile*, je déclare que je ne l'étudierai pas. Mais heureusement il n'y en a pas, pas même le blason. En quoi telle dissertation sur tel mot grec importe-t-elle à la philosophie? Voici : la connaissance exacte des mots grecs est nécessaire pour la connaissance du grec; la connaissance du grec, qui niera qu'elle importe à la philosophie? — Et une dissertation sur tel mot thibétain? La connaissance du thibétain est utile et pour nous faire connaître les productions littéraires de cette nation, une des facettes du monde, et puis pour la linguistique générale. Or la science des langues ne peut s'établir que par des détails. A bas les à-peu-près! Le philosophe ne dérogera pas à sa dignité en lisant un tel mémoire, je le fais et je le ferai.

Voir n° 45.

43.

On dit souvent (M. Barthélemy Saint-Hilaire et M. Garnier entre autres) : Spinoza a défini la substance de telle manière, il était libre, Leibnitz, de même. Seulement leurs conséquences ne seront qu'hypothétiques à leur définition de mots. C'est faux ; ce n'est pas là un objet de définitions de mots. Nous avons l'idée réelle, déterminée, que nous ne faisons pas, que nous décrivons, des substances ; nos définitions, et nos grands hommes l'entendaient, vont à dire ce qu'est cette idée, à la représenter, et non à donner une appellation à tel produit artificiel de notre intelligence. Ne dites donc pas avec M. Garnier qu'on peut appeler substance ce qu'on veut. Non ; appelez substance ce que vous concevez comme substance, puis approfondissez la notion, et là trompez-vous ou ne vous trompez pas. Spinoza s'est trompé, Leibnitz non ; mais il y avait matière à se tromper.

44.

La critique de notre siècle a un ton singulièrement niais, en voulant jeter sur ses personnages

ce vernis bâtard d'intérêt, qui fait croire le critique un fin et habile personnage, qui ne s'y laisse pas prendre, et qui est bien supérieur à celui qu'il critique. Voyez par exemple M. Sainte-Beuve, qui pourtant est si délicat. — Ce qu'il y a de pis, c'est que cela a passé en philosophie, et c'est le tour qui domine beaucoup de nos jeunes têtes philosophiques. Dans ces Vies, par exemple, qui doivent de règle précéder les éditions. J'en excepte MM. Damiron, Barthélemy-Saint-Hilaire, Garnier, vraiment graves. — Et voyez comme les époques diverses prêtent diversement à cet intérêt. Là en est la vanité; c'est de l'arbitraire, de la mode, de la sensation. Ah! sérieux, sérieux! La vie n'est pas de l'intérêt, c'est du sérieux, de la morale, de la science. Oui, la littérature est vanité, si elle n'est que littérature. Mais elle est le bras droit du philosophe; alors elle n'est plus littérature, mais science et esthétique. M. Sainte-Beuve me peint merveilleusement ce type de frivolité spirituelle, qui me fait passer une sorte de frisson amer par la poitrine. Il faut alors que je pense à Socrate, et Jésus-Christ. Il y a en ces hommes un fonds de scepticisme. Voyez par exemple le portrait de Léonard (*Portraits litt.*, t. II, p. 327), la dernière page, on

serait tenté de ne plus croire, et [de] regarder la vie d'une manière mondaine, la littérature aussi comme la vie, qui a sa verdeur, puis n'est plus bonne à rien. M. Sainte-Beuve fait même quelque part la comparaison. Ah! ce serait affreux alors: à bas les littérateurs de salon, fades, imphilosophes! — L'éternel seul a du prix. Et quelle est la fin pour ces hommes? C'est ce que je cherche toujours avec anxiété. L'argent — la floraison — la gloriole, dont on sent la vanité, dont ils se moquent? Et quand ils prennent ce petit ton narquois, ne pensent-ils pas que dans vingt [ans] on dira bien pis d'eux? Et s'ils pensent à cela, comment peuvent-ils écrire? Ah! c'est pour le jour d'aujourd'hui. Célébrité de quelques années. Je fleurirai huit ans, puis adieu. Et quelle induction plus sûre à tirer du passé? Et on croit cela, et on vit! Ah! quelle vanité! Ces hommes en sont pétris. Non, si l'éternel vrai n'était pas là, je renoncerais à la culture intellectuelle, j'embrasserais la morale et le cœur, je me ferais bon et simple paysan. *Deus! Deus meus!*

43.

Quel esprit, par exemple, peut être complet sans l'étude de la physique? Peut-on sans cela

avoir une idée complète des *lois* de la nature? C'est là leur merveilleuse acquisition. — Auparavant on voyait tout le monde fortuit et intentionnel ; c'est là le premier point de vue grossier ; puis on conçoit du stable, mais on admet des dérogations fréquentes. C'est moins grossier, mais c'est grossier. Puis on atteint la loi de constance absolue. Quelle est, direz-vous, l'expérience physique qui la prouve? Aucune. Mais c'est le résultat de toutes, leur esprit, leur induction forcée.

46.

Chacun chez soi ! Les traditions grecques étaient merveilleuses chez les Grecs. Mais leur imitation est sotte et insupportable chez nous. A quoi bon, je vous demande, ces tragédies d'Électre et d'Atrée, chez nous qui n'avons nul intérêt à ces personnages? Ce ne sont pas nos pères. Et n'avons-nous donc pas de traditions? Sommes-nous sans aïeux? — On dira : c'est localiser le beau. Non : il y a deux choses en toute œuvre littéraire, le fond esthétique et moral, c'est l'homme; ainsi l'homme souffrant et la vertu, la lutte en l'homme, Dieu là-haut, etc. Voilà le fonds éternel, le même chez nous qu'en Grèce. Puis il y a une forme tradi-

tionnelle, le mythe, ceux-ci doivent varier; chaque peuple doit avoir les siens et laisser les siens aux autres. Ainsi en Grèce, Electre, Œdipe, Oreste sont à leur place; chez nous, ils n'y sont pas.

Mais ce qui est partout à sa place, c'est la peinture de la fatalité, de la passion, de la vertu, du remords. Je ne veux pas dire pourtant que toutes ces sources mythiques, toutes ces formes soient également belles. Non, il y aurait lieu à comparaison, non seulement pour les différences de manière, mais encore pour la valeur esthétique. Mais une pauvre chanson informe de Roland sera plus poétique et plus intéressante en France, qu'une tragédie d'Ajax ou d'Œdipe. Et ceci n'empêcherait pas d'admirer les littératures les uns des autres, toutes auraient leur valeur; on s'imiterait même; mais pour le fonds commun, et non pour la forme mythique spéciale à chaque région. Imiter Homère n'est pas parler d'Achille ou d'Hector, c'est peindre l'homme comme lui. Alors on saisit le vrai absolu de l'art. — Bizarrerie que quelques hommes s'imaginent qu'il est essentiel au beau de s'attacher au nom d'Achille, d'Œdipe ou de Priam.

47.

Le merveilleux est de fort peu d'emploi dans nos poèmes du moyen âge. Autant il est prodigué dans les légendes miraculeuses, autant ici son rôle est chétif. L'intervention divine s'opère toujours par le ministère des anges : le christianisme avait trop éloigné de l'anthropomorphisme païen pour permettre les apparitions personnelles. — Et ces anges ont des rôles fort secondaires. Ils n'entrent jamais dans le nœud principal de l'action, comme dans Homère et Virgile; ce n'est que dans les détails; ainsi dans Gérard de Vienne, pour mettre fin au duel de Roland et d'Olivier, qu'il fallait terminer honorablement pour les deux; dans Ogier, pour sauver le fils de Charlemagne, au moment critique où Ogier va le tuer; dans Roland, à la mort des guerriers et spécialement de Roland. Les poésies germaniques et bretonnes ont aussi peu de merveilleux comme l'entendaient les Grecs, et c'est sans doute pour cela que nos modernes ont tant de répugnance à y recourir et y sont si maladroits.

48.

Les poésies françaises du moyen âge ont un vrai caractère *classique*, si on les compare aux œuvres de la même époque chez les Allemands (Niebelungen) et en Bretagne, Irlande, etc. Celles-ci sont vagues, indéterminées, sans arrangement, on dirait un crayon de barbares d'une horrible grossièreté; les nôtres, au contraire, c'est une belle figure gothique, qui a ses défauts au point de vue géométrique de l'art, mais absolument belle à un autre point de vue.

Voir n° 36.

49.

. Il y aurait un ouvrage à faire tout expérimental sur la psychologie de l'enfant depuis sa naissance jusqu'à sa pleine connaissance. Ce serait substituer l'histoire au roman dans la genèse de nos facultés. Pour cela, il faudrait avoir plusieurs enfants sous les yeux, et les *expérimenter* et *observer* sans cesse.

50.

Tous les caractères de ces vieux poèmes se ressemblent, sans qu'on puisse supposer la moindre imitation. C'est la nature épique toujours la même. Ainsi Achille, Nestor, Ajax, Agamemnon se retrouvent merveilleusement dans nos vieilles épopées romantiques. Et aussi dans les Niebelungen. Dans Ogier, Agamemnon, c'est Charlemagne, obligé de descendre aux prières auprès d'Achille, dont l'absence est un fléau, nécessaire pour le salut commun. Dans les Niebelungen, l'Achille, c'est Siegfried, etc.

51.

Le vieux français est aussi riche que le latin en inversions. C'est dans le travail postérieur et artificiel de la langue qu'elle a perdu cette propriété. Il serait donc possible de la lui rendre. Tout ce que l'homme a fait, il peut le défaire.

52.

Les épithètes homériques, ce que nous appelons le *pur remplissage* est de l'essence de tout poème

épique. Nos poèmes du moyen âge en sont pleins. Il en faut dire autant des répétitions pléonastiques si fréquentes en Homère : Il fit et ne désobéit pas. Il reconnut et ne méconnut pas. Dis-le-moi, afin que je le sache et que je ne l'ignore pas. — Cf. ce vers de Guillaume de Hautcourné[1] :

L'âme s'en va, n'y peut plus demeurer.

C'est une licence poétique pour remplir les mesures, comme des épithètes. Toutes les poésies à rythme sévère sont comme cela. Par exemple, le *nom de Dieu* porte sans cesse l'appendice : Qui oncques ne mentit. C'est le νεφεληγερέτα quant à la manière. Les polis seuls, Virgile, etc., s'en font scrupule.

53.

Les combats singuliers sont de règle dans tous les poèmes du moyen âge et les poètes y excellent dans leur description. Le Tasse aussi.

1. C'est Guillaume « au court nez » (Guillaume d'Orange), qui est ici désigné. Renan avait en vue un passage de la chanson d'Aliscans, où l'enfant Vivien meurt sur le champ de bataille entre les bras de son oncle, Guillaume au court nez. V. le texte, d'après l'édit. P. Guessard et A. de Montaiglon (1870), vers 860 et suiv. (Note de M. Bédier.)

54.

Que cette manière de concevoir le traité purement moral telle qu'elle se retrouve dans Sénèque est froide! Comment un homme a-t-il le cœur de déclamer dans tout un livre sur la colère ou la clémence! Qui supporterait cela aujourd'hui? Cela ne se retrouve guère que dans quelques moralistes français de la famille de Port-Royal, Abbadie, par exemple. Comparez à cela comme bien supérieur le genre moraliste des Allemands, bien plus profond et plus impressionnant. Des ouvrages de la première sorte, il ne me reste rien; c'est de l'eau tiède.

55.

Rapports singuliers des légendes bretonnes et de celles de l'Irlande (Petite Bretagne). La ville d'Ys ensevelie, les clochers à la surface, les îles préservées de serpents (Ile Saint-Maudé), tout cela se retrouve de part et d'autre. Ajoutez un tour tout analogue de fiction. — Leur enfer se ressemble fort. L'enfer de ce prédicateur de Saint-Nicolas qui le comparait à une chaudière où le

sang, les os, etc., faisaient le bouillon, se retrouve presque littéralement dans les poèmes irlandais de voyages à l'autre vie. Ajoutez encore la communauté de saints, saint Patrice fort honoré en Bretagne, etc., et la ressemblance du caractère. Saint Brandan aussi fort populaire en Bretagne.

56.

Par exemple, l'Irlande ne sait pas prendre le ton épique ; ses poèmes du cycle de saint Patrice et de saint Brandan sont de pures fictions idéales, sans contexture, ni action suivie. Ce sont des épisodes. Et puis, comme leurs lignes sont mal définies ! Je ne blâme pas ceci, mais je dis ce qui est, et je trouve que c'est fort beau, quand c'est naturel. — Ces moines blancs, cette terre de promission, ce voyage après l'autre monde, ah ! mon Dieu ! que cela me transporte ! Je pense à ma belle mer de Bretagne, à mes rochers de Bréhat, et j'ai presque envie de pleurer. Ah ! que je conçois bien que ces lieux aient inspiré ces conceptions vagues, tristes, contemplatives, pleines d'espérance pour l'avenir d'au delà. — La mer produit cet effet : on se demande : « Qu'y a-t-il

là-bas ? » Oh ! les reverrai-je, ces côtes où sont attachées mes plus belles pensées, ce rocher là-bas, que je vois, cette charmante baie, et Tréguier, son beau clocher, et cette belle cathédrale où j'ai porté l'habit blanc ? On rira de moi. Ah ! les méchants, ou plutôt les sots !

Mais aussi, quelle folie d'avoir cru si longtemps que ces peuples n'avaient pas de littérature ! On se figure que cela seul est monument littéraire qui est écrit en tel ou tel nombre de vers. Mais les vraies productions littéraires des peuples enfants ne sont pas des compositions, mais des idées mythiques courant sur le peuple, constituant pour eux l'*idéal* placé là-haut, Dieu qu'ils se sont fait à leur guise, sur leur idée, et qu'ils suivent, ne consistant que dans l'idée, la forme dépendant de chacun et n'ayant pas de valeur. Ainsi, Achille et les héros pour les Grecs, Roustem pour les Perses, le chevalier pour la France du moyen âge, les légendes mystérieuses d'outre-tombe pour l'Irlande, les chants lyriques pour la Bretagne et l'Orient, etc. Par exemple, ma Bretagne, on serait tenté de croire qu'elle n'a pas de littérature, parce qu'il lui serait difficile de fournir un catalogue étendu de livres réellement anciens et originaux. Mais n'importe ; les

idées non écrites, courant le peuple, voilà une littérature réelle, *traditionnelle*. Ceci me semble important. Oui, il y a une littérature traditionnelle, la plus curieuse peut-être à étudier; celle-là est dans les légendes miraculeuses, dans les contes, dans les poëmes flottants çà et là. Mais, chose remarquable! aussitôt que la littérature réfléchie, écrite, polie, se fonde, la spontanée disparaît, s'avilit. Ainsi notre littérature traditionnelle française est devenue la dégoûtante *bibliothèque bleue*, au lieu qu'en Bretagne, elle est encore pure. C'est que son vis-à-vis ne l'a pas encanaillée, ne l'a pas réduite à la banalité des villages.

Du reste, ce fait tient bien plus à la *vulgarisation* de la vie simple chez nous, qu'à un fait littéraire. Dans les environs de Paris, la vie du paysan m'inspire le plus horrible dégoût; elle me fait mal au cœur; un mélange ignoble de grossièreté, de prétention, de banalité. Au contraire, le simple et grossier paysan breton me ravit. Comparez, par exemple, les fêtes patronales des environs de Paris aux pardons de la Bretagne. Eh bien! une telle atmosphère vulgarise aussi la littérature traditionnelle; l'autre, au contraire, la conserve pure et belle. — Il est aussi acquis pour moi que le siècle de Louis XIV n'a pas tout

réuni, et qu'en montrant dans un beau jour une face de l'humanité, il est sec, peu intéressant, car le spontané n'y est pas, rien de traditionnel, ou tout le traditionnel est roide, systématique, dogmatique, pire que le neuf. J'aime mieux encore le siècle hardi qui méprise le passé et marche à la découverte; mais le pur est de tenir au passé, et de se pousser néanmoins en avant.

57.

Vraiment, M. Ozanam nous a fait aujourd'hui une incomparable leçon sur cette délicieuse littérature irlandaise, toute pure, vague, blanche. — Le christianisme éteint les vieux bardes guerriers, mais jette une teinte toute poétique et douce; mœurs monacales, regard pur vers en haut, et un matérialisme tout spirituel. Ah! que je n'aime pas les hommes positifs et durs qui ne comprennent pas cela : M. Barthélemy-Saint-Hilaire, par exemple, quoique d'ailleurs si philosophe; je suis sûr qu'il ne se complairait pas entièrement en cela. M. Ozanam a justement touché ma corde.

58.

Oui, sûrement, Homère ressemble cent fois

plus qu'on ne le pense à nos vieux poëtes romantiques et légendaires. Surtout son Odyssée, le lotus, Scylla et Charybde, et tout cela se retrouve identiquement dans le voyage de saint Brandan. Tout cela également mythique, fables primitives, de même couleur, sauf la différence de climat. — Je parie que M. Le Clerc est en fureur de ce que les deux cours, peut-être les plus brillants et les plus suivis de la Faculté, ne s'occupent que de ces primitivités dont il doit faire fort peu de cas. Et M. Saint-Marc Girardin, ah ! ce diable de spirituel, je ne l'aime pas. Il rit, il veut faire le fin ; ah ! la sotte engeance, que celle de ces gens à demi-mot, qui ne prennent jamais la vie à plein, parce qu'ils ne sont ni assez forts, ni assez vrais.

59.

Zalmoxis, civilisateur, fondateur de religion, prophète, sorte de Dieu des Gètes, sorte de Mahomet ; chaque nation a ainsi le sien.

60.

Oui, la littérature entendue comme les frivoles est vanité, affaire de goût et de salon, qui passe

comme une mode, et *qui devient ridicule quand elle est passée*. Il est de règle que les littérateurs immédiatement précédents soient méprisés, jusqu'à ce que leur antiquité leur donne de l'*intérêt*. Misérable cercle! Ce sont absolument les modes. Que faire pour l'éviter? tout philosophiser, rattacher tout à la vie, placer l'homme et sa perfection en tout cela, et du sérieux. — La preuve la plus forte du point de vue ci-dessus, c'est la manière dont les critiques de nos jours traitent la chose : ils avouent, avec une naïveté extrême, la relativité de leur affaire.

61.

L'épisode de Glaucus et de Diomède (*Il.*, VI[e] livre) est la preuve la plus frappante de la composition de l'Iliade par sutures. — Tous ou presque tous l'expliquent par *transposition;* ce mot, si on se l'explique, n'a pas de sens pour un poème qui n'était pas encore délimité à une forme. Ce sont exactement les sutures du premier chapitre de la Genèse.

62.

La consécration spéciale à un Dieu que les Grecs exprimaient par δωρος, Διόδωρος, Ἀπολλόδωρος,

etc., était exprimée par les Orientaux par עבד. Encore aujourd'hui en arabe, ils se consacrent de la sorte non plus à un Dieu spécial, puisqu'ils n'en ont qu'un, mais à un attribut de Dieu : Abd-el-Kader, Abd-el-Rahman, etc. Cf. l'inscription phénicienne bilingue d'Athènes. (Kopp, [*Palaeographia*] t. I, *sub finem*, et Gesenius, dans *Monum. phœnic.*).

63.

La terminaison *icum* dans *Armoricum* est purement finale, comme le prouve et l'étymologie Ar-mor, et le nom encore conservé d'*Armor* dans une petite partie de la Bretagne. Il ne faut pas y voir le diminutif Ar-moric.

64.

Plusieurs des noms propres de villes qui ensuite devinrent pluriels, sont encore singuliers dans Homère, par exemple Θήβη (*Il.*, VI, 397 et 416). Ceci confirme l'hypothèse de ceux qui expliquent ces pluriels par des agrandissements successifs, et comme par multiplication de la ville première. (Cf. not. de M. Rossignol, *ad Orest. sub init.*)

65.

Ce qui anime les hommes et surtout les savants, les uns contre les autres, ce n'est pas précisément d'être d'avis opposé sur tel ou tel point : voici deux psychologues en dissentiment sur tel point, ils ne s'en donneront pas moins des éloges à tour de bras. Mais ce qui exaspère, c'est d'être d'une nature d'esprit différente et de faire fi de la marchandise les uns des autres. Alors ces hommes sont ennemis sans s'être jamais vus, et écument l'un contre l'autre. Car ils poussent le monde en sens contraire. Par exemple un théologien et un psychologue, un orientaliste et un homme à la Souvestre. Ceux-là parlent des langues différentes, et pourtant toutes les langues disent vrai. Il faudrait voir qu'il est ridicule de se disputer parce que l'un parle français, l'autre grec, l'autre hébreu.

66.

Je déteste souverainement tous les artifices d'éducation et surtout ceux de la mnémotechnie. C'est surcharger l'esprit de double bagage, dont

l'un est insignifiant, et ne sert que de passeport à l'autre. C'est construire une maison pour servir d'échafaudage à une autre maison, et ce qu'il y a de pis, c'est que la véritable maison ne pourra subsister sans son échafaudage. Donnez-moi des procédés pour apprendre ; par exemple, dites-moi : lisez peu, et ne le quittez pas que vous ne le sachiez, etc., fort bien ; alors vous n'introduisez rien d'hétérogène ; mais ne me faites pas apprendre A pour retenir B, quand même A serait plus facile que B à apprendre. Car l'échafaudage, fût-il de petit bois, dépare l'édifice ; c'est de la scorie que vous mettez là dans l'esprit. Et puis cela désintellectualise et mécanise tout. M. E. Souvestre a fort bien fait sentir ce travers dans *le Monde tel qu'il sera.*

67.

Il n'y a pas au monde de rapports plus singuliers que ceux que les institutions catholiques font intercéder entre le prêtre et la religieuse. Le sexe féminin s'imagine avoir le monopole de la dévotion, et se rengorge à la vue du peu qui peut rester de viril dans le directeur. Aussi est-il l'objet d'une critique sévère et fine s'il en fut

jamais. — Lui à son tour réagit d'ordinaire par son côté ferme et roide, et se moque de la flexibilité féminine, outre qu'il prend son empire par le monopole du doctorat qu'il s'est réservé. Il y a là une lutte de préséance intérieure fort curieuse, chacun prétendant posséder le solide.

68.

La voix des cloches. — J'entendais l'autre jour ces enfants se disputer sur ce que disaient les cloches, et chacun y adaptait merveilleusement la phrase de son goût. Ah! mon Dieu! que c'est beau, et que voilà réellement la voix du ciel! On croit qu'elle vient de bien haut, et elle vient du fond de nous. C'est le cœur qui fournit le fond, mais la forme, le rythme est tout céleste. C'est l'inspiration, produit de l'homme coulé dans une forme céleste. Oh! qu'elle est douce, cette voix qui dit à chacun ce qu'il veut, qui balance le cœur triste dans sa tristesse, bondit avec l'allègre, parle du ciel à celui qui s'y promène, et semble tomber toute d'en haut, tandis que le plus important monte de nous-mêmes! C'est comme dans la foudre, où tantôt le nuage foudroie l'homme, mais aussi l'homme foudroie souvent le nuage.

69.

Bizarre philosophie que cette philosophie écossaise, qui semble n'avoir d'autre but que de donner sur chaque point de la psychologie la phrase la plus exacte possible, et qui se croirait parfaite, quand cette phrase serait définitivement arrêtée. La philosophie qui se dit à elle-même : *Alors*, je serai *définie*, peut-elle être la véritable philosophie? Non, puisque la face devra toujours changer, tant que nous serons dans le partiel. L'unité commencera à s'établir d'abord dans les philosophies, qu'on a déjà commencé à reconnaître pour identiques, et de là passera à tout le reste de l'esprit humain. On reconnaîtra alors que tous disent la même chose en des langues différentes.

70.

Il y a dans la poésie, dans toute œuvre intellectuelle, comme dans la peinture, la sculpture, etc., un peu de métier. Je veux dire la partie mécanique et matérielle de l'art, qui pour la poésie est la manipulation des mots, du mécanisme. Mais il y a outre cela et au-dessus l'idéal

divin. Or les choses prennent les noms de leur partie supérieure. — Mais le pur serait la contemplation pure et sans concrétion de forme extérieure. (Cf. Cousin, Cours de 1818.)

71.

M. Garnier a parfaitement raison (Crit. de Thomas Reid, pp. 99 et 100, et Not. percept. du nécess.) de dire que les deux principes de cause et de substance renferment une concrétion, et qu'il faut encore les purifier : par cette purification, on arrive, comme il le montre fort bien, à leur identité dans l'affirmation d'un être éternel. Ainsi se trouve vérifiée la réduction de toutes les idées pures à l'idée de l'être par MM. Rosmini, Bautain et Cousin.

72.

En vérité, toute cette philosophie psychologo-écossaise-éclectique n'est qu'une table de chapitres ; toutes les discussions roulent sur des coupes de chapitres, sur des intitulés. On n'est pas à la vie. La critique pensante historico-littéraire, la philosophie scientifique et littéraire me paraît plus près de la vie. Ainsi M. Ozanam me

paraît bien plus près de la philosophie par l'ordre des questions qu'il traite (quoique je récuse plusieurs solutions) que M. Garnier. La première sera ma manière, outre qu'elle est plus universelle, et renferme dans ses accolades la seconde. Il semble que cette philosophie psychologique, que M. Garnier me représente fort bien, prétende arriver définitivement à fixer le nombre, les titres des chapitres et articles dont se composera la philosophie parfaite. J'aime la psychologie, mais dilatée. Et puis, il faut aussi bien chercher la vérité par en dehors que par en dedans. L'origine du monde, la série de la nature, sa loi, son terme, l'origine de l'homme, voilà questions qui me semblent sûrement plus philosophiques que de savoir si l'abstraction diffère de la conception et s'il faut en faire une faculté à part. Ceci a son utilité, mais comme tout le reste, et pas plus. Ce n'est donc pas la philosophie, ou du moins toute la philosophie. Jean-Jacques Rousseau, Herder, etc., voilà encore des hommes qui, au mètre actuel, ne seraient pas des philosophes, et assurément ils le sont plus que tel ou tel psychologue. Conception de l'homme, de la morale, du beau, diverses proportions de tous les éléments, n'est-ce pas là qu' est l'âme?

73.

Les difficultés contre la spiritualité de l'âme ne sont plus pour moi dans l'intérieur, mais dans les sciences de l'extérieur. Car il semble résulter des sciences cosmologiques et physiologiques que l'homme est un corps d'abord, qu'il passe par tous les degrés de la création, que l'âme *arrive;* cet empirisme détruit mon système de l'homme-monade, et du corps-appendice; car il semble induire que l'âme se *surajoute.* (V. Rép. de M. Garnier à l'archevêque[1].)

74.

Qu'est-ce à dire qu'une circonférence ne peut être déployée exactement en ligne droite? Cela veut-il dire qu'il n'y a pas une ligne droite possible, qui soit égale au cercle? Non sans doute, mais cela veut dire que cette égalité ne peut avoir lieu qu'en prenant l'élément infinitésimal pour unité. Or ceci n'a jamais lieu dans le calcul ordinaire. — Rapprochez de ceci cette assertion : qu'il n'est pas prouvé que graphiquement le côté

1. Monseigneur Affre, archevêque de Paris depuis 1840.

et le diamètre soient incommensurables. (Cf. Cirodde, *Géom.*) Je n'ai pas le temps de presser plus pour le moment.

75.

Le passage du Coran (III, v. 30-43) est des plus remarquables pour les rapports du christianisme et de l'islamisme, et la manière dont Mahomet puisa aux traditions de l'Orient. Les commentaires musulmans et spécialement celui d'Abderrahman Souyouti sur ce passage sont aussi fort curieux. Ce dernier indique la conception immaculée avec une netteté qui ferait bondir de joie l'orthodoxe. Le vers, 37 aussi est frappant: c'était lui sans doute que nous avait cité M. Le Hir. — La tradition de l'épreuve des prétendants relativement au mariage de la Sainte Vierge se retrouve singulièrement métamorphosée. Ce sont les docteurs qui jettent leur plume dans le Jourdain. Pourtant un léger changement dans la traduction, adopté par Kasimirski, rendrait ce récit absolument conforme à la tradition chrétienne. La valeur critique de tout ceci est évidemment celle de traditions qui avaient cours en Orient. M. Caussin suppose que Mahomet aurait imaginé

tout cela de pleine tête. Mais c'est inadmissible, bien que le vers. 39 semble l'induire, puisque ces faits y sont qualifiés de mystères inconnus à tous. — Cf. sur ces versets les notes fort curieuses, avec citations des commentaires, que j'ai recueillies au cours de M. Caussin. Quant aux rapports avec l'Évangile, ils sont patents. *L'Évangile de l'Enfance* existe en effet en arabe; et c'est probablement à cette source que Mahomet a puisé, mais je ne sais si l'original est arabe. Le vers. 43 rapporte un trait des Évangiles apocryphes : l'oiseau de boue[1]. Il paraîtrait que Mahomet aurait surtout connu le christianisme par ces Évangiles, et en effet, il n'y a pas plus de différence de ses récits aux autres, que d'un texte évangélique à un [autre] texte. Les idées sur la présentation de la Sainte Vierge, et sa claustration, qui sont, comme on sait, d'origine byzantine, sont aussi très frappantes en ce morceau, spécialement aux versets 31, 32.

76.

Fait bizarre et qui se retrouve dans toutes les

1. Allusion aux miracles de Jésus enfant, faisant des oiseaux et leur enjoignant de voler (*Les Évangiles apocryphes*, trad. G. Brunet, 2e éd., Paris, 1863, p. 87), et au passage correspondant du Coran, III, 43.

critiques anciennes et orientales, c'est que nous autres Occidentaux, pour qui ces langues sont mortes, trouvons à redire de bon droit aux critiques indigènes : par exemple, nos hébraïsants d'Allemagne font la leçon aux rabbins de plusieurs siècles avant Jésus-Christ qui parlaient *presque* l'hébreu ; nos arabisants rejettent sans scrupule telle explication du Coran par les commentateurs musulmans. Et nos hellénistes critiquent sans pitié les scoliastes qui parlaient grec. Rien ne prouve mieux l'ἀκρισία de ces peuples.

77.

Comme le peuple a l'esprit traditionnel et national! Pendant que nos lettrés méprisaient leurs pères pour aller comme l'Homunculus de Gœthe courir en Grèce, nos bonnes gens s'occupaient encore de leurs vieilles légendes, et on en riait. Tant mieux que maintenant on rie aussi des autres. — J'aime beaucoup ce naïf attachement du peuple pour ses vieux pères, ses saints, par exemple, saint Patrice en Irlande, saint Éloi, etc. Il les couronne de ses mythes, ce sont ses consolateurs, il leur rend ce qu'il en reçoit. De même ses vieux rois, il les mythise. Charlemagne, Clovis, voyez

les beaux vers du poème de Witikind sur la dignité du roi de France. Dieu sacra le premier roi de France au chant des anges, etc. — Il est vrai que ces rois en France étaient proprement siens, et qu'il s'y appuyait contre ses tyrans aristocratiques.

78.

Fait de songes. — Cette nuit, un bruit subit m'a réveillé, au moment où mon sommeil n'était pas encore profond. En me réveillant, il m'a été complètement impossible de dire si ce bruit s'était passé réellement à côté de moi, ou si je l'avais rêvé. Il m'est en effet arrivé quelquefois d'en entendre de pareils dans mes rêves, surtout au moment du réveil, sans nulle *réalité extérieure*.

79.

Le français, dans sa formation, s'est donné une extrême licence relativement au sens intrinsèque des mots, ne faisant pas difficulté de faire violence absolue à ce sens, suivant le besoin, considérant à la rigueur les mots comme des signes *vides*, je prends le mot au sens scolastique. Par

exemple : je me suis présenté. La logique voudrait : je m'ai présenté = j'ai présenté moi; mais l'euphonie ne s'en arrangeait pas; on a mis : je me suis; quoiqu'en soi, ce soit une étrange absurdité; mais on s'était mis à ce point de vue que *être* et *avoir* sont des auxiliaires, des serviteurs, dont l'un supplée à l'autre, et qui conservent à peine un reste d'individualité. De même dans mon âme = ma âme, etc., etc. Le premier fait est fort remarquable et aboutit à cette loi de l'assimilation réciproque des verbes auxiliaires, en tant qu'ils ne sont qu'auxiliaires.

80.

Fait curieux que cette adoption que fit Rome de tout le polythéisme grec, lorsqu'elle se grécisa pour l'esprit. Il est sûr qu'avant son contact avec la Grèce, son culte était plus indigène, quoique les idées premières fussent communes d'origine. Mais ensuite les deux peuples s'embrassèrent. Voir, par exemple, dans les odes religieuses d'Horace, comme le culte grec et romain, les lieux consacrés dans les deux pays se confondent; par exemple livre I, ode 21. Du reste, Rome fit de

même pour les autres dieux, en les baptisant de ses noms. Elle ne comprenait pas l'intolérance, tout dieu était dieu pour elle. Ce qu'il y a de plus frappant, c'est que les Romains consentent à faire naître leurs dieux en Grèce; Apollon à Délos. Il est évident que c'est là un dieu transplanté.

QUATRIÈME CAHIER

נפתלי

NEPHTHALI

NEPHTHALI

נפתולי אלהים נפתלתי

« J'ai lutté des luttes de Dieu. »

(Genèse, XXX, 8.)

7 mars 1846.

1.

Les nations sont naïves dans leur développement actuel; elles y vont avec bonne foi et conviction, croyant faire vrai. Mais en critiquant le passé, elles se moquent de sa naïveté, comme l'ayant dépassée. Elles devraient songer que l'avenir fera de même à leur égard : mais cela décolorerait la vie et en ôterait le ressort, en brisant la spontanéité naïve : il est donc fort heureux qu'elles se fassent cette illusion. Par exemple, nos modernes qui s'enthousiasment pour le moyen âge, en réparent les ruines avec un soin religieux, raillent et blâment le siècle de Louis XIV,

qui, lui, adorait l'antique. Les nôtres font cela avec naïveté et conviction, croyant réellement que le beau n'est que dans leur fétiche. Mais la plus simple induction ne devrait-elle pas leur faire conclure que, dans quelques années, on se moquera d'eux tout aussi bien, qu'ils seront objets de critique, jugés à un point de vue supérieur, et traités en arriérés ! Non, ils y vont bonnement, comme s'ils tenaient l'absolu d'une main ferme. C'est heureux; car cette relativité tue, et le philosophe qui l'a conçue est dans une défiance perpétuelle, craignant d'être le jouet d'une mécanique qui le fait tourner à sa façon sans qu'il s'en doute. Or rien n'est affreux comme de craindre d'être dupe. Il y a comme cela un certain esprit qui passe comme un vent sur un siècle, et emporte sans qu'on s'en doute, et sans qu'on croie que jamais cela deviendra ridicule.

2.

Viendra un temps où on dira comme ceci : athées, théistes à la façon ancienne, également tort. L'athée par réaction contre le théiste de travers; théiste de travers par réaction contre

l'athée; tous deux faux et vrai. Et nous, nous avons raison.

3.

Idée de la culpabilité du meurtre involontaire, chez les anciens. Cf. Œdipe, Pélée, Télamon, et même chez les Hébreux, mais adouci : mort du bœuf homicide.

4.

La littérature est réellement tout image, toute parabole, et il faut dépasser la lettre, si on veut la comprendre. Par exemple, un poème militaire, son but est-il de louer la guerre ? Non ; la guerre n'est qu'une forme, un moule matériel. Son but est un idéal sous la guerre. Sans doute littérature serait bizarre, elle qui chante toujours ce qui n'est pas elle : comment cela serait-il supérieur à tout, qui n'a de prix qu'en prenant tout pour objet, et en s'y adjoignant comme appendice? J'attache une valeur à un poème militaire, ou anacréontique, quoique la guerre ou l'anacréontisme aient peu ou point de valeur. L'éloquence de même est-elle [de] faire des discours, même

beaux? Non, ce serait métier. L'éloquence est la science et l'art du beau dans le discours. Ainsi en une harangue de Démosthènes, son intérêt n'est pas la circonstance, mais le beau sous l'écorce. Il est vrai que ce beau n'a pu se produire qu'à condition qu'on n'y ait pas pensé et que la circonstance seule ait été voulue.

5.

De même que le christianisme a été nécessaire pour faire l'éducation de l'humanité, il est nécessaire pour faire l'éducation de chaque homme, et celui-là ne sera jamais complet, qui n'a pas été chrétien dans son enfance. Dites-en autant des études classiques. L'esprit humain à la Renaissance a été à peu près deux siècles au collège, en classe de seconde et de rhétorique. Ce maigre dîner leur suffisait, et ces hommes, Abstemius[1], Muret, etc., s'en contentaient avec une rare bonhomie d'écoliers.

6.

Il faudrait tenter une classification psychologique des hommes historiques, comme en his-

1. Lettré du xve siècle; son vrai nom était Bevilacqua.

toire naturelle; ce serait une expression d'une foule de lois belles et profondes de l'histoire littéraire surtout. L'important et le difficile serait de trouver la base de classification, comme en histoire naturelle. Il faudrait prendre garde de forcer les choses en se tenant trop scrupuleusement à tel ou tel genre de coupe, à l'exclusion des autres; car chaque coupe a sa part de vérité. La chronologie ne devrait pas être la base; mais la base devrait être telle que la chronologie fût respectée, car rien de plus significatif qu'une date; c'est la clef des faits. Je ferai ce travail pour moi, et ce sera fort compréhensif; les autres blâmeraient peut-être, mais pour moi, cela me dira beaucoup. Du reste, inutile de remarquer que les transitions seraient ici également insensibles, et que certains métis, et ce seraient les plus grands hommes, uniraient toutes les familles. Là est le défaut de toute classification, si on la prend dans ses formes mathématiques et non comme partielle, ne disant qu'une partie du vrai.

7.

C'est étonnant comme mon imagination me présente toujours le même point de vue relative-

ment à la conception matérielle du monde des faits : action et réaction universelles, chaque homme englobé dans le tourbillon, tel fait se passant là-bas au fond de l'Allemagne qui réagira sur moi, ce fait causé par exemple en première cause par le mouvement d'un atome, le mouvement de cet atome causé par exemple par tel fait passé en Amérique, et tout l'univers y intéressé; les révolutions anté-adamiques ; alors se décidèrent les plus grandes choses, mon sort eut dès là sa première donnée. Je serais prêtre, si je n'étais venu à Paris. — Je ne serais pas venu à Paris, si Henriette n'y était pas venue. — Henriette n'y serait pas venue sans ses rapports avec mademoiselle Brunot. Ses rapports avec mademoiselle Brunot dépendirent de telle petite circonstance; celle-ci d'une autre, etc. Tout est ainsi effet et cause; j'aime à me pavaner de cela, et j'énumère avec un orgueil comique les différentes causalités que j'ai pu exercer dans le monde : 1° au collège à Tréguier, j'avais grande influence, par mon type qui entraînait l'imitation, et portait à la vertu et à l'étude, et depuis mon départ, cette influence aura continué; 2° influence par mon départ ; 3° influence à Issy par certaines directions; tels et tels me prenant pour type;

4° à Saint-Sulpice plus encore, M. Cognat surtout, et lui pourra faire quelque chose; 5° ma classe d'hébreu; 6° ma sortie du séminaire; 7° ce que je prépare... On verra.

Je me délecte dans cette imagination; c'est mon plaisir; j'aime à me voir les bras étendus, comme le poulpe dans le monde, et agissant çà et là, et cela augmentant. — Et encore : je mange tel brin de confiture, les atomes en sont peut-être venus du fond de la France, et ces atomes, etc.; telle goutte de vin, de même, pour cela tel vigneron a travaillé pour moi et tant d'autres. Et cet habit... — De même pour mes contacts avec tel venu d'Amérique ou de Gibraltar, et ce point d'intersection engendrant des effets en nous deux; ainsi tout concourt à tout; et chacun peut dire sans orgueil qu'il aura concouru plus ou moins, à la fin de l'humanité, à la mener à son grand terme, même l'idiot, qui n'a presque contribué qu'au mouvement atomique. Encore a-t-il contribué avec ses consorts à faire étudier la folie, et par là faire avancer la science de l'homme; il a tenu une place dans une maison de fous; or ces maisons font comme le reste partie du tourbillon.

Ah! si j'étais là-bas, dans une cabane bâtie au

milieu de la lande, sur le bord de la mer, en pente, les rochers vis-à-vis, et des arbres au sommet morts sur le fossé, près de la Clarté[1] !

7 *bis.*

Les perceptions des songes ont souvent un air logique fort trompeur : j'ai cru par exemple y trouver souvent des démonstrations de mathématiques, des solutions de problèmes ou des idées nouvelles que je m'arrêtais pour reproduire quand je serais éveillé, puis éveillé, impossible de me rappeler autre chose que le sujet sur lequel elles roulaient, mais la série logique était nulle. L'adhésion qui les accompagnait durant le sommeil n'était pas sans doute le fait psychologique de la veille, résultant logiquement de la voie claire des prémisses, mais un simple fait volant comme tous les autres dans le vague du songe, et ramené par la roue à la suite des perceptions qu'il a coutume d'accompagner dans la veille.

1. Église située près de Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.

8.

L'épreuve de l'éloquence n'est pas littéraire; c'est un fait. A-t-elle entraîné où elle voulait? Les hommes les plus éloquents pour moi sont les prédicateurs des Croisades, quoique nous n'ayons pas un seul de leurs discours. Cela dut être d'une incomparable spontanéité. Je songeais à une croisade de nos jours pour la Pologne; mais où trouver celui qui la prêcherait, sans songer à lui, entraîné tout entier par un idéal placé là-haut, hors de lui? Nous ne pouvons plus rien faire sans retomber à l'instant sur nous-mêmes.

9.

Oh! la bizarre philosophie que cette philosophie du XVIII[e] siècle, prenant une sorte de plaisir, que je ne sais par quelle épithète caractériser, à déprimer l'homme, à lui ôter toute force vive, toute création, à lui faire tout emprunter à la nature, la parole et le chant aux oiseaux; en sorte que le merle aurait eu naturellement ce que l'homme fut réduit à lui emprunter. Merci.

9 *bis*.

Je veux que mon épitaphe soit :

נַפְתּוּלֵי אֱלֹהִים נפתלתי···גם יכלתי

[« J'ai lutté des luttes de Dieu... même j'ai eu la victoire ».]
Gen., XXX, 8[1].

10.

Comme les nations se peignent bien par la couleur de leurs miracles! Comparez les miracles de la mythologie grecque, fleuris et sensuels, ceux des Hébreux, grands et divins, ceux de l'Évangile, bienfaisants, ceux des rabbins, plats, communs, vulgaires, d'une couleur bizarre comme la leur, ceux des évangiles apocryphes du même genre, les miracles byzantins, ternes et sans poésie, ceux de l'Occident chrétien, pleins de douceur et d'idéal. Les légendes des saints d'Irlande, etc. Psychologie. Comparez aussi la légende syriaque (vie de saint Ephrem, etc.); la légende des Pères du désert (couleur particulière);

1. Voir Renan, *Souvenirs d'enfance et de Jeunesse*, in-8°, p. 303.

la légende indienne. La légende espagnole : sainte Thérèse, ses miracles.

11.

Cruelle destinée que celle qui lie le penseur aux résultats acquis de son temps, et le force à conquérir à ses risques les données plus avancées. Par là la plus noble intelligence épuise souvent ses forces à conquérir une vérité, qui sera dans quelques siècles le domaine des enfants. Par exemple, si je critiquais le christianisme, dans cinq cents ans je serais en dehors du cercle, je n'aurais plus de valeur, car le problème sera résolu dans les données communes. Mais c'est toujours honorable. La statue reste, quand tout à l'entour a été balayé.

12.

Il n'y a que les enfants et les esprits vides de choses qui s'ennuient. L'intellectuel est toujours en activité.

13.

Toute classification naturelle renferme pour moi une très riche part de vérité. Mais ce n'est

qu'à condition qu'on ne s'en tiendra pas à la lettre et à la forme matérielle, car celle-ci prise carrément est fausse. En effet tout est un dans la nature; le monde n'est pas un tout divisé par casiers à lignes de démarcation, c'est un tableau où toutes les couleurs se varient de cent façons et par nuances insensibles. Et remarquez que la même nuance, le même type peut être ramené plusieurs fois par diverses dégradations, de même que le cercle peut s'amener par les dégra-
Note. dations d'une foule de courbes, par exemple, des sections de tous les corps ronds; par exemple, dans les sections coniques et annulaires, il est fils de courbes différentes. De même en histoire naturelle, et ailleurs : le cétacé par exemple. Là, la classification est évidemment en défaut, et son échelle, en exprimant la moitié de la vérité, est un défaut pour l'autre moitié, coupant des parentés pour en sauver d'autres. Des classifications multiples faites sous diverses faces, et se complétant suppléeraient seules à ce défaut. Ces multiplicités sont utiles. Du reste cette loi d'unité de la nature, ne formant qu'une série continue, un tableau sans lignes rigoureuses, mais pourtant réelles, quand on ne s'attache pas à la rigueur, lignes réelles pour le spectateur, mais non géométriques, cette

loi, dis-je, règne dans tous les ordres. En histoire naturelle elle est la plus frappante (en zoologie et botanique) ; dans la minéralogie aussi, dégradation des formes des cristaux sur les angles (Cf. leçons de M. Delafosse). Dans la linguistique également (voyez mes diverses notes sur la dégradation des procédés linguistiques tout analogue à celle des organes physiologiques. Dans les courbes également. Aussi dans les classifications d'hommes (V. *supra* n° 6). Tout accuse un fonds unique.

La nature n'est pas réellement une ligne, mais un centre rayant, d'où tout part en se croisant et décroisant, et souvent un seul naît de deux côtés, les classes ne s'ajoutent pas bout à bout, la transition se fait souvent par le milieu ou par le haut. La série n'est pas linéaire ; elle est à embranchements. Mais il y a série en ce sens que tout est lié, et naît d'un précédent. Mais la filiation fondamentale n'est pas encore mise au jour, et d'ailleurs elle n'est pas unique.

14.

La situation extérieure qui convient le mieux au penseur est décidément celle de simple particulier, ne dépendant d'aucune personne ni institution. En effet, qui prend un casier du monde, prend un moule, et force lui sera de se plier

bras et jambes pour y entrer. Jugez comme c'est gênant. Et puis on s'y prépare d'avance, et on y est préparé, et on voit des parents qui font comme les saltimbanques qui brisent les os de ceux qu'ils veulent loger dans ces étroits réduits. — Ah! que cela m'a fait souffrir aujourd'hui! j'ai cru découvrir à un moment que j'avais perdu mon idéal supérieur, et que je ne pensais plus qu'à m'emparer d'un casier. Cela m'a fait horreur, et cette horreur même m'a rassuré. La vie m'est apparue hideuse et sèche comme une cour poudreuse en été. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei!... Hæreditas mea placet mihi.*

15.

Les catholiques provoquent sans cesse les philosophes à lutter avec eux en bonnes œuvres, à aller visiter les pauvres, par exemple, etc. En vérité, étrange méprise. Le penseur ne rend-il pas un bien plus grand service à l'humanité par la découverte d'une vérité? Les soins et les besoins matériels sont-ils donc les premiers? Eux-mêmes se garderaient de le dire. (Cf. *Discours sur les rapports de la Foi et de la Raison*, Daunou, pp. 32, 33.)

16.

Oui, plus j'avance, plus je suis frappé de la ressemblance des critiques des commentateurs du Coran avec celle des commentateurs de la Bible: même manière de distinguer l'obligatoire et l'abrogé (le conditionnel des nôtres), même manière de lever les contradictions.

17.

Tout au monde est fait par les lois de l'homme ou du monde: il n'y a que deux sciences, psychologie et physique. L'histoire est psychologie, et c'est par elle qu'on arrive de la manière la plus vive à concevoir l'ordre psychologique; car il est évident qu'il y a là un édifice tout à fait en dehors des corps. Il y a marche, causalité prise de l'esprit à l'esprit. Le physique au contraire dans l'état actuel n'édifie pas: il est toujours le même. Mais il a eu aussi son développement successif, et à la rigueur, quoique actuellement en équilibre, il se développe toujours. — Cet équilibre est-il établi, en sorte que notre système soit acquis désormais à l'univers, et que celui-ci

aille ainsi toujours s'enrichissant, ou bien y a-t-il vicissitude de formation et destruction? deux systèmes qui me paraissent également [probables]. Dans le premier, l'univers se perfectionnerait, dans le second, il serait stable, dans son universalité, bien que notre nébuleuse suivît sa route.

18.

Je viens d'assister à une thèse de docteur [1]. Quel assaut d'érudition! MM. Le Clerc, Villemain, Guigniaut, Garnier, Damiron, Lacretelle, Ozanam; vue là, l'Université impose; et puis, quel goût exquis, quel ton excellent! M. Villemain surtout m'a ravi; M. Le Clerc est un rhéteur; mais M. Villemain s'est élevé du premier coup au vrai et haut point de vue, il a placé l'éloquence dans la *vérité*, non dans la vérité du fait, mais dans la vérité de l'homme (la conviction). Il a merveilleusement dépeint la couleur de ces rhéteurs grecs, *artisans dans l'art de la parole*, art infini de style. — Son idée sur la critique est aussi fort belle. La critique pour lui ne peut rien faire produire:

1. Il s'agit de la thèse de M. Ch. Benoît, soutenue en Sorbonne le 11 mars 1846, et intitulée: *Essai historique sur les premiers manuels d'invention oratoire.*

Note 1. elle analyse. Il repousse en cela la théorie des Allemands (sans les nommer) qui croient qu'elle peut enfanter: le génie seul. On voit l'homme de goût exquis. Il blâme ces recherches purement d'érudition; aussitôt qu'au milieu du fatras scientifique, un trait esthétique paraît, il s'écrie: c'est beau, cela! il semblait dormir auparavant. Comme qui dirait: ceci est mon bien.

Excellente conception de l'éloquence: la rhétorique de Fénelon, La Bruyère, opposée à celle des rhéteurs anciens. — De l'improvisation: qu'elle ne s'exerce pas sur un cadre tracé d'avance; trois plans d'actes dans les facultés de l'improvisateur, ce qu'il dit, ce qu'il dira, étude de l'auditoire. Étudiez-le dans la lettre de Cicéron, où il raconte ses luttes au Sénat...

Note 2. Les autres, M. Le Clerc, M. Guigniaut, étaient plus scientifiques et [à] un certain point de vue, on aurait pu rire. Mais enfin je ne riais pas, par mes idées sur l'érudition. Mais M. Villemain est tombé dans ma veine, et à certains moments, nous consonnions merveilleusement. — C'était digne d'être vu; le peu d'appareil extérieur contrastait avec la gravité et le sérieux, le haut ton de cet exercice. M. Ozanam paraissait dans une singulière solitude d'idées.

Voilà les פִּתִּים[1] que j'ai recueillis au vol.

École littéraire hollandaise analogue à l'école allemande : grandes thèses. — Sprengel, Τεχνῶν συναγωγή. — L'abbé Vatry, Gédoyn, dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions. — M. Le Clerc. Belin de Ballu superficiel. Thèse de M. Gros.

Le traité *De Officiis*, un des plus vivaces au moyen âge. Quand le christianisme recueille la succession païenne, celui-ci en première ligne. Philosophes qui proposent de détruire les œuvres de Cicéron comme favorisant le christianisme.

De Officiis de Saint-Ambroise *(Ministrorum)* cadre de Cicéron, s'y astreint, pour les clercs; termine par magnifique morceau : s'il est permis de vendre vases sacrés pour racheter esclaves : qu'il est beau de voir ces rachetés du Christ. A l'époque des barbares, basiliques pleines des affranchis (Ozanam).

Platon entrevoit quelque part le gouvernement représentatif, la pondération des pouvoirs. Esclave : Platon en ses lois discute si permis d'en avoir : il doute. — Aristote dit que s'il y a des nations qui soient l'une vis-à-vis de l'autre ce que le

1. Les *Pittim* sont les morceaux, les fragments, *frustum cibi*. Cf. Lévit. II, 6.

corps est vis-à-vis de l'âme, les premières doivent servir les secondes comme le corps l'âme. Mais il ne décide pas s'il y en a, ou s'il y en aura toujours. (Cf. ma note *ad. Senec.*, *Épist.*, 47.)

Progrès dans les mœurs romaines : par exemple dans la famille, lois s'adoucissent, autorité paternelle diminue; mariage de même; d'abord femme vendue, puis dot. Que les modernes n'ont pas traité leurs esclaves révoltés autrement que les anciens. — Je pense, dit M. Garnier, que si au lieu de pourchasser les sauvages du Nord de l'Amérique qui disparaissent par dix mille, on leur avait appliqué un vaste système de servage, on les eût conservés.

M. Saint-Marc ne dit que des sottises, en voulant faire le beau. — Il prétend que les Jansénistes avaient bien raison, que c'est une secte charmante, et qu'ils ont un fondement inébranlable dans l'Épître de saint Paul aux Romains. Ces hommes de l'Université sont bizarres vis-à-vis le christianisme. Ils l'attaquent jusqu'au petit point où il serait tué : mais là ils s'arrêtent, n'y croient pas, veulent jouir du droit le plus large possible, et se soucient peu d'inconséquence. « Je suis catholique, mais je n'admets pas la bulle *Unigenitus.* » Mauvaise foi. — Le stoïcisme pour

M. Saint-Marc donnait aussi beaucoup de place au cœur.

Rhétorique à Alexandre. Lettre en tête : qu'il envoie deux ouvrages, l'un de lui, l'autre de Corax. —
Note 3. Est-elle d'Aristote? M. Le Clerc fait grave difficulté contre : les exemples y sont inventés et non pris des auteurs plus anciens, ainsi qu'Aristote le fait en sa Rhétorique. Cet usage ne peut être d'Aristote, si bon observateur. C'était l'usage des sophistes.

Rhétorique à Hérennius, mise sous le nom de Cornificius à cause d'un passage de Quintilien.

Collection des rhéteurs latins, ne font souvent que traduire les Grecs.

Critias le tyran, rhéteur et poète (quelques-uns lui attribuent le *Sisyphe* d'Euripide) ; on trouve parmi les rhéteurs latins une traduction d'un traité de lui.

Division que M. Villemain voudrait introduire parmi ces rhéteurs : ceux qui ont précédé — ceux qui ont suivi les grands maîtres. Il en fait infiniment peu de cas. — Les Grecs jouant avec la parole. Il y a toujours un peu de sophistes chez les Attiques, Platon sophistise en combattant les sophistes. — Jeu de mots, synonymes, étymologies. Prodicus, Thucydide. On dirait

Thucydide rapproché des sophistes par ses jeux de synonymes, etc. Une leçon de grammaire.

Vague avec lequel Épictète parle de l'autre vie. — Passage de Cicéron où il laisse percer un doute désolant. Dans un dialogue, l'interlocuteur paraît convaincu des preuves. Mais lui !...

Perte des dialogues d'Aristote.

Que nous avons peut-être peu de chose du style d'Aristote. Ce sont souvent ses notes pour ses leçons du soir ; souvent les rédactions de ses élèves, souvent les deux rédactions sont juxtaposées ; de là, la répétition. Quand Ptolémée Philadelphe recueillit ses œuvres, il ne dut pas se montrer difficile, et y admit les *écrits de l'école*.

Ainsi la Rhétorique à Alexandre est un écrit aristotélicien.

Fait curieux de palimpsestes. Un parchemin où était écrit la *République* de Cicéron, avait reçu en seconde couche les commentaires de saint Augustin sur les *Psaumes*. Au-dessus de cette phrase : *Res publica, inquit Africanus, res est populi* — on lisait celle-ci de saint Augustin : *Omnia in Christo unum corpus*. C'est le progrès.

On lui reproche de n'avoir pas assez fait ressortir en sa thèse le rôle d'Homère parmi les an-

ciens rhéteurs qui tous se rattachent à lui, et veulent le faire père de la rhétorique.

Procédés artificiels, par exemple, formules quand on excite des murmures, etc. La Rhétorique à Alexandre entre dans des détails, la grande Rhétorique, non. Hécaton, stoïcien, se demande si en famine, on peut laisser esclaves [mourir] : répond oui; Cicéron n'en dit rien. — Et dans un naufrage, faut-il les jeter à la mer de préférence à un bon cheval? Oui, si le cheval est de prix. — Vers d'Agathon, que le candidat supposait tirés d'un poème épique en ïambique, sont peut-être d'une tragédie. Les anciens, piqués de curiosité pour la critique, avaient cet usage : Euripide, par exemple.

Ménandre, poète mélancolique. — *Rudens* de Plaute, charmante pièce. Que les anciens avaient de la critique littéraire plus qu'on ne pense : qu'ils n'adoptaient pas aveuglément tel ouvrage pour être de tel auteur. Le *quae circumfertur* de Quintilien a servi de texte pour douter d'une foule d'authenticités anciennes. — Qu'à Athènes le peuple eût volontiers consenti à entendre seulement des phrases harmonieuses, quand même peu de sens et pas au sujet. Phrases pour phrases. (Cf. la dernière note de la thèse imprimée.)

1. — *Il blâme l'objet de la thèse: Rhéteurs avant*

Aristote. M. Guigniaut au contraire le loue, à un point de vue juste, comme recherche historique. *M. Villemain trouve le sujet mal choisi comme ne conférant en rien à la vraie éloquence. — M. Guigniaut le trouve bien choisi comme objet d'érudition. C'est très bien. Le candidat le remercie d'avoir rétabli le vrai point de vue de sa thèse.*

2. — Belle réminiscence de M. Lainé... Je m'en vais éteindre mon âme...

3. — D'ailleurs il y est dit que la narration doit être courte : or, Aristote se moque de ceux qui le disent, en sa grande Rhétorique. Car cela convient à toutes les parties, il l'appelle γελοῖον. Donc se serait contredit (Cf. Thèse, p. 66).

19.

Rien ne prouve mieux le syncrétisme primitif que le caractère des livres sacrés de tous les peuples, productions évidemment primitives.

Tout y est dans tout, psychologie, théodicée, Note. morale, etc. Rien de mis à part, ce sont tous les éléments de l'humanité en ébullition, puis vient la [chimie] qui sépare ; c'est plus avancé, mais ce n'est pas tout.

Il n'y a pas un chapitre de psychologie, de morale, etc., et pourtant il y a de la psychologie et de la morale.

20.

Rien de plus sot qu'un écolier romantique ; se

battre les flancs romantiquement me donne la nausée.

21.

Les esprits réfléchis, pénétrants et originaux ont une aptitude singulière à se mouler à toutes les formes de composition et à tout imiter. J'ai observé cela en moi ; je prends volontiers toutes les formes, antique, moderne, etc. Les Allemands ont cela aussi : Voss, etc. De là cette manière de leur littérature : un système de critique s'établit, une production d'ouvrages dans le même sens la suit toujours. Auteurs qui se moulent à la forme nouvelle. Gœthe, par exemple, adopte indifféremment toutes les formes, grecque, etc. De même nos romantiques, orientaux, occidentaux, homériques, moyen âge, etc.

22.

La dévotion islamique présente absolument la même couleur que la dévotion catholique. (Cf. Coran, II, ce qui concerne le pèlerinage, v. 190 et *circa*.) Que ces réunions religieuses sont puissantes pour élever l'enthousiasme religieux par le contact ! Le christianisme a connu cela. Ce

débordement[1] de l'Arafat, etc., me représente trait pour trait une mission en Bretagne. J'espère le voir un jour : ce sera précieux.

23.

Comparez à la forme du Pirké Aboth : Un tel dit; un tel dit, etc., la forme du livre chinois [de] Louen-Yu, ou entretiens philosophes, absolument la même.

24.

Mahomet veut que les êtres chargés, en enfer, de tourmenter les damnés, soient des anges et non des hommes, *afin qu'ils soient exempts de toute compassion*. Magnifique expression d'un beau théorème psychologique. La sympathie ne s'exerce que de semblables à semblables. (Cf. Coran, LXXIV, v. 31, et la note de Kasimirski.)

25.

Les êtres fantastiques comme Gog et Magog d'Ezéchiel et de l'Apocalypse se retrouvent dans le

1. Allusion aux foules qui descendaient de cette montagne. Coran, II, v. 194.

Coran : par exemple Ad et Thémoud. (Coran, *init.*) Cela est oriental et sacré.

26.

Il y a dans le Coran une certaine largeur de casuistique fort remarquable : il s'occupe souvent de résoudre des scrupules, d'adoucir sa morale, de leur dire : Ne soyez pas si sévères. Il y a bien là quelque chose qui confirmerait le point de vue orthodoxe : car cela sentirait l'homme qui veut faire passer sa marchandise. Jésus-Christ, au contraire, charge et appesantit son fardeau. (Cf. Coran, II, v. 190, note de M. Reynaud.)

27.

L'intolérance, j'entends l'intolérance de l'épée, est de l'essence, ou du moins la conséquence de l'essence des religions. La tentation, dit Mahomet, est pire que le carnage. (Coran, II, v. 187 et 214.) L'Évangile laisse la chose en germe, ou plutôt n'en dit rien ; mais l'Église l'a dit. Avant tout et à tout prix sauver les âmes. Or les âmes ne se sauvent que chez nous. Donc, épée, inquisition, quand elles pourront contribuer à sauver. — Sin-

gulière manière de sauver, dit l'esprit fort. — Vous ne comprenez pas l'orthodoxe, il ne veut pas sauver celui qu'il tue ; l'enfer à celui-ci. Mais il veut préserver les autres. J'entendais M. Gallais développer cette pensée très franchement et rondement. Et pour ma part, je crois que, si l'on est orthodoxe, il faut admettre cela, et même que cela ne peut pas faire difficulté à l'orthodoxe qui réfléchit et se pénètre de l'esprit de sa religion.

28.

Injustice de l'esprit de parti qui pardonne tout à celui-ci et rien à celui-là ! L'empereur de Russie est persécuteur; l'aristocratie catholique n'en parlera pas ; si [Louis] Philippe en avait fait autant, tyran, Néron, Dèce. Louis XIV a fait presque autant que Napoléon contre Rome, le premier est un grand roi qui a eu quelques torts; le second un persécuteur. — Te rappelles-tu ce salon des Roquefeuille[1], où tu entendis un prêtre fonder tout l'espoir des bonnes causes sur l'empereur de Russie? L'Angleterre, au contraire, disaient-ils, n'y pourra rien, car elle est protestante, et le tzar, est-il donc catholique?

1. Famille de Tréguier.

29.

Quand je suis ma logique, je serais porté à un concept dur et tranché pour le christianisme; mais un instinct supérieur me retient; je sens que [si] je suivais cela, l'avenir me dépasserait et on m'accuserait de n'avoir pas tout vu. Je fais donc comme si j'avais tout vu, je me dis chrétien, j'admets et j'explique le christianisme, bien que logiquement, je le répète, je dusse l'envisager en faux et élimination. Je chasse le vrai point de vue.

30.

J'éprouve un singulier sentiment pénible devant une existence incomplète, j'entends une existence qui semble manquer d'un illisible. Par exemple, en face du Talmud. C'est un monstre, la nature humaine tronquée, il y a de l'homme et pas de l'homme, un cyclope, vue fantastique. Cela effraie. Les vieux docteurs du moyen âge encore. Descartes même. Bacon plus encore. L'homme qui n'a pas conçu un grain de pratique effraie. On dirait qu'il y a quelque chose chez nous qui [n'est] pas chez eux. Un vide dans l'humanité.

31.

Remarquez que nos rhéteurs et érudits, M. Le Clerc, etc. (vrai *grammairien* d'autrefois), s'attachent surtout à ce qui dans l'antiquité a le moins de prix et de valeur. Les auteurs qu'ils étudient le plus sont les auteurs de la littérature *artificielle* (rhéteurs, orateurs-rhéteurs, écrivains de la décadence, etc.), et non les primitifs (rappelez-vous ma distinction), Homère, etc. Une dissertation sur les sophistes, les rhéteurs, les plus creux des hommes, aura plus de prix à leurs yeux, fera plus fortune qu'un [travail] sur Homère, ou quelque grande chose. Par exemple, thèses de MM. Meyer, Benoît. Ce qu'il y a de plus puéril dans l'histoire littéraire de l'antiquité. Savoir pour savoir, et briller par ce qu'on sait, et consacrer sa vie à cela, sans autre espérance : M. Le Clerc, par exemple ; il me préoccupe, cet homme ; où est son mobile ? M. Villemain, je le comprends. L'érudition pourtant, l'érudition. Ah ! M. Villemain avait touché le point. Non que tout cela n'ait sa valeur comme érudition.

Nous nous moquons de la subtilité des grammairiens d'autrefois, qui ne s'occupaient que

d'anciens auteurs, et cela imphilosophiquement : *a fortiori*, combien ridicules ceux qui ne s'occupent que des sophistes.

Grammairiens, sophistes devenus à leur tour thème de dissertation, eux qui avaient pour propre de poser ces thèmes sur les autres. Développer ceci en gradation : le présent efface le ridicule de cela. Si c'était d'autrefois, on en rirait comme on rit des sophistes. Et pourtant cela a du prix.

32.

Il y a une certaine contradiction entre la manière dont les trouvères du cycle carlovingien représentent les rapports de Charlemagne et de ses vassaux, et celle dont les représentent les chroniqueurs. Voyez les passages de ceux-ci que rapporte M. Guizot (*Civilis. en France*). Ils semblent supposer dans les vassaux un silence profond sous Charles, un respect qui eût étouffé l'idée seule de révolte. Les trouvères, au contraire, nous représentent sans cesse une aristocratie fière, contre laquelle Charles est en lutte perpétuelle, auxquels il peut à peine tenir tête, poussant la liberté jusqu'à l'insolence, et triomphant souvent de l'empereur, comme dans Ogier.

C'est probablement un tour que les trouvères

donnèrent aux faits pour plaire aux seigneurs féodaux, dont ils recevaient les faveurs ; outre que cela représentait la royauté d'alors. Ils durent mettre du temps de Charlemagne ce qu'ils voyaient sans cesse de leur temps. Aussi de tous les poèmes relatifs à Charlemagne n'y a-t-il que *Roland* et *Emery de Narbonne* qui n'aient pas pour objet des révoltes de vassaux. *Gérard de Vienne, les Quatre fils d'Aymon, Ogier*, sont tous bâtis sur ce thème. Et encore dans les deux premiers, le roi n'est pas offensé, mais il est effacé. (Cf. Gerusez, leçon finale, récapitulation sur les chansons de gestes.)

33.

Que le mot de *grand homme* renferme une variété infinie, et c'est justice. Le but étant l'avancement des choses, les rôles ont dû être partagés, et les grandeurs diverses. Par exemple, les fondateurs de sociétés, Minos, Zalmoxis, Moïse, etc., quels types à part ! Et faut-il donc, pour être grand, ressembler à nous? Et ceux-là étaient-ils moins grands? Je les trouve plus grands. Bizarre communauté de but qui placera le type Orphée à côté de Laplace ou de Kant.

34.

Saint Gall, dans son discours au peuple de Constance pour refuser l'épiscopat, fait absolument comme Étienne dans son discours aux Juifs : il leur reprend chronologiquement toute l'histoire de la religion. J'ai fait observer ailleurs, à propos de plusieurs autres discours des Actes des apôtres, que c'était là une sorte de discours typique, une sorte de lieu commun chrétien, comme ceux des Grecs. Il paraît que cette habitude se prolongea beaucoup. Cela était en effet naturel, à une époque de peu d'érudition, d'encyclopédiser ainsi ce qu'on savait, et de le coller comme une décoration, ou un *sceau de science* (rappelez-vous les sceaux pendants du moyen âge) à ce qu'on voulait dire, quoique cela n'y eût aucun rapport.

35.

Nous plaçons toujours le bonheur où nous ne sommes pas, parce que nous ne l'avons pas où nous sommes. C'est une perpétuelle piperie que nous entretenons avec nous-mêmes. Paris, Bretagne, Bretagne, Paris. Car on oublie le passé

et on sent le présent. (Cf. le même fait dans les portraits de Léonard et Bernardin de Saint-Pierre dans M. Sainte-Beuve.) En Europe, leur bonheur là-bas; là-bas, leur bonheur en Europe.

36.

C'est une fausse manière d'envisager l'histoire que de la croire composée d'états stables et de transitions. En suivant cette façon de voir on est amené à tout appeler transition. Par exemple, la Fronde, transition à Louis XIV, et Louis XIV, est-ce stable? Non, certes : il n'y a pas dans l'histoire d'état
Note. stable: la courbe n'est pas ainsi

mais bien ainsi

C'est une marche continue, tout faisant transition. Mais pourtant l'humanité demeure longtemps sur certaines idées, comme pour les couver. Oui, mais c'est un oiseau de paradis, qui couve en volant.

C'est, dit-il, transition à la royauté absolue; mais royauté absolue est-elle donc stable? Il est sot de délimiter ainsi des buts partiels à l'humanité. Elle a un but général, mais elle ne s'arrête à aucun but partiel.

37.

Celui qui veut aller de Panama à Carthagène par mer est plus près de Carthagène au cap Horn qu'à Panama, et pourtant il n'a fait qu'y tourner le dos à pleines voiles. De même pour l'humanité. Reculer est pour elle avancer.

38.

On étend trop facilement aux développements [des] nations modernes les inductions tirées des nations anciennes (grecque et romaine). Sans doute, il y a des lois générales du développement de tous les peuples. Mais deux exemples ne suffisent pas pour éliminer ce qu'il y a de particulier dans leur développement, et n'en conclure que le fonds commun. L'Allemagne, par exemple, échappe à la plupart de ces lois. La France aussi.

39.

Le sauvage n'a pas l'idée de la stabilité des lois de la nature. Cf. le récit des sauvages sur La Pérouse dans l'expédition de Dillon. Ils leur sup-

posent sans plus de difficulté un nez de deux ou trois palmes, c'était le bout de leur chapeau, etc. Les Barbares de même; voyez leurs poèmes, celui de Beowulf, des Saxons, par exemple; tout est surnaturel, incroyable : ils ne vivent pas dans le naturel : ils n'en ont pas l'idée. (Cf. leçon de M. Ozanam sur ce sujet : deuxième sur les Saxons, c'est frappant.) Les nations orientales en sont là aussi, mais c'est le religieux qui les élève au surnaturel, et chez les peuples du Nord, c'est l'imagination, le tour d'esprit; car tout cela ne se rapporte pas à Dieu, mais à des êtres fantastiques, devant lesquels Dieu s'efface. On ne pense que fées, serpents, dragons, etc. De grand Dieu, d'Allah ou de Jéhova, il n'y en a pas.

40.

Quand on voit la nature soigner l'accroissement de l'être vivant, puis l'abandonner à sa période décroissante, on dirait que son but est le centre plein de sa vie. Mais ce n'est là qu'un point. Le but est donc toute la vie, et il faut la prendre toute tout de bon.

41.

Il y a, à mon sens, trois grandes époques dans l'histoire de la critique littéraire. Dans la première époque, elle n'est qu'un répertoire de lieux communs (Rhét. de Corax, Protagoras, Gorgias ; Cf. Thèse de M. Benoît). Gorgias a pourtant déjà un traité sur l'opportunité, καιρός; 2° Aristote introduit par sa Poétique et sa Rhétorique la théorie philosophique de l'art : mais elle est encore chez lui dans des formes barbares, peu esthétiques, quelquefois mesquines; 3° L'Allemagne fonde proprement l'esthétique.

42.

La quantité a évidemment pour élément l'infiniment petit, l'élément infinitésimal. Cela est capital. Comment alors distinguer le *plus* du *moins?* c'est un mystère. — En ce sens, je trouve l'appellation de quantités continues et discontinues peu juste : car le nombre a aussi bien pour expression l'élément infinitésimal que l'étendue. Par exemple, de six à sept je marche par l'infini des fractions intermédiaires, entre lesquelles il n'y a

pas plus de distance discontinue qu'entre les points infiniment petits d'une ligne. Étendue et quantité sont absolument parallèles.

43.

Platon et Aristote admettaient-ils la spiritualité de l'âme, la création, etc. ? Questions mal posées. Car le problème ne se présentait pas à eux sous cette face. Laissez-les dans leurs moules, et ne les déformez pas en les passant aux nôtres. Il y a là une réforme à faire à l'histoire de la philosophie. Voici ce qu'on fait : on a là les moules, les casiers modernes, certains nombres de questions posées pour nous ; puis on coule les anciens dans ces [moules], et on voit ce qu'ils donnent. C'est mal, car cela altère leur couleur. Et puis cela ne met en jour souvent que leur accessoire. Car souvent notre capital était leur accessoire. Alors on juge mal ; car on n'a pas la proportion où tout cela était chez eux. Laissez-leur leur moule ; ce qu'ils n'ont pas dit, ne cherchez pas ce qu'ils en ont pensé. Par exemple, la spiritualité, la création, si grands problèmes pour nous, ne se posaient pas pour eux, au moins sous cette forme ; aussi il faut

15

pêcher çà et là les bouts de phrases qu'ils en ont dits. Jugez comme cela les présente mal, quand même on citerait et comprendrait bien. Les variations de la philosophie ont été bien moins dans les solutions que dans le posé des problèmes.

Ces cahiers sont mes vomitoires. J'y vomis ma pensée. C'est pénible! Par brouées; aussi je viens et reviens par saccades, croyant n'avoir jamais bien récuré le fond. Je cherche à retourner le sac, pour voir s'il ne reste rien, et cela est très pénible. Plût à Dieu qu'on pût voir la pensée de chacun! qu'alors on s'entendrait bien! plus de disputes!

44.

Mon Dieu! comme je prends la vie sérieusement, vivement, naïvement, à plein! C'est merveilleux. Aussi je suis heureux. Ma pauvre mère seule me fend le cœur. Ah! maman! maman! Ce qu'il y a de curieux, c'est mon affreuse position; souliers percés, sous comptés, et mon affreuse vie extérieure en cette maison[1] avec des bambins et un ogre.

1. Chez M. Crouzet.

45.

On n'est jamais sûr de ce qui aura valeur un jour. Avant nos goûts de livres, d'antiquité, au moyen âge, on ne le comprenait pas. Là-bas on ne le comprend pas. Le comprendra-t-on ? Peut-être ce que nous méprisons aura valeur. Le siècle de Louis XIV ne pouvait comprendre que les vieilles cathédrales redevinssent intéressantes. Les barbares en brûlant les livres ne savaient pas qu'on regretterait.

Je viens d'éprouver une impatience indiciblement pénible. Je ne connais rien qui fasse plus souffrir.

46.

Pouqueville rapporte (à propos de Marc Botzaris) que les Grecs sont encore aujourd'hui comme autrefois dans l'usage de peigner leur chevelure avant le combat. Rapportez aux conjectures de M. Le Hir sur בפרוע פרעות[1].

47.

Aussi bien, mon ami, prends garde que l'éru-

1. Traduction courante de ce verset : « Bénissez l'Éternel de ce que les chefs *ont pris le commandement* en Israël. » Juges, V, 2.

dition ne te dissipe. Car enfin, c'est se promener, Note. c'est courir le monde, c'est se distraire; on en revient comme d'une promenade, et si dans tes idées, le commerce du monde est peu pour le philosophe, l'érudition n'est-elle pas un commerce du vieux monde? Du reste, je ne dis pas absolument que le salon n'apprend rien pour la philosophie. On lui attribue deux choses, dont une seule à mon sens a valeur : 1° polir le caractère et le style; 2° apprendre l'homme et le monde. Ceci est précieux. Le premier est pâle et fade. Ne me parlez pas de ces hommes lettrés de salon, à la phrase mate et régulière, comme les a faits le siècle de Louis XIV. Kant, Herder, Gœthe, étaient-ils des hommes de salon?

Cf. Sainte-Beuve, Bayle, Portr. Litt., I, p. 360.

48.

Il est maintenant évident pour moi que la vraie explication de יְהוָה צְבָאוֹת est dans le *rab halamina* des Arabes : *halamina* en effet est ici pris pour désigner les ordres des créatures, les anges, l'homme et les génies, etc. Voir n° 96. (Cf. not. Caussin, *ad Cor.*, III, v. 90.) צבאות est pris évidemment dans le même sens : l'armée des êtres

existants. Or l'expression susdite est perpétuelle chez les musulmans comme l'autre chez les Hébreux. C'est donc un même [sens]. Audran avait déjà donné cette explication. (*Gramm. ar.* en tabl., fin du 5e tableau.)

49.

L'état religieux du monde sous le polythéisme gréco-romain nous représente réellement l'état de religion naturelle, au moins dans les têtes un peu réfléchies. D'abord, dès le commencement de la philosophie, tous les philosophes n'envisagent le polythéisme et ses fables que comme des mythes. De plus, vers l'époque d'Auguste, tous s'en étaient à peu près détachés, et ces cultes, qui sous Tibère et les empereurs postérieurs firent fortune à Rome, étaient précisément des cultes étrangers, plus mystiques, plus profonds, plus dogmatiques que ces imaginations poétiques et évidemment fictives. Aussi quand Julien voulut dogmatiser ces fables, il les orientalisa. — Remarquez en outre un trait tout à fait unique de ce polythéisme; c'est qu'elles ne se donnent aucun caractère de révélation; *c'est peut-être la seule religion qui n'ait pas son livre sacré.* Et quand ils

voulurent en avoir, ou plutôt quand ils suivirent le penchant de l'esprit humain qui lui rend nécessaire un fétiche qu'il adore, les grammairiens se donnèrent Homère et les anciens poètes. Donc la majeure partie du genre humain a vécu des siècles sans *religion positive*.

50.

Visite à M. Damiron.

Un homme grave et bon, réfléchi et peu attentif à l'extérieur. — Réserve extrême sur le point délicat de l'orthodoxie, sur lequel roulait ma lettre. Il élude toujours de toucher aucun des points que j'y traitais, en la couvrant d'éloges généraux. Il m'engage à concourir pour le prix de l'Institut. — Nous nous contactons peu, mais nous nous comprenons fort bien ; car nous sommes tous deux pénétrables au contact lent. Bonté franche et sans apparat. Couleur haute et ferme, capitalité de la question de la foi. Je suis très content et j'en sors moralisé. Parole remarquable et très fine sur la manière de faire la philosophie par l'histoire de la philosophie.
Note. « L'histoire de la philosophie est un *texte*, non

un *prétexte.* » Ceci peint très bien une idée délicate : prendre occasion de là.

L'idée dominante sur l'histoire de la philosophie aurait peu de valeur si n'était qu'érudition.

Visite à M. Garnier.

Diverses discussions psychologiques. — Il m'explique comment l'imagination poétique et oratoire se fondent dans l'imagination coloriste. Je lui objecte M. Cousin. C'est un poète, dit-il. Il fuit l'analyse exacte, et croit que c'est dégrader la philosophie. — Conception de la figure géométrique : je lui expose mes idées par généralisation éliminative (V. *alibi, not. ad* Cousin, Cours de 1818.) Il objecte la conception de la ligne droite, qu'on ne peut reconnaître droite, à moins d'un concept spécial. Instinct des sauvages, des enfants, qui en traçant droit, ne copient rien.

Mes objections sur le devoir, le droit, la sanction, etc. — Cf. notes de sa leçon sur l'Idéal moral, où il trace la démarcation du devoir et du surérogatoire par la sanction extérieure, et pense que la répression extérieure peut s'appliquer à la tempérance, etc. Il répond à mes objections, en

élargissant le sens de son mot de *répression extérieure*. Il l'applique non seulement à la répression légale, mais à la répression paternelle et à la répression divine. Cela est mal que la société, le père ou Dieu au moins peut punir, ou en d'autres termes: cela est mal qui est punissable. Mais comment ensuite ajoute-t-il : ce qui est punissable, c'est le mal, ce qui est méritoire, c'est le dévouement? — Voici donc sa théorie : le mal est ce qui est punissable. — Qu'est-ce qui est punissable, c'est le mal. C'est aller de B en A et de A en B. — M. Havet arrive, tandis que nous discutions la question des figures géométriques. — M. Havet se trouve fort embarrassé, et cherche aussi à mêler son mot, et à improviser toute une théorie avec une bonhomie novice toute curieuse; mais en se posant modestement comme non compétent, et traitant la chose de son haut sans y tenir, en se plaignant finement d'être dans la maïeutique. Il y aurait eu là une sorte de mépris de notre question, si M. Garnier n'eût relevé sa valeur, en y témoignant de l'intérêt, et regrettant qu'il n'y ait pas de ces discussions établies sur des sujets philosophiques. Il nous fait part à ce propos d'un projet qu'il avait eu de réunir les professeurs de philosophie de Paris et établir unité d'ensei-

gnement. Mais ce sont des gens qui font de la philosophie pour leur compte.

La conversation s'engage ensuite en histoire. M. Garnier ne conçoit pas comment une nation tombe en décadence, et s'imagine que si venait invasion de Cosaques, Paris resterait toujours l'Athènes... Choses insignifiantes... On aborde le christianisme, car il en faut venir là. Il y a décadence pour ces messieurs de Cicéron à saint Augustin, mais progrès dans la morale de Platon à Cicéron, parce que ce n'est qu'à celui-ci qu'on voit des traités complets. Oh ! l'homme aux traités complets! On sent le psychologue à traités classiques. M. Havet surtout est scandalisé de sa crédulité superstitieuse pour les devins[1]. M. Garnier trouve dans la société romaine, même sous l'empire, un progrès scientifique. Il veut à force le progrès continu, sans songer au progrès en spirale, idée pourtant si simple. Il cherche à établir la tradition, mais ne peut; car il convient que ce n'est pas par les Alexandrins. Lui tient pour le progrès, idées qu'il a prises dans Condorcet, Turgot, Saint-Simon, etc.. Que les chrétiens de cette époque sont inférieurs, que la *superstition nouvelle* s'insinuera par ignorance, qu'il y aurait

1. La crédulité de saint Augustin.

à établir dans le christianisme une chaîne de traditions philosophiques, bien supérieure aux conciles. *Ceux-ci adoptent toujours le dogme le plus superstitieux*. Malheureusement, en en venant aux faits, il ne trouve que saint Justin et est obligé de sauter à Boèce et Cassiodore. Néanmoins il pense qu'on trouverait ! M. Havet est bien plus sage. Il aime les Pères et saint Augustin, sauf sa superstition ; pour M. Garnier, c'est un exalté, rempli de contradictions, sur la grâce, etc. — Je ne suis pas dupe, dit-il, de la foi de Bossuet. Il croyait que c'était utile, et puis il y était engagé par l'extérieur. Mais nulle foi aux superstitions chrétiennes. Saint Chrysostôme de même. — O Dieu ! quelle sottise ! Je ne crois plus, mais bonté du ciel ! s'il faut, pour être incrédule au christianisme, dire des sottises comme celles-là, ah ! je n'en suis plus. Il est clair qu'il a voulu faire la bravade d'incrédulité devant moi, montrant qu'il était bien ferré sur ce point. — Par exemple, si j'étais évêque [dit M. G.], je ne saurais pas gré à ceux qui croient pour la morale. Car cette morale était faite avant le christianisme, elle ne lui appartient pas. Son propre, c'est le surnaturel, la grâce, etc.

Ah ! mon Dieu ! qui me donnera de pouvoir

faire un livre du christianisme, qui dira définitivement comment il est temps de le prendre! Je le louerai, l'exalterai, le baiserai, mais l'humaniserai. L'homme ou Dieu, c'est tout un, même sans panthéisme. Je réagirai contre tous ces hommes quand il en sera temps. J'aime bien mieux Ozanam, quoique je ne sois pas orthodoxe. Lui au moins sent le poétique. Cette âme au contraire est prosaïque, toute moderne, aimant la civilisation, ne voyant rien de plus beau. Il n'y a pas d'élévation; joignez une superficialité extrême d'érudition et une fanfaronnade qui n'est pas le vrai. — M. Havet m'a plu davantage, encore je n'ai pas vu une possession intellectuelle notable; il vit encore, je crois, dans le monde. Cette vie laïque (car j'en suis encore à cette distinction) m'est apparue froide et pâle.

On parle aussi de M. Jouffroy. Renseignements que M. Garnier a dû prendre auprès de sa veuve pour sa biographie, dont il est chargé pour le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* de M. Franck. — Peu de renseignements qu'il a recueillis. A l'âge de cinq ou six ans, M. Jouffroy lisait l'histoire ancienne de Rollin avec si grand intérêt que, quand le jour tombait, et qu'il n'y avait pas encore de lumière, il s'appro-

chait et lisait à la flamme du feu. Puis il sortait et, avec des tas de pierres, faisait les armées des Romains et des Carthaginois. Cela présageait son esprit d'observation. Articles de géographie de M. Jouffroy, dans le *Globe*. Le Chili; le dépeint à merveille, comme s'il y avait été. Une langue de terre entre montagnes et mer, fleuves descendant des montagnes, vallées, villes agglomérées sur leurs bords. Le reste, sables et déserts. — Aussi une description de l'Algérie, avant qu'elle fût occupée par les Français. Trouvée très exacte. Morceau lu à l'Académie des Sciences morales et politiques sur la lutte de l'indépendance de la Grèce, si exact, que des Grecs présents vinrent lui demander s'il n'avait pas été en Grèce, et ne pouvaient croire que non. Environs de Tripolizza, armées turques, etc., d'après les récits. — M. Dubois va publier une sorte de biographie de M. Jouffroy, en y insérant ces divers morceaux.

Il est aussi question du docteur de l'autre [jour], de l'originalité de M. Ozanam, qui a osé seul tenir tête contre tous, de M. Cousin venant patauger dans la thèse sans l'avoir lue.

Longue dissertation sur l'Exposition[1]. Idées

1. Salon de 1846.

assez fines sur l'art. Marguerite dans l'église. L'épaule cédant sous le doigt de Méphisto. Telle tête éclairée par derrière, alors transparence des chairs, comparée à une vessie où il y a une chandelle. Il faut alors des teintes très fermes.

J'ai découvert dans tout cela une putridité indéfinissable. Outre une sorte de corporation à liens secrets, enchaînant l'individu. *Moriamur in simplicitate nostra.* — Monsieur se destine-t-il aux fonctions de l'Université?... — J'en suis sorti peu moralisé, il m'a fallu me remonter, et me fortifier, bien loin que ce fût un levier extérieur. Pourtant l'amour-propre dans ces deux visites a eu sa bien large part, et en fait d'encouragements, je n'ai rien à désirer. — Demain, j'irai voir M. Souvestre, et après-demain M. Dupanloup. Et puis il n'y a dans ces hommes nul goût de morale, nulle ardeur de se perfectionner sur ce point, par exemple comme Herder et Gœthe, Hamann, etc. Et puis pas de développement d'un même homme. On voyait ce pauvre M. Havet, qui ne songeait qu'à bien faire toute sa vie son cours de littérature latine, sans songer à encyclopédiser ses idées, ni à se philosophiser sur divers systèmes comme nos Allemands du grand siècle, si féconds, si multiples, si ardents dans la voie de l'esprit.

51.

Ah! mon Dieu! où donc trouverai-je un homme qui me plaise! Ces hommes à la superficie m'attirent, puis me répulsent. C'est comme dans l'électricité quand la balle de sureau s'est saturée. Mes bons Allemands même me font cet effet. Eh bien, je serai seul, mais je serai ce que je suis. On sera étonné quand on me verra paraître armé de toutes pièces. Car jusque-là on ne me verra que par un côté. *Faxit Deus!*

52.

Le but de la science n'est pas de fournir des données à l'homme d'action. C'est une de ses *utilités*, mais non son but. Son but est en elle-même. Ainsi les sciences morales et politiques n'ont pas pour but la morale et la politique pratiques, car alors elles seraient inférieures à la morale et à la politique pratiques. Or celles-ci sont un art, qui emprunte à la science, et la science n'est pas un appendice de l'art. — Il faut donc s'entendre quand on dit que les sciences ne sont vitales qu'en touchant à la morale et à la

politique. Oui, pourvu qu'on n'entende pas par là la pratique. — La morale du reste est loin pour moi d'être la pratique, elle entre dans le cercle idéal, c'est un des membres de la trinité, qui font l'homme beau et heureux.

C'est l'utile que j'abhorre. Blasphème que de soumettre la science à *rien d'utile!* — Il y a une révolution à faire dans le monde, en ressuscitant l'esprit des anciens âges, mépris de tout ce qui n'est pas du cercle supérieur. Mais il faut élargir ce cercle, et y faire entrer la science, le cœur, l'amour, la morale, le beau, etc. Il faut être stoïcien *large*. — Les vieux âges avaient raison de couper autour de l'homme, mais tort de couper des pousses bonnes et saintes. Le nôtre a tort de tout laisser pousser pêle-mêle, car le saint est alors chétif sous le luxe profane de la vie pratique. Il faut couper tout ce qui n'est pas saint, mais tout est saint, excepté l'utile. — Que je déteste ces philosophes terre à terre, qui donnent une valeur à la vie, à l'actif, au commerce du monde, ce XVIIIe siècle par exemple, et ses rejetons! Ah! je préférerais mes moines et mes ascètes, s'ils réalisaient bien leur type.

53.

Je ne sais pourquoi je souffre quand j'entends prononcer des paroles dures contre le christianisme, par exemple le traiter de superstition. J'aime à trouver un homme distingué qui en fasse profession. Et pourtant je ne puis m'empêcher de le traiter alors de superficiel, qui n'a pas analysé. — Ce que j'aime le mieux, c'est de l'entendre louer, exalter en général, mais sans venir au fin de mot, d'y croire tout de bon. C'est que c'est mon vieil ami, voyez-vous.

54.

Visite à M. Souvestre.

On sent ici l'homme politique et pratique, antiscientifique; il en vient toujours à l'observation fine et sociale. Idées critiques fort superficielles. Il se persuade trop (erreur qui domine son ouvrage *Le Monde tel qu'il sera*) que la critique n'a pas de valeur s'appliquant à l'antiquité. Critique, fondée en un sens, de la direction des études classiques. Il est bon et simple; mais le contact s'établit diffi-

cilement entre nous sur l'intime; aussi bien je ne suis pas content de moi-même; je ne me suis pas montré. Et pourtant il y a bien en cet homme quelque chose qui me plaît et m'attire, m'élève même au milieu de la sphère assez simple où nous nous tenons. Lors même que je veux élever le niveau du sujet, il l'abaisse. Je n'aime pas cela; car il est pénible à l'inférieur de hausser ainsi le cran. J'aime bien mieux d'autres, M. Dupanloup, par exemple, qui haussent toujours ce que vous leur dites, et le saisissant, partent de là pour plus haut. — Quelques observations très fines relativement à l'intérêt que les diverses nations ont attaché à la vie humaine, à propos de la statistique des bâtiments perdus par an : France, un sur cinquante; Angleterre, un sur vingt; Amérique, un sur quatorze, à cause de la navigation en bateaux à vapeur sur fleuves. La vie mise à bon marché. On dit : Il y a eu tel accident; nul n'a été tué : le chauffeur seul a été mis en pièces : c'est une partie de la machine, et puis cela ne gêne pas les voyageurs et n'empêche pas que l'on s'embarque demain.

55.

L'adoption d'un livre comme sacré est un fait excessivement curieux à étudier dans son progrès. — Il s'entoure de nuages, etc., enfin (ceci est fort remarquable), on en vient à regarder les lettres comme sacrées. D'abord, c'est l'esprit général qu'on fait venir de Dieu, comme toute composition littéraire chez les Orientaux (Cf. le Coran : ceux à qui Dieu a donné de savoir écrire; tout don d'esprit vient de Dieu); ici l'inspiration est naturelle et ne renferme aucun sens faux; c'est poésie. Puis chaque pensée devient inspirée, puis chaque mot, puis chaque lettre et chaque incident orthographique et calligraphique devient sacré et mystérieux, on en fait une sorte de jeu de loto, de thème mathématique, comme dans la théorie des permutations. (Cf. le *Notarikon* et la *Gematria.*) Ce fait se dessine avec une merveilleuse fermeté dans la critique talmudique et cabbalistique, même chrétienne et aussi, je pense, dans la musulmane. *Refer ad alia hujusmodi in meo themati.*

56.

Il faut bien s'entendre quand on parle de siècles de goût : le goût (en ces siècles) ne domine jamais que dans une certaine sphère ; au-dessous, s'agite un très mauvais goût. En Grèce, par exemple, du temps des Sophocle, des Périclès, il y avait les sophistes et les rhéteurs, un Gorgias, le mauvais goût personnifié, qui charmaient pourtant le goût public. Il faut dire qu'en Grèce, le goût ne fut jamais absolument pur à aucune époque ; les plus grands auteurs ont des fautes de goût, et le mauvais goût leur co-existait et leur était co-admiré. Au siècle d'Auguste de même. (Cf. les dernières pages de la brochure de M. Patin sur Horace.) Ceci est bien plus frappant que sous Louis XIV. Ici, il y a mauvais goût, mais il se tient dans sa sphère ; non pourtant, car le public l'admirait avec Bossuet, etc. On admirait Gorgias et Sophocle, donc le goût n'était pas pur. Ceci prouve aussi combien est inexacte la conception qui délimite ainsi l'histoire de tout développement littéraire. Mauvais goût d'essai, l'époque de goût, mauvais goût de décadence. En Grèce, le *mauvais goût* de décadence a précédé et accom-

pagné le bon goût. (Cf. la thèse de M. Benoît, ch. III, IV, etc., cette phrase si caractéristique : *on se croirait en pleine décadence*, ce qu'il dit surtout de Gorgias, etc., au style dithyrambique et guindé, pire que les Arabes.) Aussi bien ces Grecs eurent toujours un certain ton qui les rapprocha du goût oriental et même du goût arabe. Ce n'est que chez les Romains que l'atticisme pour le goût a été parfait. Aussi c'est tout émoussé et artificiel. Aussi cette littérature latine n'est-elle pour moi qu'un prolongement de la littérature grecque, en une langue voisine, un de ses dialectes.

57.

Anecdotes grammaticales des grammairiens arabes, trait caractéristique. Rapprocher aussi l'anecdote du vizir auquel on demanda la lettre sans *r*, etc., encore jeu de synonymes. Remarquez spécialement les anecdotes à synonymes, où on fait entrer tous les synonymes d'un mot. Voyez-en la plus curieuse, par exemple en Hariri, *Comment.*, p. 551. Remarquez le rapport frappant de toutes ces habitudes avec celles des sophistes de la Grèce : jeu de synonymes, Thucydide, Platon, Prodicus surtout. (Cf. thèse de M. Benoît, p. 77.)

58.

Excellent suivant moi.

Il n'est pas étonnant que l'amour de la patrie soit cher à tous, même aux plus petits, aux plus humbles, aux enfants du peuple, aux manœuvres. Voici en quoi ; cela tient à l'amour de la gloire. Il faut de la gloire à chacun ; nul ne peut vivre sans cela ; te rappelles-tu ce gardeur de porcs de Tréguier, qui était le plus glorieux, comme on dit, de tous ceux de sa classe? C'est aussi nécessaire que le pain. Or, pour l'humble, la source de gloire est comme tarie; que fera-t-il, que dira-t-il? Eh bien! il y a là une réserve commune de gloire, un dépôt commun où vont puiser ceux qui n'en ont pas, c'est le surabondant des grands hommes qui est placé là sous l'étiquette France, et mis à la disposition de tous. Eh bien! le peuple va là chercher sa gloire. Et, en effet, ne sont-ce pas les hommes du peuple qui se pavanent le plus des gloires nationales? toujours Napoléon à la bouche, car sa gloire est en partie la leur. Aussi, voyez comme ils se le fraternisent. Je voyais l'autre jour une enseigne de

cabaret, où il était représenté donnant une poignée de main à un crocheteur, avec un air de camaraderie fort comique. Après une victoire nationale encore, où éclate le plus de joie et de vanité? chez le peuple; c'est que lui y gagne plus que les autres. L'académicien a sa gloriole ailleurs; il y sera peu sensible. Et j'avoue pour ma part que j'y suis fort indifférent. Je vendrais la France pour trouver une vérité qui fît marcher la philosophie. Que de fois j'ai fait fi de ces hommes qui sont assez fous pour chercher leur gloire hors d'eux! Et pourtant, de force j'y ai été ramené quelquefois. Que les Cosaques viennent, pourvu qu'ils me laissent les bibliothèques, des Note. penseurs pour commercer, une académie pour m'entendre (voir n° 65) et liberté de penser et de dire! Je m'anoblirai intérieurement; que m'importe que la vanité s'attache au *nom* de France ou de Cosaques! J'entends ceci grandement et intellectuellement, et non vaniteusement et pédamment. Philosophie vitale, science du contemplateur qui n'embrasse rien pour critiquer tout, et cela pourtant avec feu et enthousiasme. Le spectacle du monde comme aux jeux olympiques. Scruter les choses et non vanité.

C'est en cette manière d'envisager l'amour de

la patrie dans l'homme du peuple, que réside le secret de l'influence morale de cet amour. En effet, la gloire est nécessaire à l'élévation morale de l'homme. Les hommes qui ne peuvent se glorifier de rien, les classes séquestrées, avilies, sont toujours méprisables et démoralisées. Grâce donc à ce qui permet au peuple de s'exalter en lui-même! Et, en effet, en ces moments-là, il est meilleur et plus haut; il ne voudrait pas faire une action honteuse. — *L'homme veut à toute force être ce que l'on croit qu'il est.* Que de fois j'ai éprouvé cela! Telle opinion que je savais que tel autre avait de moi, était un feu qui me brûlait pour êtr ce qu'il pensait. Et aussi, combien de fois ai-je combattu contre la pensée de telle fausse appréciation qu'on faisait de moi! Un poids terrible me portait à être ce que je croyais que l'on pensait de moi, quand même je croyais que ce n'était pas moi. — Cela est frappant dans les enfants : faites entendre à un enfant que vous avez telle opinion de lui, que vous le regardez comme espiègle, méchant, sournois, studieux, aimable, il se brisera le cou pour le devenir. C'était frappant à Saint-Nicolas. Cela tient à ce que les enfants se regardent comme trop heureux d'être considérés par des personnes raisonnables,

comme réalisant un type. Rien de plus cher à l'homme; n'importe quel type, pourvu qu'il en ait un. Rien de plus affreux pour celui qui la mène que vie qui n'est pas caractérisée. — Le peuple ainsi. Dites-lui : le Français a telle réputation, il est brave, etc., il se tuera volontiers pour être tel. Cela se voit sur une grande échelle dans les batailles. Le soldat se fait gaiement hacher pour deux ou trois mots de son général, qui le pipe en l'identifiant avec je ne sais quelle chimère; pauvres gens! Respectons pourtant, car cela est de l'humanité. Mais le philosophe est là-haut, regardant, critiquant et s'enthousiasmant; mais prenant garde de s'y laisser prendre les doigts. — M. Michelet a parfaitement et très finement senti ce fait dans son livre *Du peuple* (p. 266). Mais lui l'apprécie en homme du peuple. — « Ne dites pas, je vous prie, que ce ne soit rien du tout que d'être né dans le pays qu'entourent les Pyrénées, les Alpes, le Rhin, l'Océan. Prenez le plus pauvre des hommes, mal vêtu et affamé, celui que vous croyez uniquement occupé des besoins matériels. Il vous dira que c'est un patrimoine que de participer à cette gloire immense, à cette légende unique qui fait l'entretien du globe. » (Ce dernier trait n'est plus philosophique,

car il sort de la loi générale qui est vraie pour toutes les nations et ne s'applique [pas] qu'à la France. Ce qui suit ne vaut non plus que comme exemple.) — « Il sait bien que s'il allait au dernier désert du globe, sous l'équateur, sous les pôles, il trouverait là Napoléon, nos armées, notre grande histoire, pour le couvrir et le protéger... » — C'est étonnant comme la longue paix et le régime heureux et tranquille où j'aurai fait mon éducation intellectuelle auront influé sur ma tournure d'esprit; paix à tout prix, mesquinité de la politique, etc.

59.

Le peuple, les écoliers, les enfants ont une habileté extrême pour forger des mots très pittoresques, sans radical préalable. Les savants, au contraire, s'astreignent à ne faire autre chose que combiner les racines, soit de leur langue, soit d'une autre; par exemple, je les défie de faire des mots comme ceux qui composent les dictionnaires de l'argot des collèges, cafard, etc.

60.

La littérature de nos jours a une tendance à

cesser d'être un *art*. Tels et tels, M. Souvestre, par exemple, ne comprendraient pas l'application de ce mot à de telles compositions. M. Michelet également dans son *Peuple*. Souvent, au pratique, un livre est une action sociale. L'art est relégué en peinture, sculpture, musique. J'aime pourtant ce mot, et il faut le conserver à la poésie. Littérature est plus pâle.

61.

On me dira : Quoi ! tu t'occupes du passé, tu donnes valeur à l'érudition s'appliquant à des objets non littéraires, aux guerres, aux usages des peuples, etc., et tu ne donnes pas de valeur à ces objets ? — Ce n'est pas à l'érudition seule en elle-même que j'attache valeur, mais ce à quoi elle me conduit, ce dont elle est la condition. Sans telle longue dissertation sur tel sujet en apparence puéril, je ne marcherais pas aussi droit que possible.

62.

Si l'on peut me trouver une ombre de ressemblance entre les compositions des rhéteurs, sophistes et grammairiens anciens et celles de

seconde et de rhétorique dans nos collèges, froides compositions qui ne disent rien de l'âme, je veux bien [lacune]. Éloge du café, etc. (Cf. la thèse de M. Benoît, ch. III et IV.)

63.

La légende religieuse patriotique est la racine naturelle de tout peuple. De là ce soin à consacrer tous les lieux qui furent son berceau par des récits traditionnels. Ainsi à Rome le Capitole, la Roche Tarpéienne, les pères mythiques du peuple ; en France, Saint-Denis, Saint-Rémi à Reims, etc. Note. Ce sont là les *racines* d'un peuple, et plus elles sont fermes et profondes, plus le peuple tient ferme. Ah ! respectez-les. Ce travail spontané est d'une beauté indicible. J'aime à me perdre dans sa contemplation. Mystère de poésie et de religion.

Les saints, par exemple, sont les racines d'un peuple, ses pères, ses ancêtres, ses consécrateurs, les maintiens de sa nationalité. Or nationalité est chose au moins poétique. Peut-être un jour sera-t-elle effacée ; mais elle aura été bonne et belle, et sera toujours poétique. Mais nous avons rompu avec eux, et recommencé une nouvelle nation.

64.

Prodige que ces commentateurs catholiques de la Bible! Ils sont pour moi le type de l'ἀκρισία. Le Père Carrière, par exemple, qui s'en va introduire des ellipses scolastiques dans les vagues éructations orientales. Non, pour les scolastiques, il faut que les prophètes aient eu à l'esprit la distinction du matériel et du formel, de la promesse absolue et conditionnelle, etc.

65.

Ah! Dieu! je n'ai pas dit ce que je disais au numéro 58 dans l'esprit plat-érudit de M. Quatremère, par exemple, qui verrait volontiers le monde en feu, pourvu qu'il eût dix personnes à son cours de persan. Non, non, je pensais à l'idéal vital et beau.

66.

L'impression la plus durable et la plus ancienne qui me soit restée de mon premier abord à la philosophie, c'est l'insuffisance et la grossièreté du

posé de la plupart des problèmes, auxquels je trouvais une mine paysanne et scolastique, par exemple, union de l'âme et du corps, spiritualité de l'âme, existence de Dieu, etc., tous posés qui me semblaient grossiers et faux. Je sentais donc, et c'est là mon idée native, le besoin d'une autre forme philosophique. Je l'ai trouvée dans l'école écossaise; mais elle ne me suffit plus. Quant à la compléter, je trouve précisément que les nôtres ne la complètent qu'avec ces vieux posés qui me répugnent. De là un instinct secret, un amour sans connaissance qui me porte vers l'Allemagne pour voir si je trouverai là ma forme. En attendant, je la fais en moi, en laissant mon esprit [poser] ses problèmes sous leur forme naturelle.

67.

Le secret de la vie organisée, le passage du brut au vital est toujours ce qui m'a le plus préoccupé. Le problème de la science est là pour moi. Je ne puis croire que l'organisation ne soit qu'un arrangement physique et mécanique. La vie est là. C'est mon idée fixe; j'aime à m'y perdre.

68.

Cet enthousiasme d'illuminisme, qui s'est emparé de quelques écrivains pour la France (Michelet, Quinet, etc.), est un fait fort remarquable et ressemble beaucoup à celui des Juifs pour leur nation à l'époque du christianisme. Le salut est de nous. Cela présagerait-il quelque chose? Ce sont des fous; mais les fous font quelquefois des choses très bizarres et très fortes.

68 *bis.*

Habitude des peuples de donner des noms propres aux animaux. Quelquefois ce nom propre est devenu leur nom commun. Par exemple, *Renard* de *Renardus vulpes* du moyen âge (Voir Gerusez). Renardus était le nom propre. Cf. les sobriquets du chat, etc., dans *Macbeth.* — Isengrin, nom du loup dans le poème du *Renard* est probablement *Isegrinus*, sobriquet du loup en allemand. Cf. Lessing, fables, *Histoire du vieux loup*. Voir ailleurs une note sur ce sujet, fort intéressant et très typique. Isengrin, nom propre assez commun en Allemagne et même en France.

———

69.

Comparez au passage du psaume : *Et sicut potentatibus, usque ad septuaginta... amplius laboret dolor*, à cette allégorie d'un auteur arabe[1], citée par un auteur latin, où la vie est comparée à un pont de soixante-dix arches, et au delà d'arches à demi rompues jusqu'à cent. Des trappes semées dans le pont, d'abord beaucoup à l'entrée, puis beaucoup à la fin, moins au milieu, et à la fin quelques-uns allant en boitant çà et là sur les arches ruinées. Remarquez bien aussi en ces tours concrets et précisés, ces allégories matérielles, la différence du génie arabe et classique. Il est facile de sentir ici l'allégorie de l'Orient. Comparez la roue de la citerne et l'amandier dans l'Ecclésiaste[2].

70.

Quelques poésies modernes, par exemple celles de M. de Lamartine, me représentent fort bien

1. Ni l'auteur arabe, ni l'auteur latin, dont il est ici question, n'ont pu être identifiés. Cette allégorie, la vision de Mirza, se trouve dans Addison (*Spectator*, n° 159), plus tard dans les *Palmenblätter*, de Liebeskind, Herder et Krummacher.

2. Lorsque l'amandier ponsse ses fleurs, c'est-à-dire lorsque les cheveux blanchissent. Voir Ecclés., XII, 7, 8. Interprétation ordinaire de ce passage d'après les LXX, la vers. syriaque et la vulgate. Cf. Gesenius, *s. v.* נאץ.

la synthèse en poésie. Les poésies primitives sont le syncrétisme ; tout y est mêlé et en chaos. Puis vient l'analyse, qui sépare les genres, épique, lyrique, élégiaque, etc., puis enfin une synthèse qui les fond tous, et rend fausses toutes ces catégories. Ainsi les *Méditations* de M. Lamartine, son *Childe-Harold*, qu'est-ce ? Élégie, ode, etc., c'est tout cela, ou plutôt rien de tout cela et tout cela à la fois. C'est pourquoi il est très injuste de juger ces compositions sur le pied des anciennes catégories, comme font les classiques, et de dire : L'ode ne comporte pas cela, l'élégie ne comporte pas ceci, car ce ne sont ni des odes ni des élégies. Si vous voulez attaquer, attaquez l'idée même de la composition synthétique, mais vous n'auriez pas raison.

71.

Mon Dieu ! que j'aimerais cet Ozanam, s'il n'était pas si dur orthodoxe et s'il ne faisait pas cause commune avec toute la coterie de l'Université et s'il n'en prenait pas le ton. Je ne sors jamais de sa leçon, sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de la vie et de l'avenir. Ah !

que je suis heureux alors! Je me vois professeur de littératures orientales à la Faculté des lettres, assis à la table en hémicycle, et dissertant, critiquant, admirant. — Mon Dieu! qu'à cet âge on prend la vie allègrement et à plein : c'est vrai, sans retour, sans réflexion. Car on n'a pas encore été répercuté par les obstacles. Je vois cela dans ma lettre à Henriette[1]; je ne suis que feu, espérance, vie et avenir. La vie est là devant, qui excite l'appétit : c'est l'oiseau de proie qu'on amène en lui présentant la curée. Il y a quelque chose de creux qui appelle la satiété et cherche à engloutir, attirer. Je ne parle pas du matériel. Idéal, Dieu. Puis quand on est plein, je conçois qu'on détourne la tête.

V. nº 74.

72.

L'impression qu'on éprouve en lisant les grands ouvrages romantiques (M. Lamartine) est pénible : elle n'est pas pleine et finie, comme pour Racine par exemple. Vous sentez que toute la chose est épuisée, la pensée est cadrée dans son cercle : ici, au contraire, il y a un vide, un creux, car le

1. Lettre encore inédite.

cadre est infini. On ne pose pas à plein, on voudrait plus, on a faim, et avec les classiques on n'a pas faim. Tout est content. C'est qu'ils sont finis, et les romantiques sont infinis. Or, l'infini est plus. J'aime mieux le sentiment infini du romantisme que le sentiment borné et tranquille de l'autre. L'un est une hyperbole, l'autre un cercle.

73.

Le christianisme ayant été une forme de l'esprit humain, est nécessairement un monde, et fait à lui seul toute une science. De là notion de *science ecclésiastique*, et des esprits fort larges peuvent s'en contenter, quant à l'étendue, je ne parle pas de la critique intérieure. Du reste toutes religions en sont là. Islamisme aussi. Mais christianisme a tout : philosophie, archéologie, histoire, littérature, etc.

74.

Cette édacité de la jeunesse, quand elle a un objet haut et pur, est noble et bonne. C'est la spontanéité native qui se développe sans calcul. Je conçois qu'ensuite, quand on a goûté de tout,

on fasse le dégoûté, et qu'après avoir été obligé de tourner les obstacles, on ne puisse plus se figurer que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. — Rêves! mais combien de grandes choses les rêves ont-ils fait faire,
Note. sans parler des doux moments qu'ils ont fait couler! L'idéal entraîne, on ne l'atteint pas, mais on monte haut. Quand ils ne serviraient qu'à me faire oublier M. Crouzet et ses bambins, ce serait déjà beaucoup.

Le Saint-Graal. Les Croisades. Les croisés ne trouvèrent pas ce qu'ils cherchaient, mais ils trouvèrent mieux. Alchimie.

75.

La nation grecque, athénienne surtout, est la nation de la *parole*; elle en avait un sens exquis; c'était plaisir pour elle. Phénomène qu'un *peuple* qui a pour plaisir l'harmonie du beau-dire. Voyez des faits curieux, thèse de M. Benoît. Périodes harmonieuses suffisent; c'est du bonbon pour eux, et quand on leur en donne, on a toujours raison. Cela assurément a nui chez eux au vrai et au grand. Ils n'ont pas été aussi vigoureux penseurs. Platon lui-même est sophiste. Pour Socrate, il est en dehors de tout.

76.

Quand j'ai remarqué en moi quelque chose d'affecté, je réagis très vivement contre par un ton intérieur, calme, froid et vrai, tellement qu'alors le fort non affecté, mais qui pourrait en avoir l'air, suffit pour me donner la nausée.

77.

Il m'arrive souvent, à la vue d'un objet, de l'épurer, ou mieux d'en absolutiser le type. Nul objet ne représente parfaitement un type, mais quelques-uns de ses traits rappellent le type; alors on élimine de lui tout ce qui n'est pas du type, on y met ce qui est dans le type et qu'il n'a pas. — Quelquefois la ressemblance est si parfaite, qu'on croit retrouver sa création : la joie alors est grande.

78.

Il faut se garder de considérer les droits de l'humanité comme quelque chose de constant et d'invariable. Aristote disait : « S'il existe des

nations qui soient relativement à d'autres ce qu'est le corps vis-à-vis de l'âme, elles doivent servir ces dernières. comme le corps l'âme. » C'est très profond. Si donc ces nations viennent à se polir et à s'élever, ce droit se perd. — Ainsi aujourd'hui que l'humanité est mûre, il n'y a plus de droit d'esclavage. Autrefois il y en avait. Et qu'est-ce qui montre que l'humanité est mûre? c'est le fait même de l'abolition, car si le droit est la légitimation du fait, le droit n'est jamais la cause qui fait accomplir le fait. L'abolition de l'esclavage ne résulte pas d'une thèse faite sur ce sujet : elle est le résultat des tendances combinées du siècle qui trouve légitime tout ce à quoi il est porté. Maintenant si l'on veut postérieurement examiner la question spéculative du droit, le fait nous servira de base. Là est le mariage du droit et du fait. Le droit n'est pas cause efficiente, le fait le devance et s'il est l'œuvre d'un siècle, il *manifeste* un droit, sans le *constituer*. De même pour le droit de conquête d'une nationalité, il avait lieu autrefois, plus maintenant.

Le droit est donc variable à la manière de Pascal? Non. Le juste est là-haut invariable ; mais le sujet auquel il s'applique change : l'humanité

passe par diverses phases, l'homme n'a pas toujours eu mêmes droits et mêmes devoirs; car l'absolu se diversifie en s'appliquant au relatif. C'est le rayon blanc se réfractant en couleurs diverses en traversant le milieu. Erreur donc que ces sottes questions générales de droit de l'homme. *Les droits de l'homme vont se fondant*, à mesure que l'homme avance : il en est tant d'autres qu'il ne possède pas encore, et à la conquête desquels il s'avance. — Ceci me semble capital, et sert de clef, de solution à une foule d'embarras. — Du reste, je le répète, le droit n'est jamais l'initiative. Une nation ne se lève pas un beau jour, parce qu'on lui aura prouvé qu'elle a droit à ceci, mais parce qu'elle se sent mûre. Comme le jeune lion se lève pour la chasse quand il se sent assez fort, sans qu'on le lui dise. Le droit est toujours conforme à cette spontanée exertion de forces. La volonté du peuple *ne légitime* pas ses actes. C'est dire inexactement; car l'homme ne légitime rien. Mais la volonté du peuple dans sa tendance générale et ses résultats généraux qui ne sont pas œuvre de tels et tels, est conforme au légitime, et dans l'ordre de connaissance, c'est elle qui nous fait connaître le légitime. Ainsi ce qui constitue objectivement la

légitimité de la Révolution française, ce n'est pas le fait de son accomplissement; mais ce qui nous fait connaître cette légitimité, c'est ce fait même. — Il y a dans cette distinction un germe très fécond, qui peut encore s'appliquer à une foule d'autres questions.

79.

Note. Ce qui fait la différence des poètes et penseurs, c'est le genre qu'ils adoptent, et la hiérarchie des genres est celle des hommes, car les forts sont ordinairement parfaits dans leur genre. Boileau, par exemple, étant ce qu'il est, ne pouvait être plus parfait qu'il est : en quoi donc est-il inférieur à M. de Lamartine, par exemple? En ce que son genre est infiniment inférieur à celui de ce grand poète. Voyez, par exemple, son épitre à ses Vers (Épitre X). Classiquement, c'est admirable: mais comme poésie et pensée, que c'est froid! La poésie donnée comme un art d'agrément, une affaire de procédés et de machines. Par exemple, le procédé qu'il donne à ses vers pour réussir : « Vous pourrez vous sauver épars dans le volume. » Pauvres pensées! et il y en a qui se nourrissent de ces misères et y trouvent un suc.

Pensées ingénieuses ingénieusement dites. Pauvres gens !

Je ne suis pas encore à même de bien définir ma pensée. Elle n'a pas l'acumen nécessaire ; je la vois se dessiner comme une pointe de poignard sous un voile, une statue sous un voile.

80.

M. Cousin a un trait de caractère très nettement dessiné et qui le peint tout entier. C'est d'être un homme à s'enthousiasmer des autres grands hommes et à se monter à leurs idées. Cela explique d'abord tous ses voyages philosophiques et donne, en outre, la clef de son idée de l'éclectisme. En effet, quand on a ainsi successivement admiré tous les grands hommes, on est tout porté à trouver du vrai dans tous, à les faire tous s'embrasser, comme on les aime tous, et cela n'est-ce pas l'éclectisme pur ? D'ailleurs, c'est un érudit en philosophie et l'érudit doit chercher à donner de la valeur à tous les objets de ses études. Donc tout philosophe a valeur. Moi-même je suis porté à cela.

81.

Dieu dure-t-il ou ne dure-t-il pas? — Équivoque de mots : si durer, c'est avoir un fond permanent d'existence avec une surface de phénomènes passagers, alors Dieu ne dure pas; si durer, c'est continuer d'exister, Dieu dure. Mais en ce second cas, y a-t-il succession ? Ou, en d'autres termes, y a-t-il succession dans l'existence sans succession dans les phénomènes de l'existence?

82.

Ce qu'on regarde comme le réel de la connaissance n'est que bouffissure. Quand on pousse au fond, en généralisant toujours, et abstrayant, on arrive réellement à A = A, qui n'est rien. Pour saisir du réel, il faut monter à une certaine boursouflure qui couvre cela; là, on se croit dans le positif; puis, si on dépasse, on retombe dans le néant. Qu'est-ce donc que la connaissance? Cette pensée m'a souvent fait souffrir, quand je la voyais ainsi se fondre. En mathématiques de même; cela paraît du positif, et, en pressant, tout s'en va; on arrive à A = A, ce qui est horriblement

creux. Ce tour m'est arrivé cent fois en cent choses différentes. Ah! que ne puis-je dire la chose comme elle me paraît! Se fondre, se dissoudre, le nœud seul a valeur, dénouez-le, il ne reste rien. — Cela s'expliquerait peut-être par les idées de Kant: que raison n'est que forme, et qu'on ne trouvera que creux si on n'y met le positif du fait. (Voir 83 et 89.)

Comparaison qui rend merveilleusement ma pensée; une équation qui, au fond, est identique, mais qui, dans ses termes actuels, renferme une grande complication de termes. Le *saisissable* n'est que là : poussez-le, vous arrivez à $a = a$, ce qui n'est rien.

83.

∞^{∞} ne représente pas, comme je l'avais pensé, l'infini absolu, car on peut poser $\infty^{2\infty}$ et on poussera toujours, à moins qu'on ne pose un signe [illegible] pour l'infini *quo nil majus in nullo ordine;* alors il y aurait contradiction à pousser plus loin. — Si l'espace, comme le veut Leibnitz, n'est que relation, on ne peut pas lui appliquer le nom d'infini. — Voici mon idée : je perçois une distance infinie qui n'est que relation, et par abstraction immédiate, je passe à la distance de points suc-

cessifs sans limite, ce n'est donc que relation fictive, et pourtant est nécessaire, puisque la série des points possibles est nécessaire, en tant que points, bien qu'ils ne soient nul être. — O abîme! quand on creuse tout cela, tout se confond et se réduit à l'unité, se fond et se réduit en un point; c'est cruel. Métaphysique, je reviens à mon aversion. Morale et science, là au moins, on tient quelque chose, et quand on analyse, on trouve $0 = 0$.

84.

Rien de plus ridicule que l'emploi du mot *mysticisme* dans les philosophes superficiels de nos jours, ceux qui n'y entendent pas grand'chose. On dit : Il faut le juste milieu, ni fanatisme, ni mysticisme, etc. — C'est fade : il faut tout ou rien; il faut être tout au supérieur; quel goût prendre à la vie sans cela? Tout sacré, tout est saint: [malheur] à ceux qui partagent entre Dieu et le monde! Mais aussi bien conservé-je tout, en faisant tout entrer dans le sacré, le cœur, ma mère, mes livres, etc. — Il faut tout bénir, rien de profane. — Or cela est mysticisme: il faut donc être mystique. Voyez tous les mystiques, ils sont

saints et beaux. Ce sont les hommes tout à Dieu, quoi de plus pur? — L'erreur est dans la méthode: ainsi Böhm est admirable pour la tendance, faux dans le procédé; car ce sont creuseries. Il faut être mystique avec le positif et la méthode scientifique. Mystique en ce sens qu'on est tout à Dieu et à l'idéal. — Là est encore le combat du fond et de la forme, comme dans le littérateur penseur, mais non savant, et le savant non enthousiaste et poète.

A bas le juste milieu, et ce mot bête dans son emploi, dont on croit nous faire injure!

85.

Le sentiment de Leibnitz semble différer du sentiment de Kant sur l'espace, car Leibnitz l'appelle relation; or relation est en dehors de l'esprit: néanmoins il y revient, car cette relation n'étant qu'entre des possibles, elle ne diffère plus d'une conception : c'est une œuvre de l'esprit.

86.

Supposez Jésus-Christ ou Socrate préparant leur

discours, quel affreux contresens ! et que cela fait bien comprendre la différence du spontané et du réfléchi !

87.

Quand on songe qu'on renferme sous le mot *littérature* des hommes si divers qu'Homère et Mécène, par exemple, celui-ci type de la littérature futile, voluptueuse, sans morale (Cf. Sén., *Ep.*, 114), envisageant la littérature comme un appendice de ses plaisirs, un *dessert*. O horreur !

88.

Le livre sacré est admirable ; mais rien de plus sot que le commentaire sacré du livre sacré.

89.

Quand on songe que le fond de la connaissance humaine n'est qu'un petit fait tout prosaïque ! Où est donc la poésie et le vrai ? C'est une sorte d'écume moussée qui s'élève par-dessus, qui n'est rien quand on presse, qui n'est rien que par le vide interpolé.

90.

Qu'il est peu d'hommes pour qui tout ait valeur; science, morale, poésie philosophie, tout, même l'action. C'est qu'il est peu d'hommes qui soient tout, et chacun nie ce qu'il n'est pas.

91.

Il y a les infinis d'ordres, soumis aux lois du calcul différentiel, et l'infini *quo nihil majus*, qui est la limite que nous concevons. Je le double, dites-vous. Non, c'est vous contredire.

92.

Je suis assez fort pour apprécier tout et donner valeur à toute science en théorie ; néanmoins j'ai peine à le faire quant au sentiment en tel ou tel moment : par exemple, quand je suis en hébreu, j'ai peine à goûter un théorème de statique. — Au fait, je ne suis pas encore bien assis sur la valeur de chaque science : par exemple, sciences physiques, que valent leurs résultats, quel vital renferment-elles ? Elles en renferment sûrement,

et je crois que le reste s'y moulera; car il a été naturel que les corps ouvrissent la voie. En vérité, le dogmatique n'est-il pas un phantasiaste qui se prend à ceci ou cela par pile ou tête, et qui alors y tient à pieds et dents?

93.

Mahomet n'a pas pris les traditions chrétiennes et judaïques telles qu'elles sont dans la Bible, mais telles qu'elles sont dans la tradition exégétique, grossissant les mythes, mythes de mythes, légende de légende, *acrisia* complète, imagination plastique.

Voir n° 96.

94.

Le mythe s'augmentant, se nourrissant par *intussusception* ou allant grossissant par agglomération, comme le cristal que *** *nourrissait* sous un bocal. (V. cours de M. Delafosse, notes, je crois.)

95.

Habitude des écrivains du Nouveau Testament de désigner le jour du jugement (qu'ils croient

proche), par ces mots : *Le jour...* par excellence, ou autre tour analogue. — Comparez chez les musulmans ; ce jour s'appelle par excellence *le jour*. Par exemple, Coran, III, v. 102. — V. *tamen*, not. Caussin, *ubi non* יום [jour], κατ' ἐξοχήν, *intelligit. Indè quo*, etc.

96.

Mahomet a pris le côté talmudique du judaïsme et du christianisme. Ainsi ses idées sur hommes, anges, génies et supériorité de l'homme, qu'il tire : 1° de ce qu'Adam apprit aux anges les noms des choses, et de ce que Dieu ordonna aux anges de se prosterner devant lui. L'ange rebelle Iblis seul refuse, et c'est là son crime. Qui ne voit que rien de tout cela n'est dans l'Écriture ? Mais c'était une pousse que l'esprit mythique avait germée à côté, et lui la défigure encore : car cette adoration des anges devant l'homme est évidemment la tradition chrétienne de l'ordre donné par Dieu aux anges d'adorer son Christ en sa nature humaine, et le crime de quelques-uns fut de ne pas y consentir. — Ainsi ce sont les légendes chrétiennes plutôt que les écrits chrétiens que Mahomet adopta et légendisa encore. Quel singulier fait que cette marche des religions marchant par le rêve, sans

critique, suivant leur imagination légendaire, défigurant peu à peu le défiguré, et suivant ainsi la courbe la plus incertaine, comme la raison suit sa ligne ! — Encore les légendes musulmanes sur Abraham, c'étaient traditions de l'Orient, sur la Sainte Vierge, etc. (V. *supra.*) C'est en effet en Orient qu'on a commencé à mettre en légendes la vie de Marie. La présentation au temple, sa vie solitaire, etc., sont des créations de l'Orient ; elles sont empreintes du goût de vie solitaire qui s'y répandit vers le ɪᴠe siècle ; probablement ces légendes sont des produits de cet esprit. Les solitaires voulant faire la Sainte Vierge aussi belle et vertueuse que possible durent la faire solitaire.

Cf. Coran, ɪɪɪ, *v. 104. Notes de M. Caussin.*

97.

Il est impossible que l'érudit ne trouve pas beau ce qui lui a coûté tant de peines. Quoi ! j'aurais donc tant travaillé pour rien : non, non, c'est que cela a en effet un prix supérieur.

98.

Bientôt nous serons à faire le commentaire des

commentaires. Histoire des commentateurs d'Aristote, etc.

99.

Il n'y a qu'un côté sous lequel le christianisme fit rétrograder, c'est l'article de la superstition. Je n'entends pas par ce mot le merveilleux des dogmes : ceci rien d'étonnant ; mais le merveilleux de générosité, en dehors de l'orthodoxie, devins, sorciers, crédulité, etc., comme celui de nos vieilles femmes, et même quelquefois merveilleux sans raison, on ne sait pourquoi, sans but ; celui-ci, si fréquent dans les légendes, apparaît déjà dans les Pères. C'est une preuve de l'affaiblissement des esprits. Il ne faut pas tout exagérer. Il est sûr que les Pères, même les plus philosophes, saint Augustin, saint Ambroise, etc., sont plus superstitieux que les penseurs païens, Cicéron, Sénèque, etc. Cela tenait à ce que le merveilleux était leur élément, et comme de droit commun dans le christianisme.

C'est le seul point sur lequel M. Havet et M. Garnier avaient raison.

100.

Il n'y a qu'une nuance insensible du capital au

puéril dans l'ordre de l'intelligence. — Par exemple, il y a tel problème de philosophie, qui à deux doigts de distance fera hausser les épaules ou se fera regarder comme le tout de l'homme. De même en littérature : le professeur de rhétorique passe par une insensible contiguïté du creux pédantisme à ce qui a valeur réelle. Le mieux est de ne hausser les épaules de rien.

101.

Toute science n'a réellement sa pleine valeur que pour le philosophe qui y reste extérieur comme spécialité; mais qui en délibe le résultat. Il serait bien bizarre en effet que la science ne fût ainsi réservée qu'à servir d'aliment partiel et individuel à tels et tels. Il faut que ceux-ci ne soient qu'instrument, souverainement utiles, mais enfin ne s'ayant pas pour fin. Les savants non philosophes ne comprendraient pas cela. Aussi remarquez que tous rentrent dans ces deux types; vaniteux, immoraux, faisant science par gloriole; bonnes gens orthodoxes, qui regardant chrétiennement cela comme vanité, en font tout de même, on ne sait pourquoi, par goût sédentaire, bibliomanie fort vaine. Le savant

a du prix, mais relativement au philosophe; il est bien entendu du reste que jamais il n'entendra cela, et qu'il voudra toujours tout confisquer à son profit. — Mais songez-y! que ce serait bizarre! La science arabisante existe pour donner à M. Reynaud l'occasion de s'amuser en mémoires savants; la science archéologique pour tel autre, etc. Ce serait un monstre : ou ces choses sont puériles et sans valeur, ou elles en ont une autre que celle-là : or elles ont grande valeur.

L'utilité pratique, par exemple, de l'arabe pour relations des sciences physiques, est encore bien moins que ce que je disais tout à l'heure, et fort heureusement les savants le sentent; car ils traitent foule de questions spéculatives qui n'ont pas de sens relativement à la pratique. Les superficiels-pratiques-grossiers en haussent les épaules. Le vrai est qu'il y a une science vitale, qui est le tout de l'homme, et que cette science a besoin de s'asseoir sur toutes les sciences particulières, qui sont ses membres, et sont belles d'ailleurs en elles-mêmes. C'est l'Église gallicane de Bossuet, belle en elle-même, belle surtout dans son tout.

102.

Fatalisme des nations orientales, sentiment de la personnalité peu dessinée, opposé à l'individualité si énergique et si vivement sentie de nos nations européennes. (V. not. *ad Cor.*, II, v. 216, cours de M. Reynaud.) Par exemple, ce respect qu'ils ont pour les fous, comme des inspirés, comme d'autant plus près de Dieu, qu'ils ont moins le sentiment de leur personnalité.

103.

Ridicule critique que celle qui reproche à la poésie moderne de n'avoir pas d'épopée, ou autres reproches semblables. Ou bien vous entendez la forme épique ou le génie de l'épopée : si 1° c'est bien petit reproche; si 2° c'est faux, c'est faux. *Faust*, par exemple. Ne pas trop attacher d'importance à ces casiers, ni y ramener tout. (Voyez quelques réflexions fort justes de Henri Blaze, préf. de *Faust*, p. 17.)

104.

Gœthe est Jupiter ; Schiller, Apollon.

105.

Critique ancienne du temps de Corneille, Louis XIV, etc., absurde, petite, mécanique, prenant l'ouvrage comme un [lacune]. Une image que je ne peux rendre. C'est surtout en ces choses que l'expression abstraite ne peut rien, et qu'il faut mettre en scène. Par exemple ce vers de Lamartine :

On n'entendait que le silence

quand il suppose tous les hommes détruits; ils auraient dit : Il n'y avait personne là pour entendre. Ils prenaient la poésie en thème de rigueur. (Voyez les critiques de Corneille sur ses pièces.)

106.

On dit : pousser trop loin, c'est subtilité, erreur; juste milieu, arrêtez-vous, pas trop de rigueur. — Cela ne peut être vrai dans l'expression; il y aura une meilleure manière de dire cela; car le fond pratique est bon.

107.

Nos astronomes trépignent contre ces noms de constellations, qui n'ont rien de scientifique, et qui ont mis toute une poésie dans le ciel. Gens qui manquent d'un sens. Voyez par exemple les noms qu'ils ont donnés aux constellations du pôle austral, le triangle, le sextant, etc. Quel prosaïsme ! Comparez le Cygne, Orion, etc., ou même les noms populaires, la Poussinière, les Trois-Rois, le Bâton-de-Jacob. — Chacun voit dans le ciel ce qui l'occupe : la mythologie ses mythes ; le peuple ses légendes et ses habitudes, le mathématicien ses instruments.

108.

Poésie, c'est grandeur et faiblesse de l'homme ; car c'est l'homme, voilà son thème. Aussi toute vraie poésie se rapporte à cela. Lamartine par exemple voyage sans cesse de l'un à l'autre. Il peut y avoir poésie avec un seul des deux ; mais alors l'impression est pénible et incomplète. L'art est de réunir et combiner les deux de manière à produire une impression unique qui est l'homme.

109.

La loi de continuité, ou plus simplement la loi de dégradation rudimentaire (tel membre en rudiment, puis se développe), qui se retrouve partout dans l'anatomie comparée, la linguistique comparée, la psychologie comparée (classification des caractères), dans l'ethnographie comparée (races d'hommes liées entre elles par des transitions insensibles) *prouve l'unité de tous les systèmes de choses où on les trouve, la génération commune.* Car dans le juxtaposé artificiel, il y aurait des lignes nettes et crues; telle chose serait ici qui ne serait pas là. Or tout est en tous. Unité des langues, des races, du règne animal (je n'examine pas si la nature n'a voulu développer qu'un type; on pourrait admettre plusieurs embranchements sortant de types différents, comme M. Milne-Edwards, sans rejeter la loi de développement rudimentaire dans l'intérieur d'un type, et [c'est] là alors qu'il faudrait restreindre l'unité). — Ceci est capital, à mon sens; pour les langues surtout. (Voir נסתרות[1] grammaire hébraïque, *passim.*)

1. Les choses cachées, Deutéronome, XXIX, 28.

110.

La calligraphie a dû être nécessairement un art fort développé et fort important chez les peuples où il y eut beaucoup de copistes, par exemple, au moyen âge, dans les monastères. Car on cherche toujours à enjoliver et pousser à la perfection ce qu'on fait habituellement. Cela explique les enjolivements sans nombre de la calligraphie arabe. Iakut et Rahhan. — Supposez un copiste de profession enfermé dans sa cellule; que faire si ce n'est d'imaginer de nouvelles queues, et liaisons, etc.? (Cf. Rosenmüller[1], p. 6.)

De là cette incroyable profusion de petits détails qui surchargent la calligraphie du moyen âge, leurs vignettes surtout; sitôt qu'il y restait un peu de blanc, il fallait y faire une arabesque, etc. Dans leur gravure de même, pas de simplicité, remplir tout d'ornements.

111.

Quand j'en entends comme M. Souvestre parler contre l'érudition et s'en moquer finement, je

1. *Institutiones ad fundamenta linguae arabicae*, Lipsiae, 1818.

suis tenté de me mettre de la famille, car la plaisanterie qui a un certain fonds a beaucoup de pouvoir sur moi; puis j'en sors par mon point de vue ordinaire.

112.

La philosophie du juste milieu est la plus commode de toutes, et très accessible aux superficiels. Rien de plus commode et de plus flatteur pour la vanité que de se poser à dire sans examen : A a tort, B a tort, moi seul j'ai raison. On sous-entend en cette méthode : moi, je suis l'infaillible, l'homme créé exprès pour frapper juste, le modérateur des errants. Idiot! ne vois-tu pas que tu es tout de même obligé de décider en dogmatique, et que demain viendra un nouveau chercheur de moyennes proportionnelles, qui te mettra toi aussi en compte, comme un *extrême*. — Méthode grossière que celle qui réduirait la philosophie à un compte grossier, sans examen intrinsèque. Rien ne supplée à celui-ci.

113.

On déprime l'individuel; on dit : il ne faut voir que le général, faire marcher les choses, etc.

Ces vues pourraient effacer cette autre chose : c'est que l'individu est pourtant but, car quand on parle de *plusieurs*, de généralité, cela veut dire plusieurs individus, pas autre chose. Le bien des individus est donc le dernier mot; ainsi je me disais : que je n'avais encore fait que peu, car j'avais peu agi dans le tout, ne comptant pour action que le général; mais c'est du plus au moins et non du oui au non. Sans doute, celui qui agit dans le général, agit plus, parce qu'il agit sur plus d'individus. Mais celui qui agit sur sa mère, sa sœur, son frère et deux ou trois encore, celui-là agit aussi et fait partie du monde, en proportion de cinq à six avec le nombre d'individus contenus dans le général où l'autre agit. Ainsi un acte de l'autocrate fait mouvoir des millions, un acte de lui fait mouvoir cinq à six; mais enfin il a sa part.

114.

Il y a le commentaire critique, herméneutique, philologique, historique et archéologique, esthétique : il est bien difficile d'allier certains de ces aspects. Par exemple l'union du commentaire savant (qui résume tous les premiers aspects), avec l'esthétique est bien difficile; voyez par

exemple à quel misérable avortement il aboutit en M. Rossignol. M. Ozanam réunit mieux à mon sens tous ces aspects, et ce n'est pas un de ses moindres mérites à mes yeux. Ah! serai-je aussi un jour attelé à cette chaîne? Bizarrerie qu'au XIXe siècle, pour dire sa pensée au public, il faille se cacher derrière un autre; tous nos cours en effet ne sont qu'histoire littéraire et commentaires.

115.

Il y a des philosophes qui posent Dieu comme ceci :



m — *n* est le sol, A c'est Dieu, poids énorme, et A, B, C un petit fil de laiton courbe, sur lequel on le fait tenir. (Clarke, par exemple, qui vous conduit par un fil d'araignée de raisonnement de l'athéisme à Dieu.) — D'autres le posent comme ceci :

m — *n* est le sol, l'âme, A, c'est Dieu, B C, un piédestal fort, court et solide. C'est la méthode cartésienne.

Autre manière qui est la bonne : A pose sur le sol.

116.

Quand on se demande ce qu'a fait cette psychologie dont on promettait tant de merveilles, on est surpris quelquefois de trouver si peu. — Il est vrai, la psychologie est admirable comme méthode. En ce sens, elle a fait révolution en philosophie en faisant partie de l'observation du moi. Mais comme science constituée, c'est peu de chose.

C'est précieux comme méthode, mais non comme corps de science : les problèmes de la philosophie restent ce qu'ils ont été, seulement une nouvelle méthode y est appliquée.

117.

Rien de plus cruel que la partialité nécessaire [à] toute vie. Tout à l'heure j'avais un sentiment si vif de la vieille vie féodale au fond d'un manoir, que je languissais d'y désespérer. — Puis j'ai eu le sentiment de la vie de chaumière en Bretagne, puis de barque et boussole, et je n'aurai que la vie sèche de Paris et des livres. Ah! pourquoi n'ai-je qu'une vie! Que ne puis-je

tout embrasser! Quand je pense qu'il faut dire pour certaines formes : jamais! jamais!

118.

Ces peuples orientaux me tuent par ce caractère tout sacré que je sens si vivement et que je ne puis rendre. — Ils sont entés dans le surnaturel, c'est leur sphère, Dieu : les Arabes et les anciens Hébreux, c'est tout un : en tout : Dieu est Dieu, et Mahomet son prophète. Dieu partout; vivre là-haut, on tient peu à la terre. Fatalisme, comme il couronne bien tout cela : c'est la conséquence. — Vivre en contact perpétuel avec le surnaturel, et par conséquent pas d'idée de la *loi physique*. Nous autres, au contraire, nous posons à plein ici-bas, et même au moyen âge où le miracle règne, il y a des exertions vives qui sont toutes terrestres et physiques.

119.

Besoin de tradition qui tourmente toutes les écoles théologiques. Par exemple, dans la controverse protestante, on leur objecte : Vous n'avez pas d'ancêtres durant dix siècles ; alors eux, au

lieu d'accepter le fait, et de dire: qu'importe? vont, par un des traits de critique les plus ridicules que je connaisse, se [chercher] à tout hasard des ancêtres, s'attacher à des fils d'araignée et donner par ces absurdes raisons gain de cause à leurs adversaires, qui les réfutent en riant sur ce faux terrain. Idiots! dites donc ce qui est vrai; l'homme a toujours les mêmes droits, quand le mouvement d'en haut arrive, toujours il est perfectible.

120.

Il y a un anthropomorphisme psychologique comme il y a un anthropomorphisme matériel. Dieu est-il libre? Question qui n'a pas de sens : c'est demander : la pierre a-t-elle des affections bienveillantes ou malveillantes? L'erreur vient de ce qu'on dit : Dieu est esprit. Donc il est soumis à toutes les lois des esprits. — Non, ne dites pas: Dieu est esprit. Esprit est pour nous un mot connu négativement. Esprit, c'est tout ce qui n'est pas corps. C'est comme si on divisait le règne animal en cheval et ce qui n'est pas cheval, et qu'on raisonnât ainsi : tigre n'est pas cheval, tortue n'est pas cheval. Donc tigre et tortue sont

de même espèce, et on peut raisonner de l'un à l'autre.

121.

J'en suis venu à ce point de pouvoir passer de ma grammaire hébraïque à la lecture de Lamartine sans me sentir brusqué; tant mieux. Pourtant que je passe aux mathématiques, je sens une pénible secousse.

122.

Il y a une certaine pointe de pensée qu'il est impossible de rendre par des mots, du moins en conservant quelque air du discours vulgaire. La plupart prennent alors le parti de supprimer cela, et en effet on n'en trouve nulle trace dans des penseurs même fins, mais véréconds pour le style. D'autres au contraire prennent leur parti, mais alors leur style est étrange, et leur pensée si poussée qu'elle semble n'être que pour eux. C'est alors Jean-Paul et Hamann, preuves frappantes de l'insuffisance du langage humain ; car ces hommes ne *parlent pas*. Il y a pareillement de certaines impressions poétiques, sensibles, à

certain tour indicible qu'on ne peut exprimer directement. Ceux qui le font (et plusieurs le font, Victor Hugo par exemple) font du pathos inintelligible, et qui fait descendre le langage de son rôle social; d'autres prennent le bon parti (car ici il y a différence du premier cas, il y a moyen de s'en tirer sans se taire), et expriment la chose indirectement par un tour de poésie, un ton senti, qui n'aborde [pas] de front la touche susdite, mais qui la peint par côté. C'est comme ceux qui voudraient peindre le sublime en lui-même, ce serait fort embarrassant; faites mieux, faites une scène sublime. De même Lamartine rend par le ton de ses *Méditations* certains tons inexprimables, directement. Cela revient au principe de *symbole* ou d'interprétation. Telle scène est significative de telle chose, quoique concrètement cette chose n'y soit pas. Par exemple, dans tel tableau, il y a le personnage A, B, C, mais le tendre, ou le terrible n'y est pas nommément, il y est signifié.

C'est quand j'arrive à ces divers tons ou pointes de pensée que je m'irrite. Je cherche alors les mots les plus vagues, ton, pointe, schéma, forme, pour rendre ma pensée; car ces mots, ayant le sens le moins défini, sont le moins

inexacts, et m'opposent le moins un sens contraire bien net et déterminé.

122 *bis*.

L'arrière-pensée littéraire gâte tout, en Massillon par exemple.

123.

Horrible tendance que celle qui voudrait faire de nous tous des commis de magasins ou des machinistes. — *Les fils ardents et affamés du* XIX*e siècle*, disait un article de *la Démocratie pacifique* (article sur mademoiselle Ulliac). — Oh! la vilaine épithète, monsieur. Le philosophe a besoin de tout cela; il est fort aise que quelques-uns aient la bonhomie de s'en occuper. Mais il s'en moque. C'est l'homme spirituel de saint Paul qui juge tous, et n'est jugé par personne.

Ernest, tu tombes peut-être dans le défaut de ceux qui étant partiels, nient ce qu'ils n'ont pas. Assurément, nul n'est plus large [que] moi dans l'intérieur de l'idéal; mais en dehors, je déclare que c'est vanité. J'ai presque scrupule de dire ce mot. Peut-être rien n'est-il vanité.

124.

C'est dommage que les femmes ne s'appliquent pas aux sciences, à la philosophie avec attention et profondeur. Elles y trouveraient du vrai comme nous : mais pas le même vrai, ce serait une face de plus. Car le vrai que trouverait la femme ne serait pas celui que trouverait l'homme, et cela compléterait; un jour peut-être ce sera là un élément essentiel qui produira toute une face nouvelle. Car de même que la vie complète se compose d'homme et femme, de même peut-être, la science complète et philosophique aussi. Jusqu'ici la science a été dans un sévère célibat, qui a été utile pour son éducation, mais peut-être un jour... Horreur qu'on dise, à des êtres humains : Vous n'êtes bons que pour le rôt et le potage. — De deux choses l'une, ou il y aurait de la valeur en ces vanités ou il faut que la femme ait aussi sa fin dans l'idéal. Il est vrai qu'elle a le beau du sentiment et la morale.

125.

Je voudrais faire un poème sur l'humanité, qui serait ainsi conçu : ce serait un homme (Adam)

qui, partant du commencement du monde, et ne mourant pas (comme l'humanité), poursuivrait sa route à travers les phases diverses des diverses époques et des divers peuples, apprenant et s'améliorant partout et tantôt se détériorant, mais pour s'améliorer. Il s'enthousiasmerait pour toutes les formes actuelles, Grec enthousiaste chez les Grecs, Scythe chez les Scythes, etc., passant ainsi par toutes les formes exclusives et procédant par élimination. — Ce serait le poème de l'histoire de l'humanité. Il y aurait du merveilleux. Dieu ayant l'œil sur lui, à certaines époques le tirant de la fondrière, etc. La fin du poème serait très caractéristique; il resterait coupé, brusquement inachevé au milieu d'un vers, ou même d'un mot, comme l'humanité à chaque point de sa route. Car pour l'humanité, il n'y a ni coupe de phrases ni de mots. Tout pour elle va à la file et ne fait qu'un mot sans coupe. Il n'y a pas *marche et repos*; mais *marche continue*.

126.

Le brillant me semble avoir quelque chose de solide, quand tous l'admirent. Car tous ne peuvent convenir à admirer ce qui n'est pas admi-

rable. Il a cette qualité, qui est réelle, d'être *brillant*. Une autre forme a le solide. Chacun a sa part, plus ou moins belle. Rien n'est faux dans l'homme, et tout ce qu'il admire est admirable.

127.

C'est surtout relativement à Dieu que toutes nos notions se confondent, et que tous nos problèmes se fondent en nos sens : Dieu est-il simultané, création, conservation, etc., mots mousseux.

128.

Peut-être pourrait-on hasarder cette explication du *secundum ordinem Melchisédech*; car en vérité, c'est très bizarre. Peut-être sorte de jeu de mot étymologique sur מַלְכִּי־צֶדֶק *secundum morem regis iusti*, iod étant paragogique du construit, comme dans le mot précédent דִּבְרָתִי[1].

129.

Les penseurs politiques ne songent qu'à créer

1. « ... à la manière de Melchisédek. » Cf. Ps. CX, 4; Ép. aux Hébreux, V, 6; VII, 1, 11, 15.

des moules, des formes où entrent beaucoup d'individus, et cela avec un certain mépris des individus. Ils seront heureux là... Je pense à la manière dont M. Ozanam traite les choses.

130.

Il est évident que חם[1] est le nom de l'Égypte et non un nom d'homme, et c'est par son système de rattacher toutes les nations aux Noachides et sa manie des éponymes que l'auteur du chapitre X[2] en fait un fils de Noé.

131.

Voyez dans les notes de M. Garnier une excellente exposition du système de Hobbes.

O l'affreux cauchemar que ce système psychologique moral et politique de Hobbes! Jamais je n'en éprouvai de tel. Et pourtant quelle invincible liaison! Quelle logique! Pas un anneau qu'on puisse remuer. La politique sort nécessairement de la morale, la morale nécessairement de la psychologie. C'est la réfutation la plus complète

1. Cham.
2. Le chapitre X de la Genèse.

du sensualisme, car c'en est l'exposition la plus conséquente et la plus pressée. Ce vigoureux Hobbes l'a mis au pressoir, il lui a fait suer tout son pus; dans d'autres, il est latent et caché sous un frais embonpoint. — Vivent les sévères raisonneurs ! Ils rendent le plus grand service à la philosophie, en faisant crever la bourrique, en la poussant à bout. Tels autres au contraire sont si lents, que le vrai et le faux restent pour eux dans un éternel syncrétisme. Tant mieux, en un sens, car il vaut mieux que les hommes soient inconséquents que pervers. Tant pis en un autre sens, car s'ils poussaient ferme, l'horreur les convertirait.

Ce Hobbes est aussi type de la philosophie qui n'a pas l'idée d'une partie de l'homme, la faculté morale. Il faut alors tout construire sur la moitié de l'homme. Car il est remarquable que pour le philosophe, le plan de l'édifice est d'avance tout tracé. Il se dit d'avance, quel qu'il soit, qu'il faut arriver à construire la morale, la société, l'État, à légitimer ce qui est, de manière ou d'autre. Nul ne pousse la méthode scientifique jusqu'à se dire : J'arriverai là-dessus où je pourrai. — Réduit donc à tout bâtir sur la moitié, on fait des ligatures par des fils d'araignée, et il faut que cela tienne.

Il y a bien encore un certain air; car au fond tout pose sur tout, et réellement la morale est liée à l'intérêt et pose bien aussi sur la déduction, mais non comme base naturelle. Alors la jonction s'opère par telle ou telle [pointe], par-ci par-là. Mais c'est une jonction linéaire et non une jonction à plein.

Voilà le vrai.

Politique
morale raison intérêt.

Puis le système partiel est comme ceci :

morale
Politique
intérêt.

Et le lien qu'il établit est d'ordinaire vrai, mais futile, et il y en a un autre qui est le fondamental.

131 *bis.*

Coran, II, 234, 235, exemples des endroits où le Coran élargit la morale, donne comme précepte positif du laxatif. *Refer alibi supra.* Une loi religieuse pour *permettre, lever un scrupule.* Il y a dans tout ce livre un ton de morale fort relâchée. C'est singulier. Ce n'est pas le pur moral de l'Évangile. Ici, croire à Mahomet est tout : il ne pense qu'à cela, et sur ce point-là il est d'une admirable éloquence.

132.

Il faut décidément détruire l'anthropomorphisme psychologique : Providence par exemple, liberté en Dieu, expressions toutes humaines, qui n'ont plus de sens en Dieu. Est-il dans le temps ou non? même remarque : seulement, j'aime [mieux] dire qu'il n'y est pas : et même en se tenant dans ce négatif, on ne se trompe pas. Non que ces dogmes n'aient du vrai, mais leur forme est détestable; c'est comme si nous disions que la matière *aime* la matière : ce serait vrai quant au fait, car les choses se passent comme si elle aimait, mais ce serait faux quant à l'explication comme appliquant un fait psychologique à ce qui n'en est pas susceptible.

Tout est loi, rien que loi; une main libre, hors l'homme, ne s'est pas interposée dans le monde depuis sa création. Le gouvernement providentiel serait un *miracle*. On ne l'admet pas dans l'ordre physique, pourquoi dans l'ordre moral? et en vérité l'orthodoxe est plus conséquent qui l'admet dans les deux. — Et pourtant le fond du fait de la providence est vrai. Ce sont les mots *providence*, *gouverner*, etc., qui sont faux. Car le cons-

tituteur des lois agit par ses lois et dans ce sens Dieu fait tout. — Providence est vraie [soit] au sens moral, soit au sens physique; un jour on les réunira tous deux, et ce sera plus vrai. En attendant, soyons purs, moraux, et bons analystes.

133.

Ressemblance de la forme des commentaires arabes avec celle du Pirké-Aboth : *Un tel a dit* : etc. (Cf., par exemple celui de Hariri, p. 554 ou 555.)

134.

Il faut établir comme idiotisme des langues sémitiques l'usage de désigner les nations par un nom d'homme éponyme, réel ou fictif : Koréich — la tribu des Koréich, etc. Cela a eu lieu, même quand l'éponyme n'avait pas été réel : ainsi עֵבֶר étymologie donnée à עִבְרִי. (Nombres, XXIV, 24.) Cela explique tout le chapitre X de la *Genèse*. C'est [un] *stemma* ethnographique, construit d'après cette locution. (Voir *varia supra*, et *in Gram. heb.* Idiot.)

135.

Le *lieu commun*, qui caractérise l'éloquence grecque, caractérise aussi éminemment leur poésie; elle est toute renfermée dans certains cycles reçus, Alcméonides, Labdacides, Tantalides, tout à cela. C'était toujours la même chose maniée et remaniée. Prodige qu'on ne s'en ennuyât pas plus que du lieu commun oratoire.

136.

Les anciens disaient des morts : Ils sont descendants *en bas*; nous disons : Ils sont là-haut. — La terre pour eux, c'était ἐνθάδε, par opposition à ἄνω et κάτω, ou même la terre était quelquefois ἄνω (je n'en ai pourtant pas d'exemple) en haut, en commençant à compter à partir de l'enfer. Pour nous, c'est *ici-bas*; c'est que nous partons du ciel. (Cf. Orest., *Eurip.*, vers 608 et not. de M. Rossignol.)

137.

Mauvaise méthode de disputer avec Moïse, Jésus-Christ, les religions, etc. Vous prétendez

que ceci est à vous. — Non, c'est à Platon. — Non, c'est aux Pères de l'Église. Sottise. Laissez donc à chacun ce qui lui appartient. Tout est à nous. L'homme a tout fait : Moïse ou Platon. Nom pour nom. — Jusqu'à quand donc répudierons-nous ces grands hommes, ces hommes de religion, parce que les religions disent : Ils sont à nous? — Et à nous aussi. Tout est à nous; il n'y a qu'un esprit humain. — Les religions naïves sont inexcusables de ce vilain tour : mais les philosophes ne le sont pas moins : car quelle bêtise, je vous demande, de se laisser prendre à la grosse idée de ces acritiques ! M. Barthélemy-Saint-Hilaire, par exemple. Ils mettent de l'humeur à tout ôter à Moïse, etc., pour tout donner à Platon (et sont injustes), comme si Moïse n'était pas à eux, aussi bien qu'à Platon. Quelle honte de se laisser influencer et réactionner par ces idiots! — Soyez donc bons éclectiques, et prenez tout.

Voir n° 145.

138.

Un peuple n'acquiert ses droits qu'après avoir existé quelque temps ; c'est comme la prescrip-

tion pour la propriété. Qui s'avise de réclamer contre la destruction du royaume des Bourguignons par les fils de Clovis ? et le démembrement de la Pologne est un crime. — D'ailleurs, il en est de ces droits, comme de tous ceux de l'homme. Ils vont se fondant. L'esclavage était de droit autrefois, car l'humanité n'était pas mûre encore pour l'affranchissement. (Cf. *supra*. Cf. la pensée d'Aristote.) De même chez les anciens, les droits des nations n'étaient pas à beaucoup près aussi sacrés qu'ils le sont devenus depuis l'exaltation de l'humanité.

139.

Les facultés *civiles* sont l'exemple le plus frappant comment l'homme a acquis de nouvelles facultés, ou du moins comment des facultés anciennes en lui se sont développées en facultés nouvelles. Ces facultés, en effet, ne durent pas être primitives dans *leurs formes*, puisque l'état civil n'est pas primitif. Mais ce fut la famille qui, en se développant, devint la tribu ou la cité. Les affections civiques ne sont donc qu'une transformation des affections de famille, placées dans des circonstances différentes. C'est en cela que l'homme n'est pas homogène aux diverses parties de son histoire.

Car il est progressif; il y a l'homme de telle époque et de telle époque, il se fait.

140.

Arganthonius, roi des Tartessiens. Si Tartesse était une colonie de Tyr, ce nom devrait avoir une explication sémitique.

141.

Un des plus curieux *mythes poétiques* est celui de Daphnis, personnification de la vie pastorale en Sicile, et sur lequel s'agglomèrent toutes sortes de traditions contradictoires, mais toutes relatives à ce genre de vie. Cette contradiction dans l'unité d'esprit du mythe est un de ses traits distinctifs.

142.

Je viens de toucher l'immortalité à un moment où, vivement pénétré des pensées supérieures et du but supra-sensible de l'homme, j'ai perçu que tout cela n'avait pas de sens sans l'immortalité. Là est ma preuve.

143.

Tout étant créé de Dieu, la matière et les petites choses comme tout le reste, le complet serait de donner du prix à tout, de l'aimer et de le goûter. Le contraire renferme une sorte de manichéisme : car pourquoi réprouver la matière, si elle est bonne? La solution chrétienne par la chute répond assez bien à tout cela, mais elle est acritique. — Un jour l'homme complet embrassera tout cela; mais maintenant, dans l'état partiel où nous sommes, cela ne se peut, car l'un étoufferait l'autre, et réduit à choisir, il faut choisir le meilleur. L'antagonisme est fâcheux, mais c'est une condition imposée.

144.

A l'état philosophique et religieux où je me trouve, je ne suis aucunement disposé à rendre un culte à quoi que ce soit. J'admire l'*adoration*, mais j'ai peine à y monter. J'admire, mais je ne puis me prosterner. Je me pose en quelque façon comme partie de ce qui est admiré, j'en suis, moi, absolument comme le Français dans la France; il

admire la France, mais il ne l'adore pas; car il en est. De même je suis là, debout dans le temple, écoutant de toutes parts. Ah! quand tomberai-je à genoux? Ce ne sera pas quand je le voudrai, mais quand je le ferai spontanément.

145.

Énorme faute de cette malheureuse philosophie contemporaine de se priver par je ne sais quelle forme de respect factice de tout ce qu'il y a de plus beau et pur. On parle de Socrate et Platon, on se met sous leur patronage, on idéalise la mort du premier. Mais Jésus-Christ, oh! qu'il vaudrait bien mieux! — Pourquoi donc laisse-t-on de côté cet incomparable? Voici, c'est qu'il n'était pas philosophe : c'est pour les théologiens. O Dieu, quelle bêtise! Oh! quelle rage je conçois contre une telle absurdité! J'imagine ce que dirait cet imbécile de Garnier, si on lui parlait de Jésus-Christ. O Jésus, tu les dépasses tous, et je le montrerai. Pourquoi donc s'en priver? Ah! il est à nous; que si, pour être philosophe, il faut se priver de la moitié du vrai et du bien, ah! je ne veux pas l'être : car j'ai droit à tout et je veux tout. Pauvre philosophie qui de propos délibéré se condamne à

ne voler que d'une aile! On dit : mais c'est théologique. Imbéciles, qu'importe? Voilà le fin mot; c'est que pour adopter Jésus-Christ, il faudrait l'introduire en philosophie, tout humaniser et naturaliser. Or ce serait briser la lance avec l'orthodoxie, et on ne le veut pas.

Moi, je serai plus hardi, je serai philosophe, mais Jésus-Christ néanmoins sera à moi, j'en userai et j'en parlerai. Quoi! on entend un an ces hommes, Barthélemy-Saint-Hilaire, Garnier, et on n'entend pas le nom de Jésus, et celui de Socrate et de Platon, mille et mille fois. O pauvre position de l'esprit humain! Tout est à nous, tout est à nous. Ah! petits esprits, que vous me révoltez. *Quis dabit ut intelligar?...*

Quelle fureur j'éprouve dans ces moments! c'est comme une étincelle électrique, mais qui passe vite, et une seconde après, je suis calme. Toute la faute en est à cette dure, sèche, sotte, revêche théologie, qui gêne même ceux qui la frondent et les met dans le faux.

146.

Il y eut sous Napoléon et la Restauration une époque où les langues orientales furent cultivées

en France avec assez de goût, mais avec une touche singulièrement superficielle et une érudition étonnamment écolière, surtout pour l'hébreu. Rapprochez Fabre d'Olivet, Volney, Audran, etc. Quelles misères, et songez à ce qui se passait alors en Allemagne !

147.

La loi de continuité (V. *supra*), si sensible dans toute la nature, règnes, intérieur de règnes, langues, races, classifications psychologiques, etc., se retrouve dans les parties du discours ; nul passage coupé de l'une à l'autre : toute une série une ; verbe devient nom par le participe et l'infinitif ; nom devient adjectif et participe, etc., τὸ πάλαι.

148.

Les vieux peuples (Juifs, etc.) confondaient le prédictif avec le causatif. Car ils se mettaient en colère contre les prophètes qui leur prédisaient malheur, et ils semblaient dire : s'il n'eût pas prédit, cela ne fût pas arrivé, Balaam de même. Voir l'Histoire des rois de Juda et d'Israël. C'est le perpétuel épisode des faux et vrais prophètes.

Nous autres faisons de même pour la prescience de Dieu.

149.

Deux manières de considérer le monde : de près à la loupe; alors singulière complication d'êtres et de faits : mais de loin, tout cela se fond en une belle couleur homogène. Selon donc qu'on se place à l'un des deux aspects, on peut dire que c'est ou que ce n'est pas un, et tous les deux ont raison.

150.

Quand je vois les petitesses des littérateurs entre eux, leurs petites jalousies, ligues, cabales, etc., je serais tenté de maudire le mot littérature, n'y voyant qu'amour-propre, dans le genre des enfants du peuple qui émulent qui sera le plus fort. Mais je pense alors à la littérature primitive : Ossian, Homère, les poètes vraiment inspirés, transportés par l'idéal, pour qui tout cela n'était pas jeu et feinte. Ah! quel ciel de différence!



151.

Un des plus grands ridicules de cette superficielle Université, et une des choses qui montrent le mieux sa manière de juger tout extérieure, toute réactive, toute fondée sur des considérations extrinsèques, c'est son engouement pour Port-Royal. D'ailleurs je mets en fait que rien de plus antipathique à l'esprit général de l'Université : jamais héritage ne fut plus illégitime. Mais il y a communauté de haines et cela suffit. Il faut trouver contre le clergé et les Jésuites des ancêtres dans le passé; il y a les jansénistes et Port-Royal. Cela suffit; nous sommes frères. L'intrinsèque n'importe.

A ce deuxième point de vue même erreur. Port-Royal est un des exemples les plus frappants de la manière dont une énorme réputation se fonde, lorsque le hasard ou les circonstances rattachent à *un parti*. Les ouvrages de Port-Royal qu'on prône tant comme des prodiges de bon sens, de profondeur et de science, sont à mon sens tout ce qu'il y a de plus creux, de plus plat, de plus mat et de moins savant. Par exemple cette *Grammaire générale*, cette *Logique*... Oh! en vérité ceci est inimi-

table : des têtes creuses, des hommes à bluettes, Jules Janin, Sainte-Beuve (*Hist. de Port-Royal*, par Sainte-Beuve), etc., Garnier même qui se mettent de la partie, et tombent en pâmoison devant Port-Royal ! Voilà des hommes, des travailleurs ! Si ç'avaient été des Jésuites, ah ! certes, quelle différence ! On eût assombri les couleurs, c'eût été un repaire de rebelles, de fakirs, de sombres et moroses rigoristes, de savants sans zèle de la science (oui, oui), de froids écrivains. Mais ce furent les récalcitrants contre Rome et les Jésuites, cela suffit. Oh ! que ne puis-je rendre la rage que je conçois contre ces idiots, ces bêtes, ces imbéciles, ces hommes du dehors, et la rage surtout que j'éprouve à ne pouvoir manifester la vérité que je vois sur ce point avec la force crue et dure avec laquelle je la souffre ! Oui, ce Port-Royal me donne la nausée. Voyez par exemple cette préface de la *Logique*, avec quel mépris, je vous prie, on fait ce qu'on fait, sans y tenir, c'est vanité. Science n'est rien, ils le répètent. Idiots ! Ah ! mon Dieu ! je crierai sur ce point, et je montrerai que l'on radote. Et la sainte Épine, et sœur Angélique, et le *directeur*, ah ! si c'étaient des Jésuites, qu'eût-on dit ? et les convulsions, et les miracles ! Je le répète, rien au monde ne me

semble si caractéristique. Croyez-vous que je préfère Ignace ? — Non : De Maistre a raison contre Port-Royal, tort pour Ignace. Et je préfère encore Ignace à Port-Royal. O Dieu du ciel! je n'en reviens pas ! On admire ces hommes dans l'Université et les journaux du XIXe siècle. Et cet imbécile de Saint-Marc Girardin qui est bien l'être le plus nauséabond (V. *supra* n° 18) que je connaisse, va nous l'exalter l'autre jour jusqu'aux nues, et crier à la calomnie. Ah! Dieu, qui me donnera de pouvoir me faire entendre, et de me déchirer avec eux ! Je ferai un ouvrage sur *Port-Royal* et je renverserai cette idole, non au point de vue partial de Maistre ; celui-ci est tout aussi faux, parti-pris pour parti-pris ; mais au point de vue critique, et surtout je me moquerai de ces sots ouvrages, qu'on érige en chefs-d'œuvre, de cette sotte et plate science, petite érudition étiolée. Voyez par exemple cette *Grammaire générale*; quand il parle de l'hébreu, quelles sottises (p. 263, édit. Petitot), et ailleurs, petite érudition écolière fière de savoir cinq ou six petites choses et qui les groupe en jouant.

Je rage contre eux tous.

Allemagne ! Allemagne ! Herder, Gœthe, Kant.

Il faut souffleter cette creuse et pédante Uni-

versité, ces sots de Français qui ne savent ce qu'ils veulent ni ce qu'ils doivent dire, qui flottent au vent du moment pour savoir s'ils loueront ou blâmeront. La fortune du jansénisme et de Port-Royal en est l'exemple le plus frappant.

Et les superficiels, les enfants qui s'enthousiasment de ce qu'ils entendent corner à leur maître, assez forts pour saisir une raison extrinsèque, mais non une critique réelle, qui disent : oh ! oh ! Port-Royal !

CINQUIÈME CAHIER

נפשי

MOI-MÊME

MOI-MÊME

1.

La philosophie est objectivement la base de tout, mais non subjectivement. Toute pratique en effet suppose, avant de s'exercer ou de se développer en tel ou tel sens, des principes spéculatifs posés et discutés. Qu'est-ce que l'homme, Dieu, le monde, constitution des facultés, valeur de la morale? Bien plus, tout système de conduite suppose implicitement une manière générale de voir sur tous ces points, en sorte que tout homme, même le plus pratique, renferme réellement en lui un système spéculatif complet, mais obscur, dont il n'a pas conscience, dont sa conduite est la traduction claire et concrète. Il

nie le premier, car il est instinctif; mais sans s'en douter il est mené par lui. — En ce sens donc la philosophie mène le monde. — Mais si on l'entendait d'une action ouverte et déclarée, cela ne serait pas toujours vrai. Car *la plupart des hommes d'action ne se proposent pas le problème spéculativement*. Ils s'en tiennent au sentiment intérieur, qu'ils regardent comme infaillible, et se moquent même de ceux qui cherchent sur ces points une conviction réfléchie. Vous eussiez dit aux hommes de notre Révolution, qu'avant de faire ce qu'ils faisaient, il fallait d'abord se poser comme Fichte ou Schelling, pour se demander d'abord s'il *valait la peine* ou non, puis..., etc., qu'ils eussent ri assurément. — C'est que tous ces praticiens sont des mécaniques; la vraie liberté n'est que dans le philosophe.

2.

Beau germe. Prêterait à un beau développement.

L'homme de génie est la plus belle preuve d'immortalité. Si je ne considérais que le vulgaire, j'en douterais peut-être. Mais quand je vois le génie souffrant, et le plus malheureux des

hommes (j'entends intérieurement, car pour l'extérieur, on pourrait dire que c'est accidentel), c'est le martyr perpétuel, déshérité ici-bas; rien n'est fleur pour lui :

Du nectar idéal sitôt qu'il a goûté...

Heureux le simple qui caresse en passant chaque fleur, et s'y donne par l'amour simple et naïf! Mais le génie, c'est une faim perpétuelle. Le génie ne serait donc qu'une dérision sans l'immortalité : ce serait une folie, une *extravagance*, dans le sens étymologique, *absolument comme celui qui dévorerait sa vie de dépit parce qu'il n'a pas les ailes de l'oiseau*. C'est identique. — Or je mets en mineure que les génies sont les princes et non les fous de l'humanité. Donc ils n'aspirent pas après une chimère. — Immortalité prouvée par *la poésie et les poètes*.

Ah! mon Dieu! que je voudrais être une pauvre petite religieuse, toute simple et pure, priant, aimant et ne pensant pas! Voilà que je hérisse ma vie au milieu d'une science âpre et dure ou d'une philosophie terrible. Ah! qu'elle est heureuse, Béatrix : aujourd'hui le jeudi saint, elle

est là-bas à l'église, au coin du pilier, saintement agenouillée, avec son livre. Et moi au milieu de mes daguesch[1], Gesenius, Buxtorf, Leibnitz.

Ah! Dieu, j'étais fait pour sentir dans ce joli petit cercle. Plût à Dieu que le christianisme eût été un peu flexible! J'aurais pu y rester pour le cœur et la vie extérieure, en gardant ma critique. Mais non, il va tout d'une pièce. — Plût à Dieu donc que je n'eusse pas eu de critique! Et ma pauvre mère, je parie qu'elle pleurera aujourd'hui en pensant à moi. Oh! si je revenais à croire, c'est alors qu'on tuerait le veau gras. — Ma jolie vie pure et poétique est toute là-bas, et adieu pour toujours!

Marchons, philosophie, science; allons, c'est beau et fort, sérieux et ferme. Allons! je suis tout cela aussi. Il faut marcher.

Je n'oublierai jamais le jour où, assis là-bas auprès de la chapelle des Cinq-Plaies, au pied d'un arbre, je lisais M. de Bonald[2]: maman, avec cet instinct maternel qu'ont les mères, me tira le livre des mains. Le ton l'effrayait, et elle voyait à la manière dont je le prenais, que cela me

1. Voir plus haut. p. 138, note.
2. V. *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, pp. 313-314.

tourneraït la tête. « Lis donc de jolies choses », me disait-elle.

3.

Les critiques de nos jours, Sainte-Beuve, ont, en parlant de la littérature du passé, un certain ton moqueur, affectant la supériorité, et supposant ceci : tous les autres furent frivoles et superficiels. Nous seuls sommes dans le vrai. Rien ne montre mieux la vanité de toute littérature. Car ne doivent-ils pas se dire qu'un jour il en sera de même d'eux?

Alors, qu'est-ce qui les console? La gloriole du jour qui demain sera oubliée. Horreur! — Oh! que je sens bien ce certain ton intéressant de traiter par exemple les vogues passées, la protection des auteurs passés entre eux, etc. Lisez, par exemple, le portrait de Fontanes par Sainte-Beuve. C'est du précieux. — C'est pour ne pas prendre la manière qui prend les choses à plein.

4.

Les poètes classiques avaient bien saisi quelque chose du simple et de l'agréable de la campagne. Mais son vrai poétique, son poétique *psychique*,

ils n'y entendaient rien. Rien chez eux avant Bernardin de Saint-Pierre et Fontanes qui présageât le sentiment de la nature, tel qu'il se trouve dans Lamartine. Comparez, par exemple, la campagne dont parle quelque part Boileau, froide et sans âme, ou mieux encore Fontenay de Chaulieu[1] à la *Retraite* de M. Lamartine.

Il est sur la colline
Une blanche maison[2]...

C'est la différence de l'âme au corps.

5.

Rien de plus curieux que d'examiner ce que devinrent dans la tourmente révolutionnaire les littérateurs de l'époque antérieure. On dirait un naufrage, où chacun a ses aventures; il y aurait là un curieux tableau comparatif et classification à faire, Bernardin, Fontanes, Laharpe, Chénier, etc., les uns dans un sens, les autres dans un autre. Voici le tracé graphique :

1. Chaulieu (Auffrye de) était né à Fontenay.
2. *Harmonies poétiques et religieuses*, Paris, Hachette, p. 281.

C'est comme un point d'arrêt commun dans la vie de toute la génération. Là on se demande : que devint-il? Que fit-il?

6.

Ne serait-il pas à désirer que le contact des deux sexes eût lieu même dans l'éducation? Ce serait peut-être le seul moyen de tempérer un peu la revêcherie écolière des petits garçons, ce ton brusque, grossier du collège. — Au fait, il est clair que ceci n'est réalisable que dans la famille; aussi plus je vais, plus j'en viens à préférer l'éducation domestique. L'éducation publique des collèges n'est pas tenable. Pas de milieu : ou une effroyable licence, ou une haine horrible de l'élève à ses tyrans. Le ton paternel et doux est impossible. Il faut la manière dure et rude du régiment. Or ceci est affreux, horrible, me fait bondir d'indignation. Ce régime pesant et aigu est capable de tuer toute pensée noble et morale. Le père au contraire a tout ce qu'il faut pour maintenir l'ordre entre deux ou trois frères, il n'est pas besoin de recourir à cet horrible système de répression. Mille sanctions ont de la valeur dans la famille qui n'en ont pas dans le collège.

Je conçois que pour *l'instruction*, on envoie l'enfant aux établissements publics : mais l'éducation ne se fera jamais qu'au foyer domestique. — Là seulement est la mère et la sœur. Or, est-ce sans raison que Dieu a mis tout cela dans la famille? N'est-ce pas que tout cela est nécessaire pour que l'homme soit complet? — Au contraire, que fait-on? Dès l'âge de sept à huit ans, on vous séquestre l'enfant entre des murs tout noirs, barbouillés d'encre, avec des livres qu'il abhorre. Plus de maman, plus de petite sœur, plus de jeux au coin du foyer. Un régime au tambour.

« Grâce, grâce pour les petits enfants! » (Michelet). Plus de fleurs. Une fois par semaine, on s'en va en rang, et le surveillant à côté. C'est faire l'exercice. Cela, dit-on, forme l'homme constitutionnel, du XIXe siècle, sentiment de l'égalité. — Soit, mais cet homme est horrible. Ah! que M. Souvestre a bien compris cela. On prend la vie mécaniquement, comme un chemin à enfiler tout droit, exactement l'esprit du régiment. Plus de ces jolies pousses vertes, poétiques et tendres. Quelque chose d'uni et de mat, sans morale, sans ciel, sans idéal. Un honnête horloger, un bon négociant, voilà ce qu'on fait. Mais l'homme pur, le génie céleste, un Krummacher, un Herder, nos

collèges l'étoufferaient. Il faut passer au moule hideux de la vulgarité. Oh! que je remercie Dieu de m'avoir préservé de ces étouffoirs! Le séminaire est bien meilleur pour celui qui sait se maintenir indépendant.

7.

Le poète et le penseur ne peuvent exprimer que la plus petite partie d'eux-mêmes. Le plus précieux, l'intraduisible, l'inexprimable, la fine touche de sentiment, le vif *acumen* qui n'a pas de nom, tout cela est là, caché. C'est ce qui fait le désespoir des poètes. Car c'est un besoin pour lui de s'exprimer *au dehors* et ceci n'est pas petit amour-propre. C'est sentiment primordial de la nature, comme l'instinct de sociabilité, etc.

8.

J'ai une nature excessivement réflexe, et aussitôt que j'ai éprouvé spontanément quelque sentiment, ou quelque mouvement, je me replie sur moi-même pour l'étudier et le discuter.

9.

Les politiques ne considèrent jamais que le bien de leur nation, et jamais celui de l'humanité. Il serait bien neuf si l'on entendait quelque jour, à la Chambre des tribunes, dire : « Ceci est notre avantage, mais ce n'est pas celui de l'Europe, ne le faisons pas. » Il faut pourtant dire ainsi, comme l'a fort bien saisi M. Garnier. — Ainsi il faudrait faire des vœux pour que notre patrie fût anéantie, si cela était utile au reste du monde. Il ne faut vouloir le bien de son pays que pour celui de l'humanité. Arrière les petits esprits qui n'ont de frères que dans une limite tracée par le hasard !

10.

Le nom de *Caucase* est, chez les anciens, un des plus caractéristiques de la géographie par à peu près, étendant la dénomination. (Cf. Tharsis et Ophir, et *quae alibi disserui.*) Toute montagne orientale et lointaine était pour eux Caucase. On le retrouve dans l'Inde, au Paropamise, etc.

Rapporter à mes recherches sur les procédés de la géographie ancienne.

11.

Ma philosophie à moi, c'est à peu près ce que d'autres appellent littérature. Le cycle d'idées d'Ozanam, par exemple, répond bien mieux à mon type que ce qu'on spécifie du nom particulier de philosophie, comme Garnier, par exemple.

12.

On a beau dire, l'humanité et la philosophie vont toujours s'enrichissant de résultats de plus en plus précieux. Il est vrai que quand ces résultats sont bien acquis, on n'y pense plus, et on est tenté de croire que ce n'est rien, tant c'est clair : on ne considère alors que ce pourquoi on lutte encore, ce qui n'est pas encore passé en droit commun. — L'unité de Dieu (quel que soit le sens de ce théorème, vrai certainement), la dignité de l'espèce humaine, la fraternité de tous les hommes, les principes de liberté politique. — Au contraire, la spiritualité de l'âme, l'immortalité de l'âme sont encore à conquérir. C'est le *bravium*, posé là au milieu, et pour lequel on se bat.

13.

Désormais, pour exercer une vraie influence, il faudra mêler la science et la critique à la poésie, à la création idéale. Un seul poète, construisant à ses seuls frais, ne fera rien. Le passé occupe trop de place, pour qu'il ne soit pas imposé à chacun d'en dire son mot. C'est comme un système qui ne dirait rien de Dieu.

14.

Dans quelques siècles, il sera beau de traiter ce sujet : *De la position des hommes du* XIX[e] *siècle vis-à-vis des religions, et du christianisme en particulier*. Non que je croie qu'alors on sera dans une pareille veine de questions.

15.

Je suis né romantique. Non, jamais je ne me contenterai d'un système intellectuel qui s'en tienne à la forme, et ne fasse que charmer par l'harmonie, système tel que Boileau, par exemple, le dessine dans son Épître au marquis de Sei-

gnelay. Non, il me faut l'âme, quelque chose qui me mette au bord de l'abîme.

16.

Quand vous prononcez le mot *forte*, *porte*, etc., quelle différence y a-t-il entre la prononciation de *for* et celle de *te*; c'est que *te* se prononce tout bas : la preuve, c'est que si vous essayez après avoir prononcé le mot *forte* de reprendre le dernier son que vous avez émis, vous serez obligé de parler comme si vous parliez bas. Ce mélange de syllabes prononcées *tout haut* et d'autres prononcées *tout bas* est plus remarquable qu'on ne pense. Avait-il lieu dans les langues anciennes? — Cette réflexion m'a frappé en lisant un passage de la *Grammaire raisonnée de Port-Royal*, ch. VI, 1re partie. — Il voudrait qu'on donnât pour nom à *t* ce qu'on prononce dans la dernière syllabe de for*te*. Cela ne se peut. Car c'est dire que pour nommer *t* il faudrait parler tout bas, ce qui est ridicule. Il entend parler de *te* prononcé comme dans *tenir;* mais alors ce n'est plus la dernière syllabe de for*te*.

17.

Il n'y a rien qu'on craigne tant que d'être dupe. Il n'y a pas de forme d'insinuation qui prenne cours plus facilement que celle-ci : vous êtes des sots, vous vous laissez prendre par des fripons. On le croit sans examen, tant on trouve horrible le rôle de dindon. — Cela éloigne du bien une foule de gens, par la crainte d'y être dupés; on se défie de tout pour n'être pas pris. C'est déplorable. Car il vaudrait cent fois mieux être dupé sans cesse que de ne plus croire à la vertu. Au point de vue moral, il est sublime d'avoir été dupé; mais il faut que ce ne soit pas par bêtise.

18.

Il y a certains tours de phrase ironiques qui peuvent s'appliquer à tout, et qui ont je ne sais quelle fascination pour empêcher qu'on ose aller contre. Par exemple, tout ce que l'on dit, surtout parmi les catholiques, pour se moquer des stoïciens se montant au ton de la vertu, etc. On se croirait dupe en défendant des gens moqués. De même pour les philosophes du XVIII[e] siècle. Depuis qu'on s'en

est moqué, on dirait qu'il est de mauvais ton de rien dire pour eux. Voilà encore un tour fort adroit de cette superficielle école religieuse. C'est de présenter cela comme de l'arriéré tué par le ridicule. Cousin aussi, c'est de l'arriéré, ce qu'on disait l'an dernier, c'est de l'arriéré; ce qu'on disait hier, c'est de l'arriéré. Bonne tactique, pour en donner de l'horreur. Car un autre épouvantail, c'est de passer pour un homme du vieux temps. Pauvres gens! c'est eux qui en sont. Et on s'est encore bien plus moqué d'eux. Voilà comme va le monde. On se relève en se moquant de ceux qui nous ont tués en se moquant. Misère!...

Ah! que je me représente cela vivement, et que je trépigne de ne pouvoir transpirer tout l'acide de ma pensée. Au fait, depuis quelque temps, j'éprouve cela très fréquemment. Ces mouvements ne sont pourtant pas éminemment vrais : ils sont mêlés de vrai et de faux. Le vrai est dans le point de vue idéal qui les excite; le faux dans le fait auquel je les applique. Par exemple, je me figure tel idéal contre lequel j'écume de rage; cela est vrai et bon; car cet idéal est odieux. — Puis j'applique cet idéal à telle réalité extérieure, qui a été la cause occasionnelle de sa conception, et ceci est souvent historiquement faux.

19.

Il est dit dans Théocr., *Id.*, 4, v. 10 (voir note de Casaubon et de Geoffroy, etc.) qu'Egon, entreprenant un voyage de trente ou quarante jours, emporte avec lui vingt brebis pour se nourrir. Cela montre bien le mode de boucherie de ce temps. On tuait au besoin, et l'animal ne servait que pour la circonstance actuelle. Nous retrouvons exactement la même chose en Orient, et dans l'Odyssée.

20.

Je commence à croire que les folies et l'ἀκρισία que j'attribuais en propre aux commentateurs des livres sacrés appartient à tous les commentateurs, à toute cette race de suceurs qui s'attachent aux grandes œuvres, et veulent de force en extraire un jus qui souvent n'y est pas. Aussi ils n'en laissent qu'un squelette desséché. — Ils arrivent tous à supposer dans leurs auteurs une sorte d'infaillibilité, de vérité absolue. — Par exemple, Barus commentant le passage d'Anacréon, *Od.*, 43, v. 3, où il dit que les cigales *boivent* la rosée

pour toute boisson, cite un grand nombre de textes, où il est dit que les cigales *mangent* la rosée pour toute nourriture. Terrible difficulté! Il en cite alors une série d'autres qui ont dit comme *son* poète, que les cigales *boivent*. — Puis il propose cet admirable projet de conciliation : c'est de supposer que les cigales *boivent et mangent* la rosée. On dirait exactement la méthode de Cornelius a Lapide, ou autre de son espèce. C'est juste le principe que dans les contradictions apparentes qui ne sont pas des contradictions absolues, il
Note 1. faut affirmer les deux simultanément; absolument comme on affirme simultanément les deux généalogies de Jésus-Christ. — Cela me rappelle aussi cet autre trait d'un commentateur de Dante, qui à l'endroit où le poète dit qu'il tint dans l'enfer plusieurs discours *qu'il est beau de taire,*
ote 2. *comme il était beau alors de les dire*, se pose le *quæres :* quels étaient ces entretiens? Ceci ressemble encore de la manière la plus frappante aux *quæres* des commentateurs catholiques. (Ouvrez au hasard Cornelius a Lapide.) Toujours cette manie de supposer une vérité intrinsèque dans l'auteur : ce petit membre de phrase est un *aphorisme* irréfragable; cet autre aussi... donc. — Comparez les commentateurs alexandrins d'Ho-

mère, leurs ἐρωτήματα et leurs ἀπορίαι. — On peut noblement commenter; mais il faut avouer qu'un petit esprit qui s'en mêle tombe dans d'étranges petitesses; car il faut de force trouver un petit article à chaque mot de l'auteur. Or cela tue. — Pour d'autres exemples curieux de la sottise des commentateurs (cf. la note de Nicolas Heinsius, *Juro per Theocriti Veneres* au v. 84 de la 1re *Id.* de Théocrite, ou celle de Tonp[1] au v. 11 de la 4e *Id.*) — Les deux endroits sont dans les notes d'Edwards. — Ces sottises me tuent; je ne puis m'en séparer, tant je les sens vivement, et ne puis aussi les exprimer.

1. — *Jamais on ne songe à dire:* selon lui. *Voyez les remarques analogues que j'ai faites sur la définition de la tragédie par Aristote, et sur le dissentiment des commentateurs à cet égard.*

2. — *Commentateurs de Dante : se demandent ce qu'il disait en enfer quand Dante le tait. (Passage que j'ai entendu d'Ozanam.)*

21.

Sur l'usage de l'antiquité de désigner les chansons par leurs premiers mots, comme dans les

1. Auteur d'une édition de Théocrite avec Walckenaër et Brunk, en 1810.

titres des Psaumes. (Cf. Théocr., *Id.*, IV, v. 32 et 33; et Virg. *Egl.*, *Cujum pecus. Egl.* V, v. 86 et 87. Cf. notes, *quæ collegit* Edwards, Reiskii et Palmerii et Wartonii).

22.

A un certain point de vue, la littérature n'est qu'une critique de formes et l'histoire littéraire une histoire de mots. Quel n'est pas en effet le creux de la plupart des objets qu'on lui donne? Bizarrerie qu'une science sérieuse comme l'histoire littéraire et la critique ait pour objet des fariboles, comme un rondeau ou un madrigal, ou des faiseurs de cela. La critique est ici plus sérieuse que son objet. Cela m'étonne toujours. Quoi! je porterai un nom qui me sera commun avec La Fare et Chaulieu! En vérité, je ne vois guère en tout cela que le mérite historique. Cela est bien ou mal dit, voilà tout; car pour y trouver du plaisir, cela n'est rien, et d'abord il n'y en a pas en dehors de l'érudition. Et quand il y en aurait, ce ne serait pas un mérite; car rien de ce qui est plaisir n'est intellectuel : il faut entièrement et absolument bannir ce mot du domaine de l'intelligence. Aussi comme je trépigne contre

ces sots, qui présentent la littérature comme un amusement, dont on *se lasse moins que des autres*, et auquel on revient plus volontiers (M. Saint-Marc-Girardin). Horreur! Ma fin serait donc quelque chose qui devrait être assimilé à une soirée ou à une partie de plaisir! Et si ce n'est pas ma fin, qu'est-ce qui l'est? La morale? Mais elle est sèche et incomplète si elle n'est pas alliée à science et philosophie. Et pourquoi plutôt la morale que les autres perfectibles de l'homme? Or la fin seule est digne de regard : seule elle n'est pas vanité. Mettez-y donc beaucoup de choses.

23.

Je souffre horriblement aussitôt que je peux trouver en moi quelque chose d'affecté, un ton pris, surtout visant au bon et au sublime. Oh! alors tout me devient suspect, et comme j'aimerais mieux mille fois la mort que de renoncer au grand, je suis dans une cruelle alternative. Il est remarquable que je redoute l'affectation pour le beau, mais que je ne la redoute jamais pour le bon. Je ne me reproche jamais de me moraliser de propos délibéré, comme je me reprocherais de

me poétiser de propos délibéré et facticement. Quant au vrai, cela n'aurait pas de sens.

Il faut décidément que je prenne sur ce point mon parti, et que bon gré mal gré je marche au beau. Qu'importe que j'aie été affecté une minute? Et au fait, quel mal y a-t-il à cela, au sens que je l'entends? Cette affectation n'est autre chose que la volonté réfléchie et délibérée de viser à quelque chose de grand et de beau. Les vulgaires s'en moquent, comme de tant d'autres choses, et ici encore les rieurs ont cet incroyable avantage d'être crus sur parole. Épouvantable tyrannie qu'exercent ces gens! Ce sont tous des hommes peu idéaux, communs, sans élévation, entichés d'idées positives et sans poésie, et c'est à de telles gens qu'on remet le sceptre pour juger si telle chose est ou non de bon aloi. Laisse-les, laisse-les se moquer de ces naïfs efforts que fait une âme pour s'élever. Ils n'en sont pas capables, et leur rire ne prouve rien. Cuirasse-toi contre ce rire, car tu peux être sûr qu'on rira beaucoup de toi.

24.

Quand vient la richesse de détail, le seul moyen d'y mettre de l'ordre, c'est la division et

le classement divisé. Par exemple, les sciences. Il en sera de même pour les bibliothèques. Elles me représentent parfaitement le syncrétisme primitif où se trouvent pêle-mêle *omnia scibilia*. On reconnaîtra bientôt que le seul moyen sera de former des bibliothèques à diverses fins, des bibliothèques spéciales pour les mathématiques, les auteurs classiques, etc. Alors le lecteur saura où s'adresser.

25.

Nous n'admirons proprement que ce qui consonne avec nous. Quand nous trouvons dans un auteur exprimée avec force une pensée que nous avons eue, alors nous admirons. Cela ne veut guère dire autre chose que : « Il est de mon avis, c'est juste ce que je pensais. » Au moins j'éprouve cela personnellement d'une manière frappante. Admirer, c'est d'ordinaire me retrouver. — De même, ce que nous admirons surtout dans les anciens, c'est quelque pensée ou quelque expression qui se rapproche de nous d'une manière plus saillante. Par exemple, une phrase qui souffre d'être traduite en une phrase au tour moderne. Au fait, j'ai observé ceci surtout dans les super-

ficiels, et l'admiration que je décrivais tout à l'heure, je l'éprouvais surtout dans mon commencement; maintenant j'admire plus hors de moi.

26.

Chose frappante quand on songe que tous les caractères, les faits généraux d'un siècle se touchent et se tiennent, et qu'un jour, par exemple, on montrera synthétiquement que tous les faits qu'il est aisé d'observer dès maintenant en celui-ci sont tous fleurs d'une même tige. On verra alors comment aux siècles antérieurs il dut succéder un siècle vif et passionné pour l'actuel, peu soucieux de l'avenir (chacun travaille pour soi), et pourtant ne parlant que d'avenir. Comment alors une foule de rapports qui avaient lié l'ancien monde se relâchèrent, par exemple la famille, comme institution, la religion, le lien gouvernemental. De ce côté ce fut un siècle de dissolution.

27.

Oncques ne vis rien de plus sot, de plus pédant, d'une fadeur plus exaspérante que ces professeurs du collège Henri IV et, je crois, tout ce

genre professeur vu à la distance de la pension au collège. Manie d'affecter le savant vis-à-vis de ces enfants, avec qui rien de plus facile que d'en acquérir la réputation; car celui-là est savant qui sait ce que nous ne savons pas; manière de faire le difficile et l'insatisfaisable, tant on a le goût pur et le sentiment vif du beau; manière d'affecter une sévérité d'Aristarque qui se vante de trouver vingt fautes dans ce qui passe pour assez bien; manière d'attacher une valeur supérieure à toutes ces nippes classiques et de se poser en savant consciencieux et approfondi vis-à-vis des personnes de leur société (ici j'induis, car je n'ai pu observer), manière de s'adonner tout entier, avec un zèle d'agrégé tout frais, à ces misères. Vie horrible, type dégoûtant. Rien de plus fade que ces grammairiens. Ils me soulèvent le cœur, et pourtant je leur pardonnerais peut-être si à cela ne se joignait la sotte prétention de se poser comme les premiers hommes, les hommes solides... Ce professeur de sixième surtout (M. Vérien) me fait cet effet d'une manière spasmodique. Il donne ce matin à ses élèves (de sixième) une version d'Horace, et y ajoute pour éclaircissement d'un ton doctoral et savant cette addition lumineuse et profonde : « Vous saurez que les poètes

prennent la partie pour le tout. » Aussi bien le type se complète-t-il en lui par des publications pédagogiques. — Le professeur de seconde, lui (M. Theil), affecte une autre manière : il donne dans le grand genre auteur, et n'entretient ses élèves que des grands ouvrages qu'il a sur le chantier, et dont il reçoit les épreuves tous les jours de chez Firmin Didot. — Il a aussi une affecta-
Note 1. tion toute remarquable de singer l'enthousiasme, et la *haute intelligence* des moralistes, tels que Duclos, Vauvenargues, etc., ces médiocrités révoltantes, types de la France étiolée. (J'ai fait remarquer ailleurs que cette mode était générale maintenant dans l'Université. Voyez les épigraphes de la thèse de M. Benoît.) On voit qu'il a la prétention vis-à-vis de son petit monde de s'y rattacher. Lisez aussi dans la préface de ses morceaux choisis sa manière adroite de se rattacher à Rollin.
Note 2. O Dieu! quel comique! — Le professeur de rhétorique (Feugères) a, lui, la manie de singer l'homme grave, qui n'a pas besoin pour aliment de choses fortes, qui se contente d'une nourriture légère et substantielle. Aussi rien de plus creux que tous les sujets sur lesquels il exerce ses élèves, etc. Tout cela joue en moi une comédie singulièrement vive; je regrette que je ne me sois pas

exercé à la flexibilité de la forme pour la transporter à l'extérieur. Note 3.

Je me convaincs toujours de plus en plus que cette éducation est radicalement fausse, que ces hommes sont pitoyables et d'une prétention inexprimablement comique. *Rhéteurs et grammairiens*, pas autre chose. L'éducation en est au point où elle était dans les premiers siècles de notre ère, livrée à de pitoyables trafiqueurs de paroles. Et la morale... pour y suppléer, on se rattache à Rollin; et savez-vous quelles sont les lectures que ces bons et pieux Rollins font en classe à des élèves de sixième et quatrième? c'est celle des romans d'Eugène Sue (Plick et Plock, par exemple, c'est historique), et de Paul de Kock. Voilà nos Rollins.

Ah! quand je compare à cela mes grands hommes si vrais, si beaux et si élevés au-dessus de toute prétention, ces grands hommes lacérés par la pitoyable admiration de ces médiocres, Platon et Aristote servant à la petite vanité d'un professeur de sixième ou d'un jeune docteur ès lettres! Misère! Vérité, vérité, où es-tu? Mon Dieu! que je souffre! exprime donc ma pensée avec le feu et le fiel qui rongent mon âme en la concevant, faute de pouvoir la jeter au dehors!

1. — *Ajoutez encore, suivant la vogue courante, l'habitude de revenir sans cesse à Aristote. C'est l'homme* à la mode.

2. — *Des* embarrasseurs, *comme on dit en Bretagne. Ce mot est parfaitement expressif.*

3. — *Encore je ne les vois que de si loin et réfractés par les élèves qui ne sentent pas ce ridicule; je suis obligé d'induire des moindres circonstances. — Oh! si je pouvais les voir directement : il y aurait là mille traits précieux à recueillir; car vis-à-vis de ces enfants, ils ne se contraignent pas et peuvent être pédants sans crainte, même en se* moquant d'eux-mêmes, *comme cela arrive souvent, car ces enfants n'ont pas le tact assez fin pour sentir l'affecté et le faux. Alors ils peuvent tirer riche parti de l'ignorance des auditeurs.*

27 *bis*.

Du reste à mon sens, l'éducation est quelque chose de très mort pour la science, et qui s'y [donne] à plein se tue pour la science. C'est un *caput mortuum* fort pauvre. — Aussi il faut voir comme je m'en moque, en ayant l'air d'y marcher. Ce n'est pour moi qu'un gagne-pain de quelques années, et je prends mon âme à témoin, que je m'en serai toujours moqué. Ozanam, Fauriel, Damiron, etc., voilà mes types, voilà où je marche.

Voir suite au n° 29.

28.

Si on suivait le point de vue éclectique, on arriverait, de peur de se tromper, à *émousser* toutes les propositions, et à émousser encore ce qui aurait été émoussé, sous prétexte d'éliminer l'exagéré. Pauvres résultats que cela amènerait, sans force, sans vivacité, sans physionomie ! J'aime mieux encore la manière ronde et ferme, qui s'échauffe et prend feu. Il y a beaucoup d'erreur, mais avec beaucoup de vérité, et là-bas, il n'y a rien.

29.

Ce type classique universitaire, quand il est pris sur une haute échelle comme dans M. Le Clerc et les autres sommités, a bien quelque chose de beau et de bon ; car alors il touche à la science, il est science. Or science est de l'idéal (vous m'entendez). Mais, rapetissé dans ces petits hommes, comme il a dû en exister d'innombrables pour l'enseignement, cela a produit le type pédant-professeur, qui, encadré dans le siècle, si différent, produit l'effet du monde le plus grotesque.

30.

Mon Dieu ! on pourrait peut-être croire à la

manière âcre dont je parle de ces choses, qui sont parties de la science, que je fais peut-être peu de cas de cette science elle-même ou d'une de ses parties; non certes. Science, science, science pour elle-même, sans vue de l'utile. Il y en a qui voudraient transformer nos séances de l'Académie des Inscriptions en séances d'agriculture. Oh ! horreur ! — Ce qui m'exaspère, c'est qu'on soit exclusif, qu'on s'enterre de gaieté de cœur dans l'antiquité, et qu'on se résigne si volontiers à être incomplet. Alors je m'exaspère, contre M. Le Clerc, par exemple. Je ne m'exaspère pourtant pas contre Job Ludolf, qui a été bien plus exclusif encore dans une branche bien plus restreinte de la science : c'est que celui-ci ne s'établit pas en force qui s'impose. — Ah ! mon type sublime, où es-tu, mon étoile? Herder, mon *penseur-roi*, régnant sur tout, jugeant tout et n'étant jugé par personne !

31.

Qu'un ouvrage sorte actuellement de l'Université, ce sera une raison pour que toute une classe de personnes dise : Cela n'est pas pour moi ; c'est bon pour les écoles. On le dit même

des ouvrages philosophiques. C'est bon à lire au collège. C'est affreux! Quoi! La philosophie est-elle donc affaire d'école! — Moi, je ferai de telle sorte que je doive et puisse être lu de tous les penseurs; pour tous les non-intellectuels, d'école ou non, je m'en moque. — Remarquez qu'un livre qui n'est que pour l'école n'a qu'une valeur toute relative. Car la science n'est pas pour l'école, comme on serait tenté de le croire à certains tours du siècle, mais l'école pour la science. La science qui s'arrête à l'école n'est rien; le but est ultérieur à l'école; les pensants formés, voilà le public des philosophes et des vrais écrivains. Un ouvrage qui n'est qu'élémentaire n'est pas un ouvrage dans le grand sens du mot; seulement il arrive toujours par accident qu'il renferme des choses qui ont de la valeur pour tous. Mais le but est les non-étudiants. Ce qui est pour ceci est entaché de mécanisme et de vue pratique. Car *apprendre* (enseigner) n'est pas si noble que philosopher (en son sens large).

32.

L'Asie-Mineure non grecque offre un caractère religieux et philosophique fort remarquable.

C'est une sorte de milieu entre la Grèce et l'Orient, et c'est là surtout et en Égypte, que se fit la fusion des deux esprits, par le christianisme, etc. L'Asie-Mineure en effet nous offre une foule de cultes mystiques et orientaux : le culte de Cybèle de Pessinunte, les mystères, Apamée, les fables se rapportant à l'ancienne Phrygie, toutes mystérieuses, le prêtre de Comana, le nœud gordien, etc., etc. Les hommes également ont un caractère à part; Apollonius de Tyane, etc. Là aussi saint Basile, saint Grégoire de Nazianze, etc. — Tous ces faits ont une couleur à part très caractérisée; ce n'est pas la Grèce et ce n'est pas l'Orient, milieu mat, quoique ayant son poétique.

33.

Toutes les fois que l'homme s'occupe de quelque chose pour l'utilité d'abord, il ne peut s'empêcher d'y mêler ensuite quelque chose de non utile, un luxe de science ou de beauté qui lui fait honneur, car cela prouve que l'utile n'est pas tout pour lui, et qu'il y a le beau par delà, vers lequel tend tout effort. Par exemple, beaucoup d'hommes n'envisagent les sciences physiques que comme *utiles*, et pourtant ne peuvent leur

défendre ou se défendre un luxe de recherches qui n'ont aucune utilité d'application. Dans l'étude des langues orientales vivantes de même. Dans les soins (du reste fort comiques) que notre siècle a entrepris pour l'amélioration de la race chevaline, de même. On va au luxe, à la beauté des formes ; or luxe est déjà plus près du beau que l'utile. — L'utile est trop près de l'homme, son élan ne peut s'y arrêter, il se porte nécessairement au delà dans la sphère idéale où est le beau, avec ses compagnons.

34.

Il faudrait bien prendre garde de prendre au sérieux toutes les diatribes, injures, etc., d'usage des journaux actuels contre la branche régnante. Ce n'est pas une haine vraie, comme sous la Restauration, par exemple. C'est une affaire de ton. Et la preuve c'est qu'aussitôt que cette famille éprouve quelque malheur, on est touché, on la plaint ; on s'en moque pour tout le reste, surtout dans leurs fêtes, etc. Voici comment tout cela s'explique : nous les avons faits, alors il est impossible que nous ayons du *respect* pour eux ; c'est bon pour ces vieux trônes qui semblent venir de

Dieu, mais celui-ci est trop jeune et d'ailleurs trop plâtré de main d'homme. Nous disons : C'est nous... nous serions bien naïfs de respecter ce que nous avons fait, nous sommes plus que lui, puisque nous l'avons fait ce qu'il est ; « les enfants, dit Pascal, qui s'effraient de la figure qu'ils ont barbouillée ne sont que des enfants. » D'ailleurs, il devait même suivre de là qu'on s'en moquerait à force : c'est comme dans les petits corps, une académie d'institution, etc., où les dignités sont électives. On dit : je suis autant que lui et je suis pourtant fâché de n'être pas en sa place ; je m'en vais m'en venger, en lui rendant la place désagréable. Et puis c'est comme cela : une puissance qu'on a faite, un rang d'honneur *qu'on a donné soi-même*, est un but placé à tous les traits. On veut retirer ce qu'on a prêté. — Il fallait donc qu'on se moquât à force de cette dynastie, surtout quand elle prospérait et élevait un peu la tête. Pour les autres qui *nous étaient imposées*, on ne se moquait pas, on s'exaspérait. Voyez la manière dont M. Souvestre a caractérisé ce fait dans la séance des Femmes sages, sous la présidence de mademoiselle Spartacus.

35.

Les anciens n'ont jamais cette teinte de sentiment pure, élevée, mélancolique, qui fait réellement du malheur quelque chose de divin et de céleste, une vraie religion, un état où l'on est plus près de Dieu. Voyez, par exemple, Cicéron dans son exil : pas une pensée qui s'élève comme un rayon de philosophie. Voyez sa lettre à Pœtus : que c'est plat, tout réel, toute vue au bonheur mat ici-bas, non matériel sans doute, mais bonheur physique !

36.

Cicéron a parfaitement senti une manière d'envisager la *gloire*, et de lui donner une valeur morale, réelle et absolue. C'est, dit-il, l'écho de la vertu ; le [son] que rend celle-ci : cela est parfaitement juste, et c'est en ce sens qu'il faut aimer la gloire, mais non la vanité. Celle-ci est horrible, et trop souvent on confond.

37.

Excellente idée peu développée.

Il n'est pas étonnant que l'orthodoxe puisse serrer plus fort ses croyances que le philosophe. Celui-ci est obligé de s'arrêter à un certain point, faute de quoi tout se dissoudrait et se réduirait à zéro. L'orthodoxe, au contraire, met toute sa provision vitale dans un tube dur d'extérieur, qui est un fait palpable et protecteur, et on sent dès lors qu'il pourra serrer dessus tant qu'il voudra. C'est une écorce qui protège, au lieu que là-bas tout est à vif. Il englobe toute sa philosophie dans une carapace, la révélation, et celle-là peut-être, tant qu'on veut se tenir à la vue spéculative, peut être serrée. Mais malheur au jour où il viendra à gratter la carapace avec le stylet de la critique! elle cédera, et le stylet pénétrera du coup jusqu'à la chair vive; alors quels élancements! Il faut d'ailleurs pour lui plus de temps, afin que la chair vive s'habitue à vivre à l'air sans carapace. Cette tendance de donner à tout une concrétion extérieure, forte mais grossière, est caractéristique de l'orthodoxe. Un homme qui aurait une carapace comme une tortue ne serait pas beau,

mais il serait plus difficile de le blesser que l'homme nu, dans la simple beauté de ses formes, à moins qu'on ne s'y prît à lui ôter sa carapace. Ce serait là le seul moyen de le percer.

38.

Le monde est composé de classes d'hommes qui ne se comprennent pas. Par exemple l'homme d'action ne comprend pas l'homme intellectuel, et réciproquement. — Par exemple voyez Louvois vis-à-vis de Lulli. Lulli n'est qu'un homme qui sait faire rire. Pour un intellectuel exclusif comme moi, l'homme d'action n'a pas de sens non plus; c'est un fou, un sot, un hors-d'œuvre. Dans ce point de vue n'est pas le vrai complet; car dans le vrai complet, nul représentant d'une face des choses ne peut être un sot. Mais je ne puis encore m'élever jusqu'à donner une valeur à l'action en tant qu'action pure et sans influence sur l'esprit. J'y arrive bien par cette déduction purement extérieure, mais je ne peux y arriver par l'intrinsèque. La politique, il est vrai, agit si fort sur l'esprit, elle entre pour tant dans la marche du monde, que je consens à la peser; mais l'action inférieure, commerce, industrie, etc., tout cela,

si je suis ma pure vue spéculative, je dirais que c'est sottise et occupation d'idiots, quoique je reconnaisse que cela soit nécessaire, comme il est nécessaire aussi qu'il y ait des cordonniers, etc.

39.

Je viens de me confesser et je suis fort content, quoiqu'un peu troublé. Il semble que je sois tout dépaysé. J'ai parlé très nettement à Jésus, dans l'hostie; car je ne peux me figurer, après avoir cru si longtemps, qu'il n'y ait qu'un pain ordinaire. C'est là un fait psychologique très remarquable : à la lettre, je n'ai pas pu me le figurer. Mais j'ai mieux aimé parler encore à Jésus de l'Évangile : oh ! cette fois-là il m'a percé, et j'ai vu dans quelle étonnante position j'étais vis-à-vis de lui. C'est le seul homme devant lequel je me ploie. Je le lui ai dit, et je pense que cela lui aura plu. C'est vrai, pour rien au monde je ne voudrais faire hommage de supériorité à qui que ce soit des autres hommes présents ou passés, à peine futurs. Mais pour lui, oh ! c'est de bon cœur. Je lui ai dit : Tu es mon maître en morale, qui est le capital, tu es un Dieu auprès de moi. J'ai bien une idée de plus que toi, que tu ne pou-

vais, ni ne devais avoir, c'est *science*, qui a aussi ses droits ; car enfin l'enfant est aimable et sublime, mais la science doit être maintenue vis-à-vis. Mais, Dieu ! que tu me surpassais dans la grande science vitale ! Oh ! si je t'avais connu ! comme j'eusse été ton disciple ! Aime-moi, je t'en prie, allons ! fléchis-moi, si tu veux, je ferai ce que tu voudras pour que je te plaise.

Allons ! veux-tu que je me fasse petit enfant. que je renonce même à la science ? je veux bien, mais je ne puis croire que tu le demandes de moi. Que je voudrais savoir si tu m'aimes ! car enfin tu ne peux être mort. Qu'es-tu donc ? Tant mieux, si tu es Dieu ; mais alors, fais-le-moi connaître. Ah ! si je pouvais te voir, oh ! Dieu ! je consentirais volontiers à passer le reste de ma vie sans consolation. Fais-moi croire de toi tout ce qu'il faut croire pour te plaire. Fais que tu puisses m'aimer : dis-moi donc, veux-tu être mon ami ? Mon Dieu, que ne peux-tu me répondre ? Tu me dirais au moins ce qu'il faudrait faire pour être ton ami. Car tu n'es pas de ces dédaigneux qui rebutent ceux qui veulent avoir part à leur amitié. Tu me trouves peut-être roide et trop entiché de science. Mais qu'y faire ? Nous sommes comme cela maintenant, et je te jure que, pour

t'aimer, je t'aime. J'ai même du simple et du pur dans l'esprit, la science ne me dessèche ni ne me défleurit; oui, vraiment, je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. Tu sais bien que quand j'entends les sots de notre temps qui ne te connaissent pas, mal parler de toi, ou n'en pas parler, ce qui est plus ridicule et plus superficiel, je hausse les épaules. Je ne t'ai jamais blasphémé, apparais-moi une fois dans ma vie, et je suis content. A ma mort, au moins. J'espère que dans l'autre vie, nous serons amis, et réunis sensiblement. Tu me pardonneras tout alors, n'est-ce pas? Mais il faut que je croie que dès maintenant tu m'aimes.

40.

Pour ma séance d'ouverture[1].
Ma profession de foi.

Je crois [en] un Dieu, supérieur à l'humanité.

Mais ni anthropomorphisme matériel ni psychologique. Dieu n'est homme ni de corps ni d'esprit.

Oui, si je savais qu'en acceptant le titre de cette chaire, j'eusse contracté l'engagement de poser

1. Ces deux pensées sont écrites au recto et au verso de la même page.

une limite à mes recherches et à ma pensée, j'y renoncerais à l'instant, et je reprendrais ce rôle libre et fier du libre penseur, qui, dans son indépendance, ne reconnaît d'autres limites que celles mêmes de l'intelligible (qui sont aussi peut-être celles de Dieu).

Je parlerai souvent du christianisme. Et comment n'en parlerais-je pas? C'est la gloire du christianisme d'occuper encore la moitié de nos pensées sérieuses, et au XIXe siècle d'occuper l'attention de tous, soit croyant, soit luttant, et ceux qui luttent lui font peut-être plus d'honneur que ceux qui croient.

Un mot sublime, ravissant, immensément compréhensif, quand on lui fait exprimer tout son sens, et qu'on ne restreint pas à quelques rameaux ce grand arbre qui a ses racines dans l'esprit de l'homme, religion.

Attendons pour le reste.

41.

Rien de plus niais que de vouloir imiter les produits spontanés de l'inspiration primitive, la poésie antique par exemple. J'ai besoin pour admirer ces choses de savoir qu'elles sont origi-

nales; si je vois percer l'imitation, j'ai la nausée. Eh! quoi, dira-t-on, si on imite bien et sans affectation, Télémaque par exemple? Non, non; tout cela était significatif dans Homère, mais chez vous, c'est du placage. C'est comme si vous disséquiez par petits morceaux de sculpture tout un beau temple grec, et que vous veniez en tapisser un musée. Je n'admirerai [pas] votre édifice, bien que je puisse admirer vos petits morceaux dans leur place primitive que j'arrive à concevoir. — Eh! quoi, direz-vous, est-ce parce qu'Homère a dit cela que c'est beau? N'est-ce donc beau que dans Homère; dans Fénelon, ne sont-ils pas également beaux? Vos petits morceaux de marbre ne sont-ils beaux qu'à tel degré de latitude? Cela m'a longtemps arrêté. Mais il faut prendre son parti. J'admire profondément une cathédrale gothique; car rien de plus expressif du temps d'alors. Mais une église gothique bâtie il y a deux ans par singerie et goût capricieux me donne la nausée. Qu'est-ce à dire? La beauté n'est donc pas intrinsèque, et dépend-elle de la main et du temps? Qu'y faire? Bien sûr, je n'admirerai pas votre église plâtrée, que quelque architecte en redingote a calculée à force de tête et en racolant des fragments du vieux temps. Au

contraire, cette belle et naïve expression de l'humanité d'alors, c'est sublime. Oui, il faut savoir pour admirer si ceci est expressif du vrai, et pour cela il faut savoir de qui c'est. Appliquez ces principes à Ossian et Macpherson. Celui-ci me déplait, car qu'est-ce que c'est qu'un homme qui vient ainsi me mentir, et se mentir [à] lui-même? — Ce n'est pas que je n'admire Télémaque, mais ce que j'y admire, c'est le génie moderne tout juste (car lui aussi est admirable), mais non la forme ancienne; par exemple, j'admire l'esprit chrétien qui dicte les Champs-Élysées, j'admire la politique si avancée de Fénelon. Mais je ne puis admirer telle description, ou telle comparaison prise à Homère ou Virgile. Tout ce que je pourrai dire, ce sera d'ajouter froidement et sans admirer : voilà un homme qui possédait bien délicatement le goût antique.

42.

L'attention et l'ardeur de savoir est quelque chose qui s'irrite, comme une glande salivaire, c'est une vraie démangeaison, un besoin qui se décuple par la nourriture. C'est ce qui explique la passion des mathématiques. « Quand Archi-

mède était appliqué à son tableau de démonstrations, il fallait que ses esclaves l'en arrachassent pour le frotter d'huile; mais lui, traçait les figures géométriques sur son corps ainsi frotté. »

43.

Τὸ εἱμαρμένον διαφυγεῖν ἀδύνατον. Ζήνων γοῦν δοῦλον ἐμαστίγου ἐπὶ κλοπῇ· τοῦ δὲ εἰπόντος· Εἵμαρτό μοι κλέψαι. Καὶ δαρῆναι, Ζήνων ἔφη. — Admirablement expressif.

44.

Je ne vois pas au monde de plus affreuse dégénération, de tour plus corrupteur donné à un point de vue, que celui qui métamorphosa la puissance publique en pouvoir absolu. Considérez cette horreur. La société existe et exige un pouvoir. Ce pouvoir peut très raisonnablement se confier à un seul, et celui-ci, à qui on donne la force pour pouvoir remplir son office, s'en sert pour se faire de sa charge et de ses sujets une PROPRIÉTÉ, un bien, qui lui appartient, auquel il a des *droits*, qu'il maintient contre leur volonté, pour défendre lesquels il fait venir des gardes étrangers, etc. C'est horrible. Voyez sur-

tout ces royautés orientales, où le roi se regarde comme possesseur de son royaume, etc. C'est un monstre pour moi, je ne vois pas d'exemple plus terrible de la dégénérescence des meilleures institutions. Le plus horrible fléau de l'humanité n'est que la chose la plus nécessaire un peu déviée de son sens premier. Car remarquez que le pas était insensible. Il faut un roi, ce roi doit avoir la force, ce roi doit pouvoir se défendre contre les attaques, même des rebelles intérieurs qui voudraient tout brouiller sur un caprice individuel ; de là à s'envisager comme possesseur en droit, ce qui est Léviathan, il n'y a qu'un fil. — Au fait, toute cette histoire que je faisais n'est qu'idéale, et, dans la réalité, la royauté a été primitivement une conquête. Mais alors, c'est bien pis encore. C'est l'ouvrage de la force, privant l'homme de son droit. Le christianisme a heureusement métamorphosé ce point de vue dur ; il a dit : c'est Dieu qui l'a établi, jetons le voile sur l'origine. Et je ne sais quel dur et inintellectuel légiste a dit encore, il y a peu : Le roi règne par la grâce de Dieu et de son épée.

Ah ! infâme, nous sommes donc des peuples conquis ! Mais il fallait dans cet ouvrage parler contre le clergé ! On pouvait tout dire — Cet

antagonisme est déplorable et il durera jusqu'à ce que le clergé soit abattu. Ce n'est qu'alors qu'on parlera raisonnablement sur bien des choses, car alors seulement la passion extérieure ne s'en mêlera plus; alors seulement, on ne se verra pas cerné extérieurement par des antipathies, ou des opinions pratiques arrêtées, qui vous obligent à dire ceci ou cela, en dehors de la recherche intrinsèque. Par exemple, le christianisme, Jésus-Christ et une foule d'autres choses sur lesquels les catholiques, en discutant, disent d'inénarrables sottises, et se contredisent sottement par réaction. Oh! ceci est du dernier curieux, et je ne peux exprimer ce que je sens sur ce sujet. En luttant avec le parti catholique, ils ne craignent pas d'être les plus inconstitutionnels des hommes, d'invoquer des actes de despotisme, d'exalter les principes d'autrefois, le droit divin, etc., etc. (Cf. *Oui et Non*, de M. de Cormenin[1], et rappelle-toi tes réflexions sur ce sujet.) Ah! si un catholique s'avisait de se rattacher à de pareils principes et autorités, quels cris de fureur contre ce rétrograde!

1. Louis de Cormenin, auteur, sous le nom de Timon, de plusieurs écrits politiques, et d'une brochure intitulée *Oui et Non* (1845).

45.

Il est de l'essence de tout parti de chercher à dominer, même de celui qui prétend n'avoir pour enseigne que la liberté. Il veut imposer tyranniquement ses idées libérales. Cela se voit bien dans la querelle actuelle de l'enseignement. Au fait, ce n'est que le prosélytisme tout naturel.

46.

Toujours deux mots en antithèse dans les écrivains du XVIIIe siècle, la *raison* et le *préjugé*. (Voyez, par exemple, Duclos, *Comment. de la Gramm. de Port-Royal*, surtout le cinquième chapitre de la première partie.)

47.

Quatre classes d'hommes dans le XVIIIe siècle : 1° la garde avancée, criant et tempêtant, réforme de tout, portant la hache à la religion par la philosophie, Voltaire, etc.; 2° les philosophes déclamant aussi contre les abus du passé, mais plus

modérés, parlant comme les autres pour les généralités, mais moins conséquents dans l'application, Duclos, etc.; 3° la classe spirituelle antiphilosophique, bons vivants, peu soucieux de la marche des choses, Piron, etc.; cf. M. Villemain et Saint-Marc-Girardin (*Littér. dram.*, I, Ch. IX); 4° les aboyeurs contre la marche nécessaire de l'esprit, et ayant un air triomphant, car, en effet, d'un côté, cet esprit était mauvais, mais il était plus avancé.

48.

Toutes nos idées sont antithétiques, en ce sens qu'elles ont toutes leurs contre-parties négatives. *Bien — mal.* Alors les esprits se partagent exclusivement entre les deux membres de l'antithèse. Tout est bien, tout est mal. Dieu partout, le démon partout (comme les Jésuites, le Père Bougeant, etc.). De là, les systèmes exclusifs, ne voyant qu'un côté du monde. De là, la nécessité de la synthèse éclectique. Mais il y a trois manières de faire cette synthèse : 1° Dire : il y a du bien, il y a du mal latéralement, mais non syncrétiquement, c'est-à-dire : voici le monde,

c'est un bigarré où tel point est noir, tel point blanc, et de là résulte une teinte générale grise. Mais chaque point individuel est très décidément noir ou blanc. Il y a des yeux qui ne sont faits que pour percevoir les points noirs ou blancs; 2° non, chaque point lui-même est gris, et le même syncrétisme qui rend le monde gris rend chaque point gris. Il y a des yeux qui ont un certain pouvoir absorbant pour certaines couleurs, et qui ne voient que le blanc ou le noir; 3° c'est bien plus synthétique encore que vous ne le dites : non seulement il y a du noir et du blanc dans le monde; non seulement il y a du noir et du blanc dans chaque point; mais ce qui plus est, cela même qui est blanc est aussi noir, et ce qui est noir est aussi blanc. Le mal, cela même qui est mal est bien par une de ses *vues*, et ce qui est bien est mal par l'autre. Donc, direz-vous, il y a une face blanche et une face noire. Non : c'est l'esprit qui voit blanc ou noir; la décomposition ne se fait que dans l'œil. Dans l'objet, il n'y a ni blanc, ni noir; mais la pensée n'existe qu'à condition de l'analyse : alors on donne des faces au zéro-objet, et on dit 1, 2, 3... J'ai déjà dit ailleurs comment nos notions n'étaient que l'écume du

champagne moussé, où la division des parties fait seule le volume.

Cette dernière manière est effrayante : c'est un gouffre qui absorbe tout. C'est, en choquant les extrêmes, les anéantir. En chimie, au moins, il reste un sel neutre.

49.

Voyez Coran, III, verset 119 et suivants et verset 134 et suivants, l'admirable manière dont les religions savent s'y prendre pour expliquer les faits à leur point de vue. Les Musulmans ont été vainqueurs à Bedr ; alors ce sont les anges qui ont combattu pour eux, etc., on les a vus avec des turbans jaunes, etc., toutes les légendes miraculeuses. Ils ont été vaincus à Ohod : grande objection, quand on pose la victoire en preuve, on a même crié un instant : Mahomet est tué... Voyez le tour habile que Mahomet donne à ce fait. « Si la blessure vous a atteint, eh ! mon Dieu ! elles en ont atteint bien d'autres. Chacun son tour, rien de plus naturel, et croyez-vous donc qu'on va au paradis si commodément... etc. ? » C'est un autre ton. Tout à l'heure, il s'élevait avec mépris [contre] le naturel,

en s'appuyant du surnaturel. Ici, il s'appuie sur le naturel comme défensive contre le surnaturel qui n'a pas eu lieu. Rien de plus simple; c'est le *sort des choses*. Mais, tout à l'heure, ce sort n'existait pas contre les croyants.

De même, nous disons : Il est heureux et vertueux, c'est fort juste, il le mérite. Il est malheureux et vertueux, c'est épreuve. Je ne parle pas d'une foule de circonstances de l'histoire miraculeuse du christianisme, où la défaite est absolument la même que celle de Mahomet.

50.

Mardi 22 mars, je reçois une lettre de M. Garnier, où il m'invite à me rendre demain chez lui pour copier sous sa dictée sa notice sur Jouffroy. Quelle joie! Me voilà lancé! Mais le père Crouzet! Il y a retenue!! Grâce à Dieu, cela s'arrange, il n'est pas de trop bonne humeur. N'importe.

Le jeudi j'y vais. — Je suis charmé, en somme, de ma séance. Cordialité charmante, questions très intimes et témoignant un sensible intérêt. Peut-être pourtant (et cela seul fait ombre) ne me prend-il pas sur un ton assez relevé. Je voudrais qu'il me mesurât mieux. Il ne me connaît pas

encore. Je suis comme cela. Je ne m'ouvre d'abord qu'à demi; puis, quand on a vu une face, j'en ouvre une autre, puis une autre, etc. Allons! dit-il, j'espère que nous ferons de vous un professeur en philosophie. Rien que cela! Ah! bon Dieu! Cela suffit extérieurement. Mais intérieurement! Ah! si tu avais dit un philosophe!

Détails philosophiques fort instructifs. — Paroles magnifiques de M. Jouffroy: « Ce n'est pas le doute qui m'accable, c'est la confusion. » Tout ce que vous dites là est contestable, disait-il à M. Franck[1], lors de son concours d'agrégation: mais c'est très bien, car c'est très net. Cette parole exprime merveilleusement bien ce que j'éprouve en abordant quelques théories philosophiques, ce que je cherche même dans mes théories. Je consens volontiers à croire ma théorie fausse, pourvu qu'elle soit moulée dans des cases nettes et bien tranchées, qui permettent d'espérer de la réformer. — Il m'invite à une seconde séance, jeudi, et à dîner. C'est la première invitation d'homme que je reçois. La dame aussi est fort aimable et elle me parle de ma mère!! O maman, maman! — Que ces femmes ont le

1. Adolphe Franck, né en 1809, mort en 1893, professeur à la Sorbonne et au Collège de France.

tact délicat ! Son mari lui avait conté sans doute mon histoire. — Votre évêque, me dit-elle, doit être fâché maintenant de vous avoir laissé venir à Paris ; car si vous étiez resté dans votre pays, vous seriez peut-être resté au giron... Elle n'acheva pas la phrase. M. Garnier interrompit. Ah ! Ah !... Où donc, dit-elle, avez-vous puisé vos inspirations philosophiques? Ah ! que ces femmes sont fines, sans être intellectuelles !... Et le père Crouzet pour jeudi ! !

51.

Je voudrais faire un poème philosophique où l'on montrât ainsi la marche de l'esprit individuel et son histoire. L'esprit type s'appliquerait d'abord au beau, et s'y trouverait à l'aise. Il ne respirerait que beauté de toute sorte. Mais bientôt cette nourriture, qui seule est trop peu substantielle, le lasserait et il éprouverait la faim, tout en mangeant toujours. — Cette faim lui révélerait le vrai, qu'il chercherait alors en vrai chevalier des idées. Il serait savant maintenant. D'abord zèle ardent, confiance entière, rassasiement complet d'une moitié de lui-même, l'autre donnant, puis la science fondant entre ses

mains, il désespère; eh bien! le bien me reste : je ne puis savoir avec certitude, au moins je puis faire le bien : je le sens, je le touche : oh! celui-là est à moi. Alors il se précipiterait dans le bien et la morale. D'abord rassasiement complet, satisfaction entière d'une partie de lui-même, tandis que l'autre dort. Puis celle-ci se réveille de nouveau. De nouveau l'équilibre est rompu, où ira-t-il? A la mort. Il mourra là. Faire augurer que par la mort il va, en effet, à ce dont il a besoin, à ce qu'il réclame pour être rassasié, la réunion harmonique des trois. — Il ne serait pas nécessaire de le mettre seul en scène : on pourrait grouper autour de lui des personnages qui fissent ressortir et servir d'objet à ses trois passions *(sic)*.

52.

Duclos, dans son *Commentaire de la grammaire de Port-Royal*, chapitre v, voulant parler de la mauvaise orthographe ne suivant aucune règle, mais seulement l'oreille, l'appelle l'*orthographe des femmes*, par opposition de l'orthographe des savants. Cela est fort caractéristique de l'éducation des femmes à cette époque.

53.

La seule cause claire pour l'enfant, c'est lui-même. Il ne s'arrête jamais dans ses *pourquoi*, que quand on arrive à une cause intentionnelle et volontaire comme lui. Pourquoi un arbre pousse-t-il ? — Pourquoi... ? Les causes physiques et occasionnelles que vous lui donnerez ne l'arrêteront jamais. Il poussera toujours au delà, jusqu'à *quelqu'un* qui fasse la chose, comme lui fait son action. Voilà une cause satisfaisante pour lui. Et c'est très philosophique. C'est nous qui nous abusons en répondant à une question de cause par une cause *dite physique*.

54.

Lisez le chapitre VI (1re partie) du *Commentaire* de Duclos sur la *Grammaire de Port-Royal*. Il est caractéristique, au XVIIIe siècle, à propos d'une vétille grammaticale. Toujours guerre intentée aux préjugés dits vulgaires au nom de la raison. Rien de ce qu'on fait par habitude n'est bon, c'est à la raison à tout réformer. — « Mais, dit-il, il faudra du temps, parce que cela est raisonnable. »

On sent que ces hommes sont en effet accablés sous le poids et l'autorité des idées dominantes d'alors, qu'ils sentent fort bien réformables. Alors ils tournent et aiguisent toutes leurs facultés de ce côté, ils n'ont que cette idée.

55.

Grammaire de Port-Royal, 1re partie, chapitre I (vers le milieu). — Passage important où il laisse entrevoir la réforme de l'ancienne division de nos facultés, en conception, jugement, raisonnement. 1° Il fond le raisonnement dans le jugement, et avoue que l'on ne fait *guère* de conceptions que pour juger. Donc le jugement est la forme pure de l'acte intellectuel. Il ne restait qu'à le dire nettement. — Il dit même dans la suite : *que le jugement est proprement l'action de notre esprit, et la manière dont nous pensons*, et il continue sur le même ton.

56.

La critique littéraire et philosophique a pris de nos jours une forme tout historique et a absolument abandonné la manière théorique. C'est un

progrès au moins pour la première, mais ce ne peut être qu'une transition. Qu'en résultera-t-il pour l'avenir? Une nouvelle forme plus avancée.

57.

J'attendais hier dans un fort beau salon tout mondain, sec et froid, et je vois au mur des gravures très fines représentant tout ce qu'il y a de plus délaissé, de plus délicat, de plus naturel et de plus naïf dans la campagne. Eh bien! voilà ce qui plaît à ces gens. La représentation du château de Versailles serait froide dans un salon. Ils croient ainsi combler ce qui leur manque.

58.

Le temps où s'est fait mon éducation intellectuelle a profondément influencé sur mon tour d'esprit. Cette profonde paix qui règne sur l'Europe depuis que je me connais m'a fait concevoir le monde tout d'une certaine façon. Je connais qu'il en eût été tout différemment, si j'eusse traversé l'Empire à mon enfance, par exemple. La liberté aussi me paraît toute simple, toute claire. Il n'en eût pas été de même si j'eusse traversé la

Restauration. Mais cette stagnation m'a fait concevoir la vie sans lutte extérieure, toute là-haut, voyageant de nuage en nuage.

59.

Oui, décidément, l'éclectisme dans son large [sens] et non étymologique est la formule la plus générale de la bonne méthode maintenant à suivre. Plus de négation absolue, ne plus être positivement d'un avis. Il est de fait que quand j'aborde une controverse, il m'est désormais complètement impossible de m'enrôler sous l'un des deux étendards opposés; il faut partager, mais non à la petite manière, qui prend et mêle. Sottise. Petits esprits. Non : mais être d'un avis quand il y en a deux en face, c'est bonhomie et mauvais goût. C'est un reste de la vieille ergoterie.

60.

Je suis toujours malgré moi en garde, de peur de donner prise par quelque côté au ridicule. Je m'en débats, en me rattachant au bon esprit allemand, mais c'est cruel pour un Français de prendre son parti sur ce point. Mais ce qui me

cuirasse contre, c'est que je ne me sens jamais moins ridiculisable que quand je me moque, ou que je prends mon ton critique frondeur. Donc le ridiculisable ou non ne dit rien de la valeur intrinsèque.

61.

Voir dans *Portraits littéraires* de M. Sainte-Beuve, t. I, p. 407, semées, quelques réflexions très lumineuses sur les werthériens. Il y a moyen d'être werthérien en théorie sans l'être en pratique, et cela même sans farce, car ceci serait trop ridicule. Non, tout de bon, on peut l'être, sans le coup de pistolet. C'est qu'on a l'esprit perçant et susceptible de prendre intérêt à la pensée. Gœthe par exemple, croyez-vous qu'il eût envie de se tuer? Non certes. Je suis un peu de même; je ne puis encore m'empêcher d'admirer Werther, parce qu'il est philosophe par un côté; mais l'imiter, merci; car la vie est colorée pour moi; je tiens à la morale et au vrai, même quand je suis sceptique, et puis il y a tant de plaisir à décrire tout cela, qu'on cesse de souffrir ce qu'on souffre en le décrivant.

62.

Comme le plaisir est bien ménagé par la loi des choses pour faire faire à chaque époque ce qu'il est nécessaire qu'on fasse, et qu'on ne ferait point sans le plaisir! Par exemple, le travail de nos premiers grammairiens, des premiers humanistes-éditeurs de la Renaissance, quel *pistrinum* pour nous! Un homme qui, avec nos idées actuelles, y donnerait sa vie serait un héros de la science. Ceux d'alors l'étaient-ils ? Non. Ils s'y plaisaient. Providence du gouvernement de la science! Le christianisme par son austère doctrine de mortification a aussi contribué à faire exécuter ces sévères travaux. Si ces bons moines n'avaient eu le courage de dévorer de longues heures de travail ardu, nous n'aurions pas ces travaux, *matériels* en un sens, mais qui facilitent si fort ceux de l'esprit.

63.

Des hommes très superficiels et très creux ne peuvent-ils pas opérer un très grand mouvement dans le monde? Ils le peuvent, et c'est ce qui me

fait croire à la possibilité de l'influence révolutionnante du socialisme, Michelet, Quinet, etc.

64.

Je ne serais pas étonné qu'après la période de liberté assez raisonnable dont nous jouissons depuis seize ans, il n'y ait une réaction de resserrement dans l'autorité. (Voir n° 66.) On s'étonnera dans la suite des temps que durant cette période de liberté, si peu de productions originales et vraiment libres aient paru. Il semble que l'esprit ne soit jamais plus hardi et plus fier que quand il sent un peu la main qui pèse sur lui; voyez le XVIIIe siècle, les œuvres réactionnaires de la Restauration, qui assurément dépassent les nôtres, l'Allemagne. Laissez carte blanche, on court à l'aventure, tant on est content, et on ne songe qu'au plaisir d'être libre et à défendre ce plaisir, sans songer à mettre à profit la liberté. Voyez une vue très fine de M. Villemain se rapportant à ceci. *Cours du* XVIIIe *siècle*, 1re partie, leçon 6me, presque au commencement. « Cette liberté fait naître plus de tracasseries, etc. »

65.

C'est chez les nations primitives et incultes, qu'il naît le plus de *grands hommes par nature.* C'est là qu'il naît le plus de ces natures fortes et énergiques, si peu vulgaires, si exaltées, si originales, qui ont de ces éclairs uniques qui semblent sortir de l'homme. C'est comme cela : l'homme est naturellement barré dans un cercle; mais par moments il peut jeter l'œil vif au delà, et cet œil vif a son sens dans l'action comme dans la spéculation. Or cela se trouve plus dans les nations premières. Chez les Grecs modernes, par exemple, voyez ces natures extraordinaires et gigantesques de Botzaris, de Canaris, d'Odyssée, etc. Oui, chez ces peuples, l'homme n'est pas si délimité, ses limites ne sont pas si bien tracées, il *naît des monstres* qui sont sublimes et présentent des natures à part, inappréciables pour le psychologue. Il ne faut pas croire en effet que l'homme soit un être tellement à part qu'il n'ait pas de voisins, et que ses dégradations ou ses exagérations ne touchent à d'autres êtres. Excès sublimes!

עברות[1]. *Voir n° 69.*

1. Superbia. orgueil, fierté, insolence. Is. XVI, 6.

66.

L'homme conquiert ses résultats par oscillations. Il oscille de liberté à servitude, mais de telle sorte que l'oscillation de servitude qui suit aille toujours moins loin que l'oscillation de liberté, en un mot qu'il y ait toujours conquête de liberté. Quelle manière pénible! Mais qu'y faire?

67.

L'union de deux, le mariage est partout la condition de la fécondité. En zoologie et botanique, dans les procédés de l'esprit humain, mariage du subjectif et de l'objectif, du fait expérimental et du principe, nécessaire pour enfanter quelque chose, dans la littérature, mariage de deux esprits divers pour enfanter les grands siècles : Rome et la Grèce, la France et l'antiquité.

68.

Que les littératures classiques sont les moins autochtones. Voir dissertations préparatoires à la licence. — Prédilection pour les anciens auteurs.

Y rattacher mon point de vue du partage intellectuel entre les nations. Éclectisme.

69.

J'ai je ne sais quelle manière toute singulière d'envisager la possibilité, la production de ces hommes extraordinaires qui, par certains côtés, sortiraient de l'homme, et auraient une vue immense. Non, l'homme n'est pas barré, et telle singulière circonstance, en apparence effet du hasard, circonstance d'éducation, par exemple, pourrait faire naître un de ces hommes uniques tels qu'il en naît chez les sauvages et les nations primitives, natures extraordinaires qui seraient sublimes si elles étaient chez nous, qui ne se tournent pas à la pensée, mais à une action tout extraordinaire, placées sur la limite de l'homme, voyant avec des principes presque différents des nôtres, ouvertes par conséquent à d'autres combinaisons.

70.

Fait psychologique. — Il arrive souvent que nous nous ressouvenons de nos songes de la manière suivante. Nous les avions d'abord complè-

tement oubliés, et nous n'y aurions jamais pensé sans la circonstance suivante. Une pensée se présente à nous dans la veille, ayant un rapport avec l'une de celles du songe. A l'instant nous saisissons ce rapport, avant de saisir encore la pensée du songe; mais nous voyons bien que ce n'est pas là une pensée isolée dans notre esprit, qu'elle *se lie* à quelque chose, que nous ne connaissons pas encore. C'est un שׂעף [1] comme disent les Hébreux, un branchage qui va en embrasser un autre. Cela nous met à la piste du rêve, nous cherchons, nous trouvons. Ainsi c'est un rapport perçu confusément de ce que nous percevons actuellement avec ce que nous avons perçu qui nous fait souvenir du rêve : c'est dans la rigueur des mots une *réminiscence* qui amène un *souvenir*. Remarquez aussi que, si nous déclarons que cette seconde perception est un rêve, c'est que ne trouvant pas à la placer dans la veille qui a précédé, nous déclarons qu'elle n'a pu avoir eu lieu que pendant le sommeil. Rapprochez tout ceci de la théorie de Dugald Stewart sur les songes, et la manière dont on s'en souvient, qui l'embarrasse si fort. Pour lui, c'est

1. Ce mot, surtout employé au pluriel : שְׂעִפִּים désigne les pensées qui assaillent l'esprit pendant la nait. Job, IV, 13.

aussi *parce qu'on ne peut pas la placer ailleurs*, qu'on déclare aussi que la perception a été un songe.

71.

On est plus heureux quand l'affection n'est pas partagée entre plusieurs, et qu'on se déverse tout simplement sur un seul. — Il y a embarras du choix, et tel serait plus heureux s'il n'avait qu'un à aimer. Faut-il souhaiter... O horreur! Égoïsme! Il serait plus heureux, mais aime-t-on pour être heureux?

72.

Il me revient par coups des élancements de cœur au souvenir de ma chère Bretagne, au printemps surtout. Je songe aux petits chemins de derrière, aux bords du Guindy, le chemin de Saint-Yves, à la chapelle des Cinq-Plaies, aux trois pins sur la colline, au peuplier tout près de la fontaine, où maman m'arracha un livre de philosophie! Les endroits les moins riants même sont ceux qui me rient le plus. Le sec et l'aride se colorent par le regret. Et dire que c'est pour

toujours, que la cruelle opinion est là qui me tiendra à jamais exilé. Et pourtant jamais je ne m'attacherai à aucune autre terre. Allons, mon âme, attachons-nous au ciel. Songe que c'est pour la vertu et le devoir que tu as sacrifié ta Bretagne et ta mère. O Dieu, était-ce là ce que tu devais me demander? Ne me le rendras-tu pas? Jésus, tu dois m'aimer.

73.

Mon Dieu! mon Dieu! quand j'envisage les mille mystères et les prodigieuses découvertes sur le seuil desquelles pose l'histoire naturelle, je suis tenté de tout quitter pour elle. — Oui, je persiste à croire que l'Océanie dans ses animaux bizarres, l'ornithorynque, l'aptérix, etc., nous offre encore un reste d'une création détruite, reste précieux d'un vieux monde. Là les races et les familles flottantes, syncrétisme des formes. L'analyse n'a pas encore été appliquée par la nature aux organes. Tout est confus. L'oiseau, le reptile, etc., mêlés. — Oui, oui, dans ces époques précédentes s'est faite la génération des espèces. Oui, ce qui maintenant nous paraît espèces *juxtaposées* a été lié par filiation. Les espèces se sont

engendrées à une époque où elles n'étaient pas encore déterminées (le système de ceux qui nient les classifications et les espèces est faux dans le présent, vrai dans le passé), où toutes étaient syncrétiquement confondues (toujours et partout les mêmes lois, pour l'esprit humain aussi : syncrétisme, analyse). Oui, oui, alors tous les êtres étaient frères. L'accouplement était bien plus large que maintenant, vu que les espèces étaient bien plus larges. De cet accouplement de dissemblables naissaient des dissemblables, un monde en chaos, des espèces mal limitées. Mon Dieu! que ne puis-je dire tout ce que j'ai sur le cœur, tout ce que j'entrevois sur ce point, l'histoire de la nature, la généalogie des êtres, tout s'engendrant, l'apparition et l'analyse des espèces, etc.! Plût à Dieu que j'eusse dix vies pour en consacrer une à chacune des faces du monde! Mais il m'en faudrait plutôt mille, ou l'éternité! Or, que dis-je? je l'ai.

74.

L'immense quantité d'espèces, que l'on découvre tous les jours, et qui semble réellement tout à fait indéfinie, semble bien donner quelque

apparence au système qui nie l'espèce et la classification. Mais cela n'attaque que le point de vue faux qu'on voudrait tirer de la classification, envisageant la nature comme composée de casiers nets et séparés par des lignes, mais non le point de vue qui l'envisage comme un tableau à *masses de couleurs* se fondant l'une dans l'autre par dégradation. Or, ces masses de couleurs, ce sont les espèces.

75.

Ce matin j'ai dû passer ma matinée à faire des vers latins pour cette malheureuse licence. Le sujet (qui a été proposé en concours) était d'exprimer les sentiments d'Andronicus, poète de Tarente, qui vivait, il y a à peu près deux mille ans. Bonté du ciel! Se peut-il qu'on nous impose encore ces chaînes! Nous obliger, nous autres modernes, si pleins de pensées et de sentiments, du présent et du passé, tout pleins de choses, à exprimer des sentiments si loin de nous, dans une forme morte, et *où de force nous devons être barbares*. Car que sont nos meilleurs vers latins, jugés absolument, et qui d'ailleurs les jugera absolument? En vérité, je suis tenté d'être de

l'avis de M. Souvestre, et de me demander s'ils peuvent se regarder sans rire.

76.

. Fait curieux de l'histoire littéraire que la vraie fureur qui s'est emparée du goût de notre temps pour les littératures non classiques. Non qu'on ne porte quelque intérêt aux littératures grecques, latines, françaises, mais c'est surtout aux époques anté-classiques et post-classiques qu'on les cultive. Cela seul a vogue; M. Patin, M. Gerusez, M. Nisard, etc. Il faut une dose toute spéciale de constance pour oser aborder à plein les siècles dits *grands* et classiques. — Tout l'intérêt s'attache à ce qu'on appelle les origines et les décadences. C'eût été juste le contre-pied autrefois, et on eût regardé comme un grand courage celui qui eût osé aborder le moyen âge, par exemple.

77.

On s'est trop accoutumé à n'envisager la science que pour l'*enseignement*. Cela tient toujours à ce misérable point de vue de l'utile. Ainsi il y a des gens qui ne conçoivent le savant qu'*enseignant*; les

sciences, classiques et littéraires surtout, ne progressent qu'au profit du collège. Misère! La science est pour elle-même. Elle veut bien se prêter au collège et se rapetisser pour entrer par sa porte, mais c'est une grâce de sa part. La science est une partie du tout de l'homme fait : or il arrive, par accident, qu'elle a de plus une utilité secondaire : c'est de servir dans l'éducation. Eh bien! elle s'y prête : mais distinguez toujours cet emploi accessoire de son office principal, distinguez le professeur (qui n'est que professeur) et le livre élémentaire du savant et du livre de science.

78.

La linguistique et l'histoire naturelle sont les deux sciences qui se ressemblent le plus pour la philosophie générale et la méthode. Elles provoquent les mêmes problèmes de méthode sur la classification, etc. Pourtant peu de sciences diffèrent davantage pour *l'objet*. Au fait, toute science expérimentale, quel que soit l'objet, se ressemble un peu pour la méthode. Seulement les objets à *grouper* constituent une variété spéciale, qui entraîne classification, etc.

79.

Il y a des gens médiocres, qui ont aussi une toute petite idée d'eux-mêmes, se laissent fouler, acceptent tout, ne se tiennent humiliés de rien. Ils sont estimables, mais ils se jugent bien. — Il y a des gens médiocres, qui font grand cas d'eux-mêmes, se regardent comme gens de qualité, et prennent feu et flamme à la première offense. Ils sont ridicules et coupables. — Il y a des gens distingués qui sont fiers. Ils se sentent et se tueraient plutôt que de plier. Par exemple ils mourront de faim plutôt que d'accepter une position vulgaire et en apparence humiliante qui leur donne du pain ; ou qui serve à les mener ultérieurement à leur fin. Ceux-là sont à plaindre, et n'ont pas atteint le *summum philosophicum*. Ajoutez qu'ils sont sur la limite d'un suprême ridicule. Car s'ils ne sont pas en effet des génies, comme ils le croient (et qui les en assure, car combien d'autres l'ont cru comme eux sans l'être ?) ils sont les plus sots, les plus ridicules, les plus insipides des fats, comme tous ces types à la Chatterton, ces *jeunes gens de génie* qui trouvent tout au-dessous d'eux, et fulminent contre la

société parce que la société ne leur fait pas un douaire convenable pour se livrer à leurs sublimes pensées (ô Dieu ! que ce type est horrible, et qu'il m'inspire une prodigieuse horreur ! Ajoutez que ce sont ordinairement des oisifs, qui se font gloire d'être peu travailleurs, et qui voudraient être nourris pour fumer et ne rien faire, et qui trouvent en cela du bon ton. Ah ! si c'étaient de sérieux travailleurs, oui), et qui pour rien au monde n'accepteraient un de ces emplois vulgaires, humiliants, durs, mais non déshonorants, qui n'empêchent pas de penser et de sentir, et de conduire son génie.

Enfin il y a les vrais génies, qui se sentent, s'estiment et sont *intérieurement fiers*. Mais extérieurement, ils ne tiennent à rien. La Providence leur a-t-elle refusé la fortune nécessaire, ils souffrent, mais se plient sans rien dire, se font tout ce qu'on veut, souffrent tout ce qu'on veut, toutes injures, mépris, boutades, sans rien dire, mais en conservant toute leur dignité intérieure. Ils ont fait le sacrifice entier de ce qui n'est pas eux-mêmes. Ils méprisent trop le caprice d'un maître et le maître lui-même pour y être sensibles. S'exaltant en eux-mêmes, ils méprisent tout, et croiraient faire trop d'honneur à ces vulgaires en se tenant humiliés de

leurs outrages. Ils se moquent de celui qu'ils servent, et lui sont par là supérieurs : mais ils ont bien soin de se taire et de ne pas faire comme le superficiel qui s'en tient blessé, et est assez bon pour réagir contre ces misères. Ame faible, ne vois-tu pas que tu t'égales à lui, en lui faisant l'honneur de réagir contre lui? On s'égale à celui contre qui on s'irrite ou auquel on est sensible. On n'est pas sensible à l'injure du fou, parce qu'on se sait trop supérieur. Il n'y a que les gens du peuple qui soient sensibles aux injures des petits polissons, car ils sont leurs égaux. Assurément un homme d'esprit est moins choqué de l'injure qu'un crocheteur lui dit en passant que de l'injure d'un homme d'éducation. — Allons donc! fierté du sage toute intérieure : c'est là qu'il se pose supérieur à tout, au dehors il sert tout et tous, en se moquant d'eux tous. Par là aussi il conduira bien sa vie, arrivera à ses fins, la modeste indépendance, et évitera l'horrible type des Chatterton-singes.

Mon ami Ernest, règle-toi sur ces principes. Méprise ces hommes médiocres et positifs, qui passent par toute voie, toute humiliation dépressive pour de l'argent, par exemple celui-là, qui trouvait mauvais que tu cherchasses une place

qui te laissât beaucoup de temps pour penser et travailler, et qui se citait pour exemple, lui qui, disait-il, avait accepté dans sa jeunesse une place qui ne lui laissait qu'une heure libre par jour, et qui trouvait que c'était beaucoup. — Méprise aussi ces jeunes écervelés qui se croient du génie parce qu'ils ne veulent rien faire, et qui te regarderaient en pitié, toi, pauvre pion de pension. Je suis sûr qu'ils feraient à ta vue, s'il leur venait à l'esprit de se comparer à toi, une éloquente protestation. Et s'ils connaissaient M. Crouzet, que ne diraient-ils pas? Ils te traiteraient de bas et d'avili, de souffrir tout cela *sans rien dire*. Et moi, je prétends que je serais un sot, si je disais quelque chose. Allons! allons! un jour viendra où les Chatterton ne seront rien, seront *immoralement pauvres*, obligés pour vivre d'avoir recours à l'immoral, pour n'avoir pas voulu employer le permis, où surtout ils ne seront rien dans l'estime et la science, et où toi tu seras dans les idéaux. O Dieu! ô Dieu! que de consolations tu réserves à ceux qui souffrent pour toi. Oui, c'est pour toi que je souffre. Ah! si j'avais voulu, je serais là-bas aux Carmes, choyé, le premier en tout et partout, plein d'espérances. Eh bien non! je suis ici au dernier degré de l'échelle sociale, tracassé

par un vrai tyran, jouet de ses caprices, n'importe. C'est pour ma conscience. *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi.*

80.

Quand nos modernes veulent se faire fins, ils deviennent insaisissables. Toujours dans ces hommes l'intention d'être quelque chose, ils ne sont rien sans le savoir. Voyez Sainte-Beuve par exemple, il faut supposer en lui mille finesses et arrière-pensées. Ah! je ne puis exprimer ma pointe de pensée sur ce sujet. Oui, par exemple, on sent qu'il résulte de telle phrase tel effet qu'il a ou non voulu. Cet effet s'est peut-être présenté à son esprit, et il s'est dit : Cela résultera de la phrase, ce n'est pas ma manière ordinaire, ce n'est pas conforme à mes principes littéraires; laissons pourtant. Ah! que ne puis-je peindre le fait psychologique? C'est à ce néotrope (ce sera désormais mon mot reçu) qu'appartient le tour par lequel les écrivains de ce genre ne sont jamais à plein d'une conviction; ils la prennent toujours de côté et par forme, comme un chien un tapis qu'il traîne à terre. Scepticisme

au fond de tout cela. — Par exemple dans certains moments ils se donneront un bon ton de finesse en faisant des concessions immenses aux classiques, ils laisseront volontiers croire qu'ils le sont, *comme pour dérouter* leurs lecteurs, leur faire croire qu'eux-mêmes sont des hommes petits et médiocres à esprit partiel, qui s'étaient d'abord trompés grossièrement sur *tel homme* et qui sont obligés de réformer leur premier jugement. Cela n'est pas : le lecteur a eu le bon esprit en portant ces deux jugements; l'auteur seul n'a pas eu de caractère, ou s'en est joué. — Oui, ces auteurs *aspirent à laisser croire* au lecteur une foule de choses. Ils le veulent, et sont contents, quand ils pensent que cela sera, serait-ce contradictoire, n'importe! L'homme à veines secrètes dans lequel les pensées se contrepèsent si bien qu'on ne sait trop ce qu'il est, voilà ce qu'ils veulent être.

81.

Ah! que je voudrais être accoutumé au *mécanisme* du vers pour faire une petite ode-élégie à l'hirondelle qui a son nid là-bas, en Bretagne, auprès de la fenêtre de maman, qui, en couvant

ses petits, voit ma mère triste de n'avoir pas les siens, qui est témoin de tout ce qu'elle se dit et de tout ce qu'elle fait ! Ah ! reste, reste, petit oiseau, ne quitte pas cette douce et tranquille demeure ! Ne viens pas à Paris. Oh ! qu'il est joli d'être hirondelle ! On s'accroche au monde, sans y rien entendre, on est en *contubernium* avec lui sans entrer dans ses finesses et ses ruses. Comme ces oiseaux qui ont les nids sous les toits et dans les cheminées des Tuileries. C'est poétique ! Mais ma petite hirondelle est de la famille. Maman l'aimait si fort, s'intéressait à toutes les particularités du nid — qui sait si quelque petit méchant ne le lui aura pas enlevé ? Ah ! pauvre mère !

82.

J'ai un certain tour réfléchi et de psychologue qui me recourt toujours et m'empêche d'être largement ou facilement poétique. Il n'y a que la haute, ferme et grande poésie de l'homme, où je sois dans mon élément facile. Ailleurs mon tour habituel (acquis) d'esprit s'oppose à la manière tout extérieure de la poésie.

83.

Cette poésie antique tout extérieure, toute répandue sur le monde, pouvait suffire à ces peuples anciens tout extérieurs, mais non à nous, nations psychologiques par excellence. Il nous faut l'âme partout.

84.

Ce qui me console quand je vais pour désespérer de mes succès extérieurs en voyant combien je diffère du monde intellectuel qui m'entoure, c'est que ce monde ne restera pas toujours le même. Combien de fois n'a-t-il pas changé depuis quarante ans! il est sûr qu'il changera tout autant dans les quarante ans qui vont suivre. Et peut-être je serai de ceux qui font révolution. C'est pourquoi ne t'altère pas par système, laisse-toi aller et laisse le siècle venir à toi, sans aller vers lui.

Il est remarquable que ce sont assez souvent des jeunes gens qui, tout en se posant à leur entrée dans le siècle, en prenant position d'après leurs devanciers et leurs contemporains, ont mieux que la génération avancée le sentiment de

l'avenir. Combien M. de Chateaubriand et M. Cousin dès leurs premiers coups d'œil n'étaient-ils pas plus avancés que toute la littérature et la philosophie de leur époque! Cela se comprend très bien. Une vue d'avenir ne s'acquiert que par induction du présent et du passé. Les générations passées ont bien ces éléments sous les yeux : mais elles n'ont plus de mobilité, elles sont plantées à jamais, leur point de vue est fait, et elles ne le quitteront plus. Eh! mon Dieu! rien de plus simple, car chacun en s'attachant à un point de vue est obligé de s'y attacher d'une manière. absolue; autrement il ne s'y attacherait pas avec force et conviction, ce ne serait que plâtrage froid. Il faut qu'il croie très fermement et absolument. Or dès lors, il ne peut plus marcher à autre chose. Le jeune homme au contraire, qui arrive, et qui ne voit [pas] plus de raison pour s'attacher à tel système actuel, regardé comme absolu, qu'à tel autre qui a précédé, se met au point de vue pur inductif, il met tout à profit et en balance, même l'actuel que les autres sont obligés de regarder comme absolu, et que par conséquent ils ne contre-pèsent avec rien. De là leur liberté absolue pour marcher à l'avenir. — Mais eux-mêmes seront obligés de prendre en absolu le système

de choses auquel ils arriveront, ils deviendront mûrs dans un absolu plus avancé que d'autres renverseront par le même procédé, pour avancer toujours.

85.

Bizarrerie que cette vue d'affectation qui se mêle à tout et qui fait que nous ne sommes pas pleinement satisfaits d'un beau sentiment s'il n'est vu que de nous. Il y a pourtant en cela différence d'un beau et poétique sentiment et d'un *bon* sentiment. Celui-ci se suffit à lui-même. Je me suppose souvent seul dans un état où je serais sublime, mais ce qui me gêne, c'est comment je ferais pour le faire savoir, sans paraître avoir voulu le faire savoir, ce qui gâterait tout. Toujours donc être pour paraître. Néanmoins cela agrandi n'est pas si faux qu'on le pourrait croire. Non; il y a du vrai dans l'homme. — Évidemment ma pensée mue, elle ne sait plus parler : cela lui est déjà arrivé plusieurs fois; périodes successives où j'exprime facilement ma pensée, ou bien où je ne peux l'exprimer. Par exemple au sortir de ma rhétorique, je savais dire tout à fait à mon gré ce que je voulais dire.

86.

La manière de charger le tableau dans la satire, comme dans le *Monde tel qu'il sera* de M. Souvestre, n'est pas mauvaise. Car les lignes dans la réalité sont si fines qu'on a peine à les voir, ou les faire sentir. Il n'est pas mal de les grossir un peu.

87.

Appliquez ma loi *des rudiments* aux genres de littérature chez les différents peuples. Tous sont chez tous, seulement chez plusieurs en germes, par exemple satire en plein chez les Romains, en germe chez les Grecs (Cf. mon travail sur ce sujet).

88.

Les Orientaux sont sujets à prendre l'image particulière, restreinte, particularisée, par exemple un verger qui aura telle circonstance spéciale, d'être acclivé sur une colline, et relevé par un mur, etc. ; les classiques, au contraire, ne prennent jamais que la comparaison générale :

comme un verger. Je suis un peu porté à faire en ce point comme les Orientaux.

89.

Oh! j'ai vu ce soir en rêve un idéal dont mon âme est encore suavement remplie. J'ai rêvé que Jésus, de retour parmi les hommes, avait été de nouveau condamné à mort et qu'il allait être exécuté dans nos formes, et j'étais là. Tout était représenté avec une incroyable expressivité. De hauts magistrats arrivent en grands costumes, et trait caractéristique, des enfants en costume militaire à côté d'eux, comme qui dirait leurs fils,
Note 1. brandissant leur épée de joie de ce qui allait se passer (trait fort psychologique de l'enfant qui se monte d'enthousiasme, sur les traces de son père). Puis paraissait la victime entourée de gardes. Oh! quel sentiment j'éprouvai alors, et en vérité un sentiment en songe ou non est toujours vrai; *la perception est fausse en songe, le sentiment jamais*, et c'est ce qui fait qu'en se réveillant on en est encore tout frappé. Oh! que je l'aimais! La musique militaire surtout m'exaspérait. Tous se taisaient : je m'élance; je parle pour lui; les uns riaient, les autres étaient sérieux. Je me rappelle

quelques phrases de mon discours. Je parlai de sa jeunesse, de son air pur et doux ; la fin surtout m'est demeurée. J'allais commencer ma phrase qui cherchât à exprimer la force du sentiment que j'éprouvais, mais désespérant de la rendre, je l'interrompis tout à coup par ces mots :
Note 2. « Mais on ne me croira pas », dits d'un air froid et concentré, et je rentrai dans mon rang.

Ici les lignes du rêve se confondirent. Le condamné devint tantôt Guyomar[1], tantôt un jeune homme pur et céleste, condamné pour avoir violé une loi qu'il ignorait, presque pour de pures formalités en un mot. (Il est remarquable qu'en songe, il n'y a aucune identité de personnes, et que la même joue simultanément plusieurs rôles.) Même sentiment, je le défendis encore, et cette fois le condamné était avec le prêtre à côté de moi. Quand le moment fut arrivé, le prêtre me fit agenouiller avec lui et le condamné pour prier. Oh ! je priai bien cette fois! Je l'embrassai, nous étions comme deux frères, je lui dis tout bas qu'il demandât à Dieu pour moi la foi que j'avais perdue.

Je souhaitais qu'il m'aimât.

1. Ami d'Ernest Renan, mort peu auparavant.

Ici tout se confondit. Tout ce qui suivit pourtant se refléta. Je voyais un monastère qui lui avait servi de prison, un festin funèbre de ses amis; moi seul, j'en étais exclu, ce qui m'affligeait beaucoup. Puis je fus reçu, et on m'appela son ami, ce qui me ravit. Ayant eu occasion de passer devant un miroir, je me vis et je me trouvai d'une beauté angélique, depuis que je l'avais défendu. Enfin une foule de circonstances dont toutes étaient prodigieusement expressives du touchant et du pur. J'en suis embaumé, je ne rêve plus qu'idéaux dans ce genre, je rêve que l'occasion se présente de défendre quelque type analogue, je suppose qu'on m'objecte qu'il représente une forme arriérée puisqu'il est condamné par le présent: « Et les bourreaux de Jésus, représentaient-ils donc une forme plus avancée quand au nom de la superstition et de haines sacerdotales, ils immolèrent le plus pur des philosophes, le plus céleste des moralistes... » Ma péroraison : « O mon fils, je t'ai défendu. Mais je te souhaite de mourir. Il ne manque plus que cela pour couronner ton idéal, va, complète ta beauté par ce dernier trait... Ah! que ne m'est-il donné de te suivre; mais ma vie n'est pas assez pure pour mériter une telle fin... » Enfin je continuai tout

éveillé le sentiment si fort et si persistant de mon rêve.

Une chose qui me perce le cœur, et à laquelle je ne fis hier presque aucune attention. Je fus amené par *les nécessités de phrases de la conversation* (car j'ai dit souvent que n'ayant pas l'habitude de la conversation solennelle bien familière, je suis souvent forcé pour ne pas me trouver embarrassé, de dire le contraire de ce que je suis, et qu'ainsi le cœur me fait mal, comme si j'avais renié mon idéal, et comme si je ne pouvais plus désormais professer ce que j'ai renié; j'ai d'ailleurs un invincible penchant à conformer ma pensée intérieure à ce que j'ai été amené à professer extérieurement, et souvent j'ai eu à lutter contre cela) à dire que j'avais lu le docteur Strauss, et un tour que je donnai malgré moi, avec l'intention de le corriger, laquelle m'échappa, sembla dire que j'adoptais sa critique. O Jésus, non, aurais-je pu te renier? Oh! mon cœur en est navré. Il me faut que tu aies vécu, et vécu dans l'idéal qu'on [nous] a laissé de toi. Cet idéal qui me ravit, ah! si ce n'était qu'un type! Non, il me faut, pour t'aimer, que tu aies été mon semblable, ayant comme moi un cœur de chair.

Oui, tu es mon frère, mon ami. Ah! qui aurais-je

donc, si même au delà de tes dix-huit siècles tu m'échappais? Où trouverais-je le pur désintéressé, l'amour chaste qui m'échappe en ce monde, qui par moments me semble un affreux désert de bêtes naturellement féroces, adoucies seulement par l'empire des conventions qu'ils acceptent? Oui, en ce moment, je respire un idéal tout pur, je voudrais quelqu'un à côté de moi pour l'aimer, Guyomar par exemple. Mon Dieu! pauvre ami, où es-tu donc? m'entends-tu, m'aimes-tu encore? Me pardonnes-tu? Oh! que ton parfum est doux! que ton visage pâle et languissant est aimable! Et toi, mon autre ami [1], qui reposes là-bas sur cette jolie colline, à l'ombre de la croix du cimetière et de l'église rustique. C'est la tombe du diacre. De là tu vois Tréguier et ces lieux que je ne reverrai plus, et la maison de maman, et tous les dimanches, on va s'agenouiller sur ta tombe! Mon Dieu! tout cela est flétri pour moi! ce monde n'est qu'un barbouillage de badigeonneur. Rien de vrai, rien de céleste. Oh! que je te remercie, toi qui envoies les songes, de m'avoir réveillé par celui-ci. Autrefois on eût appelé cela une vision. Ah! je veux bien accepter le mot.

1. Probablement François Liart. V. *Souvenirs d'Enfance*, p. 306.

1. — *Ce trait bizarre venait, je le reconnais, de la singulière plaisanterie de Gœrres contre les enfants de l'Université de France... à propos de la sainte Robe de Trèves*[1].

2. — *Je dois ajouter aussi que je ressentis un mouvement très vif de contentement de cette conclusion* ex abrupto, *laquelle sembla faire impression sur l'auditoire. La vanité (mot impropre) dort avec nous, même dans nos moments les plus vrais.*

89 *bis*.

Durant la journée entière, je suis embaumé de ce rêve, je ne suis qu'à moitié de la terre. — Mon Dieu! je ne sais ce que je cherche, mais je cherche quelque chose. Ce jeune homme qui m'est apparu triste, mais calme, pur et céleste, je le vois toujours me regardant avec cet air d'une tendresse concentrée, qui ne consent pas tout de suite à aimer, mais qui s'y montre tout disposé. Il me rappelle mes amis d'enfance, ces charmants types que je ne retrouve plus, Grainville, Guyomar, Liart, me regardant doucement et me serrant timidement la main, faibles de corps, faibles aussi d'âme, sentant vivement, compléments de mon acier par leur flexibilité, doux et chastes. O Dieu! qu'à certains mouvements j'éprouve d'étranges sentiments, c'est de l'amour *sans objet*, un vase plein

1. Probablement dans son écrit : *Le Pèlerinage de Trèves* (1845).

qui ne sait de quel côté déborder et dont la liqueur hésite, incertaine sur les lèvres. Idéal, idéal, que n'es-tu chair à mes côtés! Et on veut m'arracher Jésus! Et que m'importe qu'il ait vécu, s'il n'a pas vécu tel que le peint l'Évangile? O Dieu, romps donc ces cruelles lois de la nature, montre-moi malgré la mort un de ces types célestes qui ravissent mon âme sans la contenter. Autrefois les morts apparaissaient... Ou plutôt fais-moi mourir tout de suite si tu veux, afin que j'aille les voir et les embrasser. Oh! quel sentiment nouveau et pur vient de jaillir en mon âme en ce moment de délicieux transport; un goût suave de la mort, un hyménée, un baiser à ces chastes amis. Roses effeuillées que je ne sais comment réunir autour d'une tige commune, fleurs éparses auxquelles il ne manque qu'un fil pour former une ravissante guirlande! Plût à Dieu que j'eusse dix vies, pour en consacrer une à faire de tout cela une épopée, à en rattacher les feuilles éparses... Elle est dans mon cœur, mais dans ses formes vagues, et sans lien extérieur.

Une pensée vient de me faire sentir tout à l'heure l'horreur qu'il y aurait à ce que l'homme ne fût pas immortel. Supposez que Jésus-Christ *n'existe plus*, qu'il soit mort, et bien mort, dans

toute la force du mot *mort*, qu'il n'y ait plus *rien*, exactement rien dans l'univers qui puisse s'appeler Jésus-Christ, que toutes les molécules qui le formaient se sont éparpillées et qu'il n'est plus rien. J'ai fait l'expérience, j'ai voulu très fixement me figurer cela, et je vous jure que cela m'a été impossible. Ce serait une si effroyable contradiction que j'aimerais autant supposer que l'homme de boue égale l'homme de l'esprit. Ce serait un monstre. C'est le monde sans Dieu de Jean-Paul; car la parité des deux raisonnements est frappante, et je dirais volontiers comme Jean-Paul, que si jamais j'étais assez malheureux pour douter de mon immortalité, je penserais à Jésus, je me rappellerais cet effroyable recul que j'éprouvai en songeant qu'il n'était plus, et je dirais comme saint Paul: Il vit. Donc je vivrai. *Si Christus resurrexit*, etc.

Il faudrait mettre ceci en forme, et cela égalerait Jean-Paul. Voici comme on le pourrait.

Je me suppose transporté au delà du monde, je veux savoir des nouvelles de ceux qui sont morts. Je m'informe, et le premier : où est Jésus?...

Jésus, me répondrait un génie, était composé comme tous les hommes de molécules, d'hydro-

gène, etc. Tu sais bien que les Juifs le prirent, l'attachèrent à une croix, etc., et que la cause de mort étant suffisante, il mourut. On le mit en terre, son corps se pourrit, ses molécules s'en allèrent à droite et à gauche, ces terres ont été souvent bouleversées; dans ces bouleversements, elles ont achevé de se disperser; les unes sont dans les airs, les autres aux quatre coins du monde, en sorte qu'il n'y a plus rien au monde qui s'appelle Jésus.

Que cette affreuse manière toute matérialiste est hideuse et quel cauchemar elle fait du monde! Expérimentalement parlant, n'est-ce pas faux? Est-ce tout le monde? Le monde peut-il être comme cela? Non: cela est faux.

Même raisonnement pour Socrate. Le poison descendit dans l'estomac, il décomposa, etc., son sang s'altéra, il mourut, puis ses molécules s'en allèrent, quoi! voilà tout. Mais est-ce là Socrate? Oui, exposer dans sa crudité le matérialisme, c'est le réfuter.

Frappez-vous la tête de cette pensée, vous en verrez l'horreur. Jésus-Christ n'était qu'un agrégat de molécules. — J'ai essayé de me figurer. Impossible. Je l'ai senti, je l'ai touché, il est mon ami.

J'ai éprouvé ce soir (plusieurs mois après) un rêve tout analogue, au moins quant à l'expression.

Une jeune fille simple et belle, à l'œil grand et noir, plein de sensibilité, mais sans rien d'intellectuel, condamnée à mort pour rien, presque rien, qu'elle avait commis par simplicité (quelque chose de Marguerite de *Faust*), sans savoir. Je la voyais, je la connaissais beaucoup, c'est Dorothée de la *Pucelle*, c'était à certains moments, une amie d'Henriette, Claire Brunot, mademoiselle Ulliac, par les métamorphoses ordinaires des songes. Elle était calme et résignée, d'une certaine résignation inexprimable, *venant de faiblesse et de passivité*. Allons ! je suis entre leurs mains, qu'ils fassent de moi ce qu'ils voudront. (Manière extrêmement touchante de se poser vis-à-vis des hommes et de la souffrance, que j'ai souvent éprouvée. On se recueille, comme voué à toutes les douleurs et injustices, de telle sorte que désormais elles ne font plus d'impression, faiblesse qui n'a pas la force de réagir contre ce qui la fait souffrir.) Elle jouait presque avec l'instrument de supplice qui était là, elle en parlait, ainsi que des circonstances matérielles de sa mort, avec une inexprimable simplicité. Mais surtout cet air de souffrir et de se résigner par faiblesse et

Note. simplicité était singulièremnt touchant. Ajoutez que par son association vague à mademoiselle Ulliac, etc., je lui supposais des antécédents moraux et beaux.

Voici pourquoi j'ai tant de difficulté à exprimer mes pensées intimes. C'est que j'entreprends d'exprimer ce qui n'est guère exprimable, *l'image* intérieure qui accompagne toute pensée et tout sentiment. Car, remarquez-le, ce qui fait la facilité ou la difficulté des styles, ce n'est pas une qualité subjective de l'écrivain, mais bien la qualité objective de ce qu'il essaie d'exprimer; tentative d'exprimer le mystérieux, confus, obscur de l'âme, voilà ce qui rend difficile et obscur.

[*Ajouté en*] *1848. J'ai éprouvé de nouveau un sentiment tout analogue, une nuit que je venais de finir le livre* Jocelyn, *le mariage céleste de la fin.*

90.

On se dit disciple de Platon, de Descartes, etc., sans les adorer, pourquoi ne se dirait-on pas disciple de Jésus, sans l'adorer, le regardant comme le plus grand des hommes, le moraliste par excellence, et s'attachant à lui? En ce sens, tout homme doit être chrétien.

91.

Les idées constitutionnelles en gouvernement ne me semblent que l'application de la méthode scientifique inductive à la politique. Le roi est le représentant de Dieu, voilà l'*a priori*; le roi est le premier fonctionnaire de l'État : voilà le point de vue expérimental, et les deux sont pourtant vrais.

92.

Je me convaincs toujours de plus en plus que le roman est la forme la plus apte pour faire jouer la fine psychologie, et peindre un caractère. — J'en ferai un, comme Woldemar, où je peindrai un caractère que je saisis merveilleusement, et qui sera d'une frappante originalité. Ce ne sera pas un type général, mais une nature exceptionnelle, d'où ressortiront de grands enseignements. Je prendrai probablement la forme de lettres comme la plus psychologique, entremêlée de pièces, fragments, etc., comme si c'étaient seulement des matériaux rassemblés. Par exemple, à propos de telle circonstance, il y aura des pages

du cahier vital de mon Woldemar, des fragments de ses confessions... Je témoignerai aussi un grand dédain pour toutes les circonstances extérieures : je n'en ferai presque pas entrer dans la fable. Ce sera un roman tout psychique : on y verra l'âme dans ses phases, à peu près comme les personnages [de] Gœthe : *le Roi*, *le Père*, etc. Ainsi par exemple, je ne m'embarrasserai pas que Woldemar, ou tel autre personnage, soit banquier ou châtelain, n'importe. C'est tel caractère. Soin de ménage que tout cela ! — Savez-vous que le roman est bien plus psychologique que le drame même, et qu'il prête bien plus à la peinture de l'intérieur ?

93.

Veine froide, inanimée, imphilosophique que toute cette littérature universitaire : histoire de telle chose, fragments de critique et d'histoire littéraire, livres élémentaires, manuels de philosophie ou d'histoire, voilà tout. Décidément ces hommes n'ont-ils d'autre but par leurs exercices littéraires que de former de bons professeurs ? Ah ! c'est qu'alors je n'en suis pas. Je serai professeur pour avoir du pain, mais je passe acte par devant notaire que je m'en moque. — Où

trouver des ouvrages dans la veine de ceux-ci : Des religions... De l'homme... Morale... De la direction et du but de la vie? — Ah ! mon Dieu ! je vois bien que je ne ferai pas fortune extérieure, n'importe, je tiendrai ferme, je jurerais qu'on reviendra à moi.

94.

Il ne faut pas du tout que nous nous figurions l'état actuel du monde plus stable que celui qui a précédé. Au contraire, ces changements sont une induction de plus pour que ce qui a eu lieu se représente, et se représente avec une accélération nouvelle. — Par exemple, est-il impossible que, de même que l'univers tend vers l'unité, et le commerce mutuel, de même relation s'établisse entre les différents mondes du système solaire, etc.? qu'on juge ce que deviendrait alors l'univers. Notre imagination peut-elle se le représenter? Comparons la société moderne à la société troglodyte et déclarons hardiment que la distance qui sépare l'une de l'autre se retrouvera bien plus grande encore entre l'actuel et l'état d'alors. Oh! que ce sera beau, brillant! (Non que j'imagine que les misères n'y soient aussi en proportion.) — Il faudra prendre garde seule-

ment que les astronomes qui feront le voyage ne se métamorphosent en satellites ou plutôt en comètes. — Ce serait quelque chose de fort gentil et de très conforme au goût antique, que M. Arago ainsi transformé en astre errant.

95.

La France s'ennuie, a-t-on dit. Oui, c'est très vrai. Mais pourquoi? Je [ne] m'ennuie jamais, moi, je souffre souvent, mais m'ennuyer, jamais.

96.

Serait-il possible que nos universitaires se fussent dit à eux-mêmes : Restreignons-nous à notre rôle négatif; ce n'est rien, mais il faut que le *modérateur* soit modeste? Comme les sulpiciens, qui par système se circonscrivent en un cercle étroit; car la jeunesse est folle, il faut la corriger par l'excès contraire. Mais qu'il faut être bon pour en agir ainsi! Oh! pour moi, jamais; je serai strictement et rigoureusement vrai; or cela n'est pas vrai : on ne se laisse pas pousser à vrai, on se coupe dans un but préimposé. Ces vues ultérieures faussent l'homme.

97.

Il est temps décidément de ne plus envisager une langue comme une loi faite et immuable qui s'impose à l'écrivain, de telle sorte qu'il soit obligé de s'y mouler. Il faut l'envisager comme un ensemble de moyens à lui offerts pour se faire entendre, et qu'il peut tripoter et manier à son gré. La langue n'est qu'un instrument et non une loi, *une limite*; par exemple je n'ai pas de mot qui rende ma pensée; il devrait être permis à chacun de faire son mot, mais de le faire intelligible. Ainsi la langue deviendrait à la lettre *infinie* en richesse; ce serait par un tout limité, *ce serait un procédé comme la numération, donnant des moyens pour tout exprimer*, mais n'exprimant pas tout officiellement. Et de quel droit vient-on attenter à ma liberté? Où sont les lettres patentes des grammairiens? Le grec et l'allemand par leur composition de mots me retracent quelques traits de cet idéal.

98.

Ces caractères austères, probes, sévères, mais sans fleur de beau, d'intelligence ou d'idéal moral

tels que ceux dont notre ancienne magistrature présente tant de types, me déplaisent. Car ils ne sont que négatifs. Deux choses imposées à l'homme : 1° être probe, condition *sine qua non*, mais qui seule n'est rien; 2° être beau, pur, idéal, refléter Dieu par tous les côtés. Or ces Catons froids et mats n'ont rien de beau ni d'élevé. Il aura pu se faire qu'à une époque cela ait suffi; mais absolument parlant, cela ne peut suffire. Il faut, pour être vraiment homme, de la poésie, du vivant, du flexible, du céleste, de l'amour.

99.

Les lignes tranchées ne valent rien. Par exemple, nos *aprioristes* disent nettement : Homme, animal; l'homme a ceci, l'animal cela; ce qui est à l'homme n'est pas à l'animal; ce qui est à l'animal n'est pas à l'homme. — Pauvreté! Le sentiment moral, par exemple, est en trace dans l'animal. Ah! cet œil triste et morne, ce front obscurci et pensif cache quelque chose de confus, dans les nuages duquel il y a bien sûr quelques étincelles. C'est-à-dire que la nature est composée de grandes masses de couleur, formant des placards; sur ces grandes masses s'étend comme un réseau d'autres

divisions, qui ne correspondent pas aux premières. Ces secondes marquent les facultés qui règnent également par masses sur certaines régions des espèces. Par exemple, les affections sympathiques, etc., s'étendent évidemment sur l'homme et l'animal, etc. Ce sont comme deux filets à mailles inégales, qu'on étendrait l'un sur l'autre, ou deux cartes de géographie qu'on superposerait.

100.

Rien de plus bête que les arguments d'autorité dont les absolutistes prétendent appuyer leur thèse, par exemple Homère qui a εἷς κοίρανος, etc., la Bible, tous les peuples primitifs, les animaux, les abeilles, etc. Pauvres sots, belle autorité! C'était bon alors! Mais dommage qu'Homère n'ait pas ajouté au vers suivant: je sais bien qu'un jour on en viendra au système constitutionnel. — Ah! que je déteste ces médiocres qui découpent les génies pour s'en faire des parements à leur mode! — Qu'ils disent aussi : Homère, la Bible, l'antiquité, les animaux aussi (les fourmis par exemple) ont usité et *approuvé* ou du moins supposé légitime l'esclavage. Donc il faut le rétablir, et notre système ne vaut rien.

101.

Il est souvent utile dans l'enseignement de ne pas donner le bon et le beau tout à fait purs, mais de le mêler à du son et à du foin pour le bien de la digestion. Par exemple dans nos rhétoriques, les exemples seuls à peu près sont efficaces, et pourtant s'il n'y avait qu'eux, ils feraient peu d'effet. Cela s'applique dans une foule de cas : il faut tempérer le nutritif par du non nutritif pour donner aux facultés excrémentielles l'occasion de rejeter quelque chose.

Note. *Sot exemple.*

102.

Quand on entreprend de légitimer la cause finale de tous les penchants de l'homme, il ne faut pas essayer de le faire dans l'individu, mais bien dans l'ensemble de l'humanité comme progressive. Il y a des facultés qui ne s'expliquent qu'à ce point de vue. Par exemple, le *désir de domination* considéré isolément serait mauvais et très mauvais, puisque enfin sa tendance serait de détruire les libertés qui sont le droit de chacun. Au con-

traire, dans l'ensemble de l'humanité, cela a été nécessaire, vu que cela a été cause des guerres et des conquêtes, leviers si puissants de progrès, toutes choses qui elles-mêmes sont horribles au point de vue de l'individu, mais si profitables à l'humanité. Au fait, si de toutes les facultés naturelles à l'homme, il en est une qu'il soit difficile de légitimer, c'est bien celle que je disais, et, je répète, cela est impossible dans l'homme considéré isolément.

103.

Deux manières de juger : absolument, éclectiquement : je prends tantôt l'une, tantôt l'autre, et j'aurais peine à me restreindre à l'une.

104.

Rien ne m'est plus antipathique que tout ce système d'éducation antique, de Lycurgue, etc., absorbant la liberté individuelle, considérant l'homme comme une plante, un *sujet* qu'il faut dresser; l'expérience de Lycurgue sur les deux jeunes chiens qu'il montra aux Spartiates est fort caractéristique de ce système. L'homme est un

être composé d'instincts qu'il s'agit de développer en tel sens ; mais pourquoi plutôt en tel qu'en tel autre, s'il n'y a là-haut devant lui un idéal sublime? De ces deux chiens, l'un courut à la chasse après un lièvre qui était là, l'autre sauta sur un plat de viandes ; le premier était pour Lycurgue le vertueux. C'est absurde, et pourquoi, je vous prie, y a-t-il plus de vertu à l'un qu'à l'autre ? Tous ces peuples à l'éducation austère (joignez-y notre ancienne magistrature, etc.) partaient d'un concept éminemment faux de la vertu. Ils ont trouvé, les Spartiates surtout, le moyen d'être vertueux sans profonde moralité. Le Spartiate était vertueux on ne sait trop pourquoi. Pour sa patrie ? mais quelle sottise ! Liberté, beauté, vérité, idéal, voilà la morale. — Je porte ici un jugement absolu : on ne l'acceptera pas, et on reviendra au sens éclectique.

105 (*Suite*).

Ces vieilles mœurs des Catons, etc., me sont tout à fait odieuses. C'est pour moi le type de la fausse vertu. Voyez ces maximes par exemple sur les esclaves : c'est affreux. Il n'y a rien de plus [lacune] que l'enthousiasme dont on s'éprend

pour ces durs hommes, ces vieilles mœurs romaines, qu'on regarde comme type de la liberté : c'était au contraire la servitude sous une oligarchie dure et méprisante. Si nos républicains de 93 avaient bien vu l'histoire romaine, assurément ils auraient eu moins d'enthousiasme pour Brutus, quand ils l'auraient vu ne détruire un tyran que pour satisfaire une superbe aristocratie : la cause du peuple était bien plus dans César que dans Brutus et les conjurés. Mais on s'èn tient aux aspects des choses, et d'ailleurs l'esprit de parti n'est pas si difficile pour choisir ses types et ses objets d'enthousiasme. Les libéraux s'enthousiasment encore pour la Pologne, sans songer que leurs secours ne feraient qu'aller en aide d'une aristocratie insupportable. Évidemment tout ce vieux parti romain était odieux, gothique, absurde, ridicule même dans sa décrépite et opiniâtre vieillesse.

106.

Quand je vois des esprits que je suppose peu étendus s'occuper de philosophie avec une certaine prise de tête, cela me fait peine et m'inspire du dégoût. Par exemple, ces bonnes gens que je vois

discuter en Sorbonne. Cela se revêt alors pour moi d'une couleur sénile, et comme c'est mon bien, mon affaire propre, jugez de l'horreur. Mon Dieu ! il est sûr que dans l'homme médiocre la contention spéculative a une couleur très misérable ; on est tenté d'en hausser les épaules et de dire : Pauvres gens, qui s'échauffent ! qu'importe au monde ! Dans l'homme supérieur, même qui fait fi de l'action extérieure, il n'en est pas ainsi, et d'ailleurs laissez le ridicule, il ne prouve rien. *Le rôle de Faust est en tout le plus commode et le plus à couvert du ridicule :* aussi tant de gens aiment-ils à s'y réfugier. En vérité, là est ma tentation : car ce Faust se pose nécessairement en supérieur à ceux dont il rit : or qu'il est affreux de soupçonner quelque chose de supérieur à soi ! du moment où on en a l'idée, on est invinciblement entraîné à s'y mouler. Il faut du sérieux et de la bonne foi pour ne pas prendre ce rôle. Et remarquez que les hommes d'action tombent bien moins sous le coup de ce *rire* que les hommes de spéculation : plusieurs croient s'échapper par là, et font fi du savant pour s'imaginer qu'en agissant, en cherchant à être ministre par exemple, ou mieux encore en jouant un grand rôle d'opposition, il échappera

aux étreintes de Faust. En effet, les rieurs mesquins ne rient que des savants, mais [non] des flambards du monde; mais les rieurs fermes et supérieurs rient de tout cela de la même manière : un ministre est pour eux tout aussi *dupe* de lui-même qu'un savant. Ainsi donc tout est risible, et c'est par ici qu'expulsé de mon type j'y rentre par une hardiesse remarquable, et qui dans mille circonstances m'a servi de principe de solution : car si tout est risible, le penseur ferme et froid, le Gœthe olympien qui rit de tout ne saurait l'être : donc le penseur est au-dessus de tout et ne peut être ri. Ainsi je rattrape mon idéal par son sommet, après l'avoir lâché un moment par sa base (la science) ; or, comme en cet idéal tout se tient, et que la base est condition nécessaire du sommet, en reconquérant le sommet, je reconquiers par là-même la base, au lieu qu'en tenant la base seule et abstraitement, je ne serais pas sûr d'avoir le sommet.

107.

Loi des transitions insensibles se retrouvant dans les nuances des sectes religieuses et philosophiques. Par exemple, le christianisme a un centre

ferme, fort et très individuel, puis sur les bords il expire par teintes mourantes, et il y a telle secte qui touche soit au naturalisme, soit même à des doctrines fatalistes et funestes, par exemple le socinianisme. Ce dernier trait est remarquable: car c'est tout l'analogue de l'histoire naturelle où les fonctions se font souvent par des parties assez infimes et par plusieurs points : aussi le christianisme se joint et au plus haut spiritualisme et au dernier fatalisme par des nuances délicates. — Réunir ceci à tant d'autres analogues.

108.

Nous avons besoin qu'il y ait un être, de qui nous puissions porter l'affirmation de tout ce qui est beau, dans sa fermeté, et sans restriction, dont nous puissions dire, par exemple, cela est beau, donc il l'est; cela est plus beau, donc il l'est; cela est bon, item. Cet être est Dieu. De là la nécessité de Dieu pour l'homme, au moins comme idée.

109.

Non, ces feuilles ne contiennent pas la plus belle partie de moi-même, celle qui s'enflamme,

s'idéalise, à la pensée de certaines choses, de ma douce, faible, et pensive enfance par exemple. Oh ! alors j'éprouve des sentiments qui dépassent toute expression, et je n'essaie même pas de leur en donner.

110.

Bizarre privilège accordé aux anciens de tout dire, sans qu'on s'en scandalise. Si un moderne était ordurier comme Catulle ou Properce, on vous le balaierait de la bonne sorte, et on a vu de bons moines, de respectables ecclésiastiques, etc., consacrer leur vie à l'étude de ces dégoûtantes priapées. C'est fort bizarre, et encore aujourd'hui, on voit nos Rollins-singes les prendre pour leurs auteurs de goût. Cet élève de l'École Normale qui s'en va leur dicter de mémoire, par fanfaronnade de goût antique, une élégie de Properce.

111.

Supposé que nous n'eussions que la vue, nous percevrions par la vue *éduquée* les trois dimensions ; mais nous ne percevrions proprement que

deux dimensions, et conclurions la troisième. — Les deux premières seraient naturelles, la troisième perception acquise. (Cf. Reid.)

112.

Trois phases de la science : syncrétisme, analyse, synthèse. Dans la première, on est en un sens plus près de la perfection que dans la deuxième, car on proclame l'unité, et on est complet C B A , A est le point de départ, C le point de perfection, B l'analyse, et A est plus près de C que B quoique relativement au chemin à faire, B soit plus près. — Du reste, l'analyste peut aussi se rapprocher du vrai ; il n'est pas lié à l'erreur, et voici comment. Prenons l'exemple de l'école écossaise, sur laquelle voici mon éclectisme : l'Écossais dit : Ceci, cela, ceci, cela, donc il y a quatre ou cinq dans l'esprit humain ; l'*aprioriste* dit du premier coup : Non, il y a *un*. L'*aprioriste* est en un sens plus près du vrai, mais l'Écossais est plus près du vrai si en s'en tenant à ses *ceci*, *cela*, il ne les présente que comme des *vérités de méthode ;* dans l'état actuel de la science, il y a ceci, cela, mais je déclare par

une vue *a priori* et qu'il me serait impossible de légitimer actuellement, que *tout cela est un.* Ce [illisible] sauve tout; car si l'Écossais disait : l'esprit humain est comme cela, ce serait affreux et l'*aprioriste* aurait beau jeu. Mais qu'il dise au sens du chimiste : pour moi, il en est ainsi, et *attendons* que nous arrivions là. Ainsi les uns ont raison comme principe, les autres comme méthode.

L'éclectisme règne dans tout cela, et voit que tous ont raison et que tous ont tort.

113.

De la mauvaise science étymologique des rabbins, etc., rapprochez le Cratyle de Platon, par exemple celle de αἰσχρός; et surtout dans les lois de Manou, livre V, 55, une curieuse étymologie du mot qui signifie *chair*, en sanscrit.

114.

Les hommes ne diffèrent réellement ou supérieurement que par l'idéal qu'ils ont posé à la vie. Ainsi l'un, la pâle science, l'autre, la science vitale ou philosophique, etc. — Là sont les degrés hiérarchiques des hommes. J'ai éprouvé



ceci en lisant Gatien-Arnoult qui comprend les choses bien plus pâlement et moins vitalement que moi. Quand ma pensée est obscure, j'aime à ajouter à la suite l'endroit de ma lecture qui l'a suscitée, afin de la ressusciter en relisant ou en me ressouvenant.



TABLE

Pages.

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 7248-4-05. — (Encre Lorilleux)

ŒUVRES COMPLÈTES D'ERNEST RENAN

HISTOIRE DES ORIGINES DU CHRISTIANISME

Vie de Jésus.
Les Apôtres.
Saint Paul, avec cartes des voyages de saint Paul.
L'Antechrist.
Les Évangiles et la seconde Génération chrétienne.
L'Église chrétienne.
Marc-Aurèle et la Fin du Monde antique.

Index général pour les 7 vol. de l'Histoire des Origines du Christianisme.

Format in-8°.

Le Livre de Job, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème . . . 1 vol.
Le Cantique des Cantiques, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème. . . 1 —
L'Ecclésiaste, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du livre. . . 1 —
Histoire générale des langues sémitiques . . . 1 —
Histoire du peuple d'Israël. . . 5 —
Études d'histoire religieuse . . . 1 —
Nouvelles études d'histoire religieuse . . . 1 —
Averroès et l'averroïsme, essai historique. . . 1 —
Essais de morale et de critique. . . 1 —
Mélanges d'histoire et de voyages. . . 1 —
Questions contemporaines. . . 1 —
La Réforme intellectuelle et morale. . . 1 —
De l'Origine du langage . . . 1 —
Dialogues philosophiques . . . 1 —
Drames philosophiques, édition complète. . . 1 —
Souvenirs d'enfance et de jeunesse. . . 1 —
Feuilles détachées. . . 1 —
Discours et conférences . . . 1 —
L'Avenir de la science. . . 1 —
Lettres intimes de E. Renan et Henriette Renan. . . 1 —
Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel . . 1 —
Lettres du séminaire (1838-1846) . . . 1 —
Mélanges religieux et historiques. . . 1 —

Mission de Phénicie. — Cet ouvrage comprend un volume in-4° de 888 pages de texte, et un volume in-folio, composé de 70 planches, un titre et une table des planches.

Format grand in-18.

Conférences d'Angleterre. . . 1 vol.
Études d'histoire religieuse. . . 1 —
Vie de Jésus, édition populaire. . . 1 —
Souvenirs d'enfance et de jeunesse. . . 1 —
Feuilles détachées . . . 1 —
Pages choisies . . . 1 —

Édition illustrée, format in-16 jésus.

Ma Sœur Henriette. . . 1 vol.

En collaboration avec M. VICTOR LE CLERC

Histoire littéraire de la France au XIV° siècle, 2 volumes grand in-8°.







